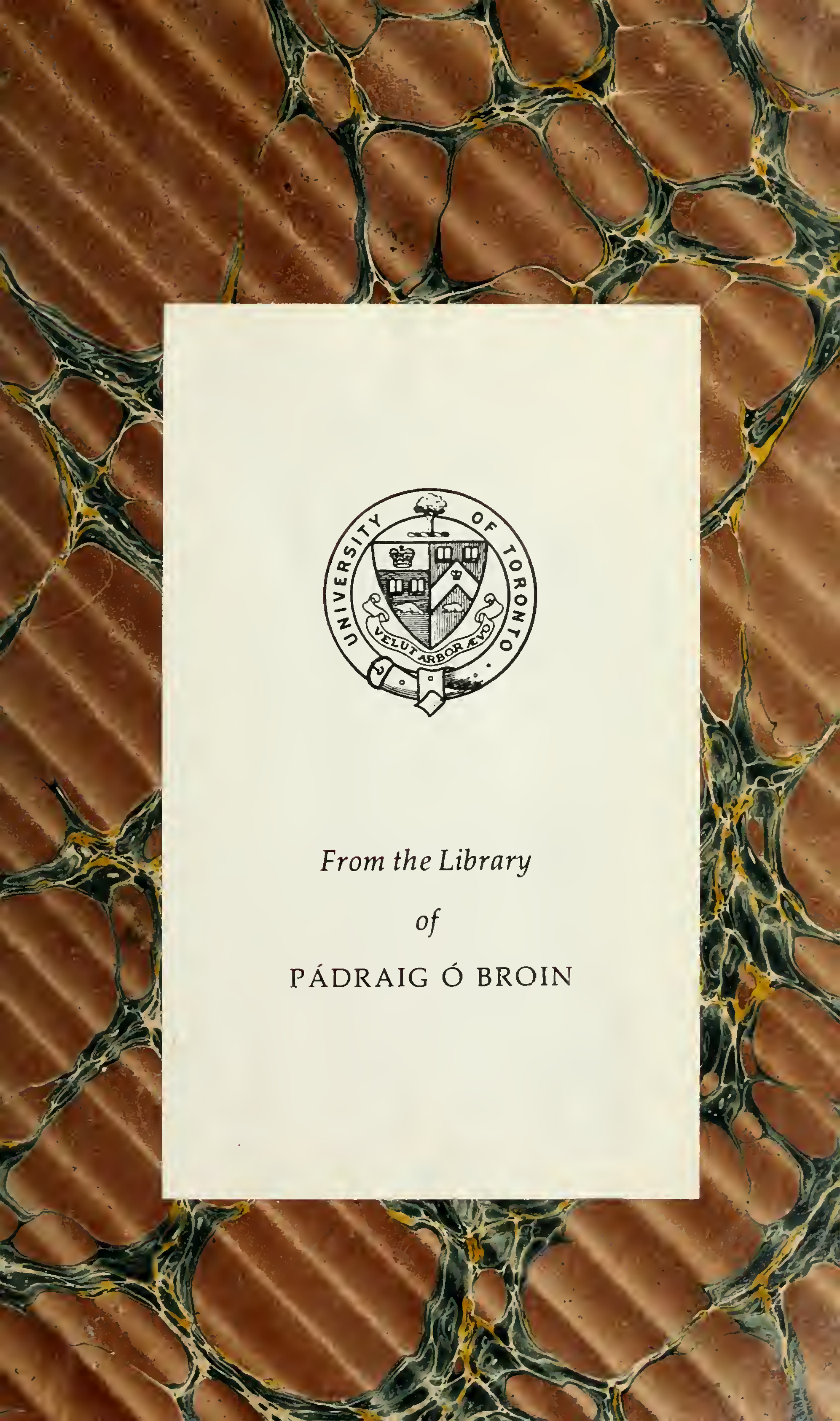
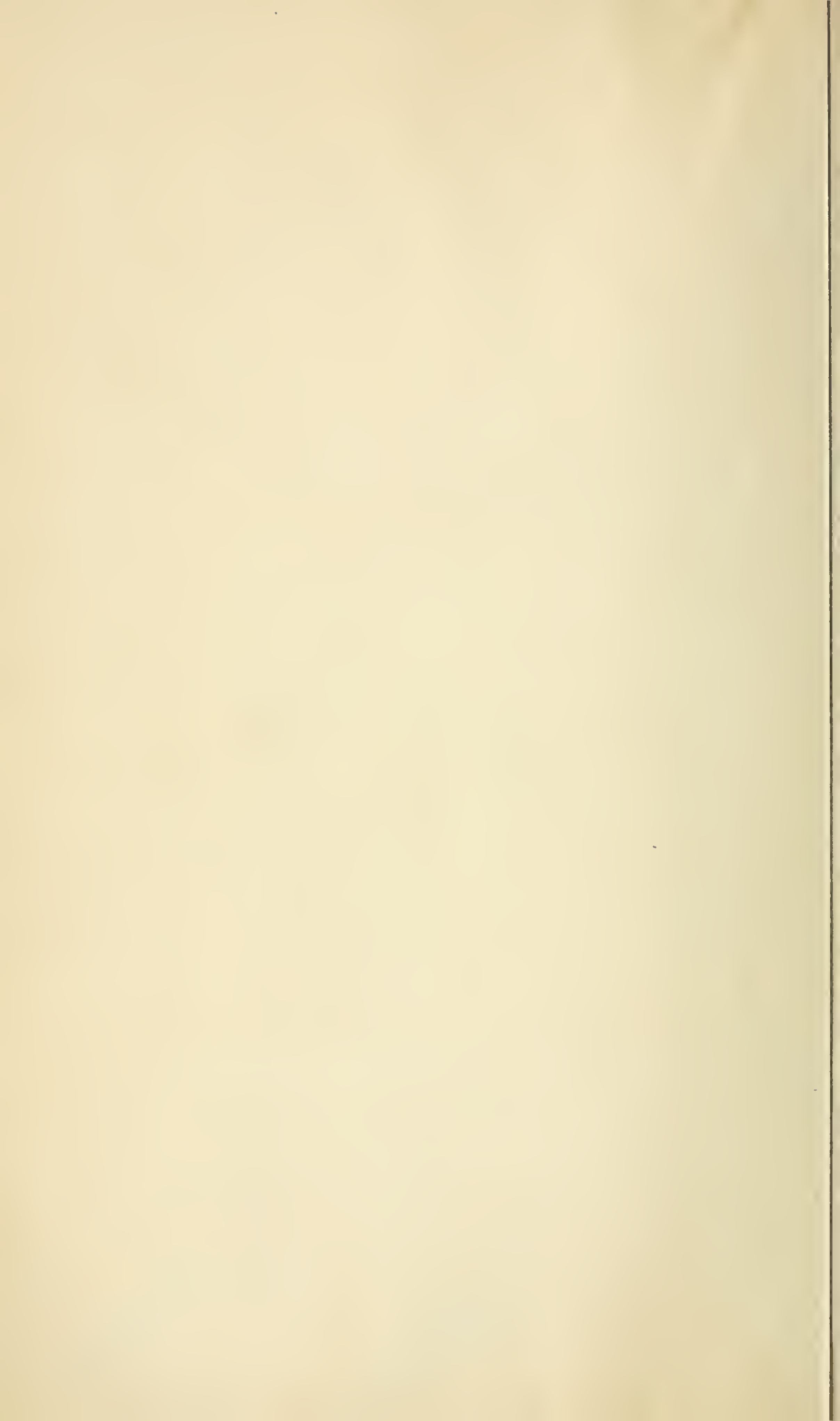

UNIVERSITÉ
DE
FRANCE.
LYCÉE
FONTANES




UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
From the Library
of
PÁDRAIG Ó BROIN







LA

LÉGENDE CELTIQUE

DU MÊME AUTEUR

LES BARDES BRETONS, POËMES DU SIXIÈME SIÈCLE, traduits pour la première fois en français avec le texte en regard, un discours préliminaire et des notes, 2e édit., 1 vol. in-8°, 7 fr.

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE ET LES CONTES DES ANCIENS BRETONS, 4e édit., 1 vol. in-8°, 7 fr.

MYRDHINN OU L'ENCHANTEUR MERLIN, son histoire, ses œuvres, son influence. 2e édit., 1 vol. in-8°, 7 fr.

BARZAZ-BREIZ, CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE, recueillis et publiés avec une traduction française, une introduction, un épilogue, des éclaircissements et les mélodies originales (4e édit., couronnée par l'Académie française. 2 vol. in-18, Paris, A. Franck, éditeur).

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA LÉGENDE CELTIQUE ET LA POÉSIE DES CLOITRES EN IRLANDE, EN CAMBRIE ET EN BRETAGNE

PAR LE VICOMTE

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1864


LIBRARY
1
AUG
1978
OF TORONTO
SITY

PRÉFACE

Je voudrais faire connaître une nouvelle branche de la poésie des races celtiques, et raconter l'histoire de trois hommes qui personnifient leur génie.

Outre ses actes authentiques, l'Église d'Irlande, d'Écosse, de Cambrie et d'Armorique possède un cycle de légendes, formant un genre littéraire qui se détache avec originalité du fond commun de la grande légende chrétienne; elle a ses traditions orales, son monde surnaturel, ses prodiges, liés à l'histoire de tel évêché, de telle paroisse, de tel monastère; elle a ses symboles et ses figures; en un mot, elle a tout un ensemble poétique toléré par l'Église catholique comme un art pieux et charmant, que l'auteur du *Génie du*

Christianisme a fort bien appelé du nom de merveilleux chrétien.

Les cloîtres en étaient le foyer; leurs hôtes y entretenaient une flamme qui éclaira la nuit des temps barbares, et empêcha, pendant cette époque, les imaginations de s'endormir. L'histoire des Moines d'Occident est en voie de publication; ils viennent de trouver un écrivain illustre qui joint à la foi simple d'un chrétien l'érudition et la critique d'un véritable bénédictin, l'âme d'un poëte, l'esprit libre d'un philosophe, l'intelligence d'un artiste, et ce don souverain du génie qui met l'ordre dans le chaos, et bâtit avec des ruines comme l'architecte de Saint-Marc; mais l'histoire littéraire des moines reste encore à faire. L'embrasser dans son ensemble offrirait beaucoup d'intérêt; la tâche toutefois excéderait mes forces : elles suffisent à peine à l'étude spéciale que je tente.

Je la divise en deux parties; dans l'une, j'esquisse le tableau de la poésie des cloîtres celtiques aux temps barbares, embrassant dans mon cadre les peuples gaëls et bretons, mais empruntant surtout mes couleurs aux premiers; dans l'autre, je fais revivre, à titre d'illustration, trois grandes figures qui frappent tout d'abord quand on étudie la poésie monastique, et forment une triade où l'Irlande, la Cambrie et l'Armorique sont

peintes chacune avec les traits qui leur sont propres, mais ne différant cependant pas de ceux qui conviennent à des sœurs.

Saint Patrice représente la première; saint Kadok, la seconde; saint Hervé, la troisième.

Je reproduis ces trois figures de moines et de bardes, sinon toujours d'après des originaux malheureusement perdus, du moins d'après de très-anciennes copies traditionnelles. Un seul, en effet, saint Patrice, a laissé de lui-même un portrait dont un juge excellent a reconnu la valeur historique[1]. Mais la valeur idéale de leur légende ne fait pour personne l'objet d'un doute ; à défaut de la vérité positive, la vérité morale y persiste ; on l'y retrouve dans tout son éclat; on voit, on touche pour ainsi dire le sens caché sous le symbole. Si les faits y sont altérés, les sentiments, les idées, les croyances et les mœurs ne le sont jamais. La physionomie des peuples et des temps y présente un relief, une réalité saisissante qui manque trop souvent à l'histoire authentique. Réduire la vie des saints bretons, gallois et irlandais, avec dom Lobineau, avec Rice Rees, avec Lanigan et d'autres écrivains tant protestants que catholiques, à une sèche

[1] M. Mignet, dans son beau *Mémoire sur la conversion de la Germanie au christianisme.*

nomenclature de personnes, de lieux, de dates; à un petit nombre d'événements probables, sans couleur et sans vie; à un fond où l'on reconnaît seulement quelque parcelle de vérité; à une simple existence qu'on croit suffisamment honorer en déclarant qu'elle est constatée par le culte des fidèles, c'est fausser à la fois l'histoire et la légende, c'est arracher le voile de lierre et de fleurs que le temps a jeté sur des ruines sacrées. Je n'admets pas cette philosophie qui se fait une loi de ne rien croire, qui prend plaisir à dissiper partout le merveilleux, qui triomphe quand elle a savamment mesuré le surnaturel au compas, quand elle l'a réduit à des proportions vulgaires. Mais je hais encore plus la critique féline qui, sous prétexte de le montrer dans sa chaste nudité, lui enlève délicatement toutes ses plumes jusqu'à la dernière, avec une joie de vautour. Entre la poésie et la prose, entre l'irlandais Colgan, le breton Albert le Grand, les cartulaires gallois, et leurs adversaires éclectiques, mon choix est fait. J'accepte toutes les vraies traditions celtiques transmises oralement d'âge en âge, mais je les accepte sous bénéfice d'inventaire, et en réservant tout entière ma liberté d'interprétation. Je distingue, à travers leurs divagations poétiques, l'importance du rôle qu'ont joué les bardes des cloîtres dans l'œuvre du développement in-

tellectuel et moral des races gaëles et bretonnes; j'admire leurs luttes pacifiques contre la barbarie pour le triomphe de la civilisation et de l'indépendance humaines; c'est guidé par un sentiment dont je n'ai pas à m'excuser, dont je me glorifierais plutôt, que je parle des instituteurs de ma race; c'est dans le but de leur rendre un hommage, comme l'Église leur rend un culte; c'est pour ajouter une page à l'histoire de l'imagination celtique, une page aux annales de la civilisation chrétienne.

Je commence naturellement par le grand apôtre des races gaëles et bretonnes, le fondateur de la famille monastique dans l'extrême Occident, le barde missionnaire, saint Patrice.

Passant ensuite de l'Irlande dans la Cambrie, j'y trouve en saint Kadok, un disciple qui a recueilli l'inspiration du maître irlandais, pour devenir un maître à son tour chez les Gallois.

Quand enfin je fais voile vers l'Armorique, un barde, sorti de l'école cambrienne de saint Kadok, conduit ma barque, et j'aborde avec lui à l'ermitage de son fils, saint Hervé, le patron des poëtes populaires bretons.

Puissé-je accomplir ce voyage sans toucher à trop d'écueils! Si j'en évite quelques-uns que je n'avais pas vus d'abord, je le devrai au phare allumé depuis peu par

tant d'hommes savants d'Irlande, au nombre desquels je ne puis oublier le docteur Todd, O'Donovan, le docteur Petrie, le professeur Eugène O'Curry et M. Whitley Stokes : ils ont éclairé les hauteurs et rendu la navigation plus sûre; qu'ils reçoivent les remercîments de leur confrère armoricain.

INTRODUCTION

LA POÉSIE DES CLOITRES CELTIQUES.

On ne conteste plus aujourd'hui l'utilité des anciens ordres monastiques; la philosophie, même la plus avancée, convient que les moines payèrent largement leur dette à la société, qu'ils furent les agents du salut social, les moralisateurs, les civilisateurs des barbares aux cinquième et sixième siècles ; on est même allé jusqu'à dire que « celui qui est avec la civilisation doit être, à cette époque, avec l'Église et avec les moines milice de l'Église[1]. »

[1] Lire, dans le JOURNAL DES SAVANTS, des mois de septembre, novembre, décembre 1862, et janvier 1863, les très-remarquables articles de M. Littré, membre de l'Institut, sur *les Moines d'Occident,* de M. le comte de Montalembert.

Ce sont les propres paroles d'un homme dont les idées en religion diffèrent malheureusement beaucoup de celles des chrétiens, mais dont la science est aussi incontestable que sa bonne foi et son honneur.

Au nombre des bienfaits des moines, et quand on parle de leur zèle pour le salut des âmes, il ne faut pas oublier leurs efforts pour le salut des lettres. Sauveurs des langues et des littératures classiques, conservateurs de toutes les traditions de l'antiquité, de toutes les conquêtes de l'esprit humain, ils conservèrent aussi partout la langue et la poésie des peuples parmi lesquels ils habitaient ; ils les cultivèrent avec prédilection dans les pays celtiques, où circulait une veine si riche et si féconde de génie original. Réunies pour chercher avant tout « le royaume de Dieu et sa justice, » les grandes âmes qui peuplaient les thébaïdes gaëles et bretonnes reçurent par surcroît l'inspiration.

Dans quel milieu naquit cette inspiration ; quels sujets elle affectionna ; quelles formes elle se plut à revêtir ; c'est ce que je vais essayer d'indiquer.

I

Émigrés de l'Asie centrale vers l'occident de l'ancien monde, avec leur religion, leur langue et leurs traditions, les peuples de la famille indo-celtique s'étaient

ramifiés d'étape en étape, et graduellement modifiés avant d'avoir un établissement durable et un développement régulier dans la péninsule armoricaine, les îles Britanniques et l'Irlande. L'histoire, qui n'a pas écrit à ces époques reculées, peut dire qu'elle ignore, mais la science des langues affirme ; la philologie a renoué de nos jours, avec une probabilité de plus en plus haute, de plus en plus vérifiée, la chaîne à peine brisée entre l'Orient et l'Occident.

Quand l'histoire prend enfin la parole, au commencement de l'ère chrétienne, elle nous montre les descendants des anciennes tribus âryennes unis par un idiome commun dont le temps devait seul relâcher les liens, par des coutumes, des mœurs, des institutions, une culture (je n'oserais dire une civilisation) assez conforme au prototype oriental.

Fort altéré chez les Bretons insulaires et chez les Celtes d'Armorique après le passage des Romains, qui portèrent, là comme partout, leurs armes, leurs lois et leurs écoles, le caractère originel ne se conservait plus dans une certaine pureté qu'en Irlande. La position de cette île avait sauvé ses guerriers de l'épée de César et ses enfants de la férule des pédants qui devaient le suivre. On ne vit point là, comme en Bretagne, les chefs de clan singer les orateurs du Forum et payer des rhéteurs pour apprendre à leurs fils un patois latin ; on n'y vit point, comme en Armorique, les descendants des

druides convoiter, occuper en Gaule des chaires publiques, enseigner aux Gaulois la langue de ceux qui avaient noyé la leur dans le sang.

Les Irlandais avaient peu de chose à envier aux étrangers sous le rapport de l'idiome; rapproché du sanscrit par ses racines riches et sonores, par sa grammaire régulière, il ne le cédait guère en perfection aux langues les plus savantes de la famille indo-celtique, et l'emportait par la pureté; il s'était, de même que le sang des Irlandais, préservé du mélange.

Leur culte conservait pareillement des traces plus visibles d'une origine orientale. L'adoration du feu, qui en faisait le fond, comme des religions indiennes et persanes, ne les mettait pas moins au-dessus des peuples barbares, leurs voisins, que la science et l'austère génie de leurs druides, ces *Athrauas* de l'Occident.

Si le régime des castes, sous lequel ils continuaient de vivre, n'avait pas les avantages des institutions classiques, il en avait d'appropriés aux besoins des peuples gaëls.

L'enseignement donné dans leurs écoles, quoique participant du même régime, et réservé à des privilégiés, n'était pas moins florissant chez les Aryâs d'Érin que chez leurs ancêtres d'Asie. Il se transmettait avec mystère, dans des sanctuaires écartés, de bouche en bouche, en chantant; de sorte que les idées de *chant*

et de *leçon* n'avaient et n'ont encore qu'un mot pour les exprimer dans certains dialectes celtiques[1]. Vingt années d'instruction n'étaient pas jugées de trop pour en parcourir le cercle ; vingt mille vers pour le résumer, l'éternité pour l'approfondir. La bouche qui le transmettait et les oreilles qui le recevaient étaient représentées par un vieillard divin toujours vert et fleuri, de la langue duquel partaient des chaînes d'or qui entraînaient à sa suite, attachés par l'oreille, une foule de disciples. Cet instituteur idéal portait le nom de Ogmios ; l'enseignement qu'il donnait porte encore celui d'Ogham.

En mettant le pied sur le sol d'Érin, la foi chrétienne rencontra le vieillard divin. Elle venait à lui de la même patrie lointaine, du pays d'où les Athrauas ou les Mages étaient partis, ayant vu dans le ciel l'étoile du Messie, et empressés de l'adorer. A ses yeux, habitués à contempler les astres, elle montra l'étoile prophétique ; il crut la reconnaître et l'adora. Elle offrait toutefois à ses méditations des sujets plus profonds à sonder que le ciel, à son activité un but plus généreux à poursuivre que la science ; elle lui fournissait un aliment inépuisable dans l'exercice élevé de son intelligence et de son cœur. Le menant par la main jusqu'au seuil d'une enceinte non moins mystérieuse que celles où il enseignait ses

[1] *Kan* et *Kentel*, alias *Kant* et *Kantel*. Voy. ci-dessous, p. 262.

secrets, elle lui en présenta la clef en lui disant : « Si tu veux rencontrer l'idéal que tu rêves, le connaître, l'aimer, en jouir, ouvre et passe. »

Le Celte ouvrit ; il entra, il se trouva dans un monastère.

Les monastères, à la différence des anciens colléges druidiques, n'étaient fermés pour personne : le pauvre comme le riche, l'esclave comme l'homme libre, l'enfance comme la vieillesse, y avaient accès gratuitement[1].

Les seuls privilégiés qu'on y trouvât, étaient les favoris de Dieu ; ils se distinguaient d'autant plus qu'ils avaient laissé davantage à la porte la dépouille de l'homme matériel.

Parmi les maximes des saints, il n'en existe pas qui ait été répétée aussi souvent, et qu'on rencontre aussi souvent commentée par les glossateurs irlandais que celle de saint Paul : « Cherchez ce qui est dans le ciel... aimez ce qui est dans le ciel, non ce qui est sur la terre, *quæ sursum sunt quærite... quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*[2]. »

C'était comme le mot d'ordre de cette milice sacrée, occupée sans relâche à poursuivre une perfection idéale. On l'avait entendu d'abord parmi les Pères du

[1] Magistri scoti omnes libentissime suscipientes, victum eis quotidianum, sine pretio, et magisterium gratuitum præbere curabant. (Beda, lib. III, c. XXVII, p. 136.)

[2] *Specimen Glossarum*. (Zeuss, p. 1041.)

désert aux portes de Jérusalem, à Tabenne, à Nitrie, à Scété, à Gaza, à Calame. Les disciples de saint Basile, de saint Paul l'ermite, de saint Antoine, l'avaient répété. Il passa d'Orient en Occident par les îles de la Méditerranée. Les rivages de la Grèce, les champs de l'Ombrie, les forêts de la Gaule, les rochers de l'île de Bretagne en avaient retenti ; les familles de Lérins, de Ligugé, de Marmoutier le connaissaient aussi bien que les disciples de saint Iltud ; c'était, pour ainsi dire, le cri de ralliement entre les Culdées celtiques et les Laures orientales.

Les uns et les autres, on l'a remarqué, portaient profondément empreintes les traces des mêmes observances[1] ; les deux mille frères de Sletty, enfants du druide converti Fiek ; les trois mille frères de Bangor, qui chantaient jour et nuit, tour à tour, divisés en sept chœurs de trois cents voix, répondaient à travers les mers aux fils de saint Martin de Tours, de saint Basile et de saint Antoine ; du haut des collines d'Irlande, comme des montagnes du Liban, un seul hymne portait jusqu'à Dieu une seule aspiration céleste.

Comment l'inspiration ne serait-elle pas descendue dans ces cœurs altérés d'idéal ?

L'étude les féconda. A l'étonnement des rhéteurs

[1] Dom Pitra, *Saint Léger*, Introduction, p. 65.

futurs, elle fit sortir d'une tige toute hérissée d'épines une fleur de poésie charmante.

La règle monastique n'obligeait pas moins au travail intellectuel qu'au travail des mains. A côté du moine qui défrichait le sol, taillait la pierre, polissait le bois, tannait le cuir, cardait la laine, battait l'airain, ciselait l'or ou l'argent, exerçait tous les arts manuels nécessaires au clan monastique, il y avait le moine chargé de donner un aliment à la foi et un appui aux âmes, en même temps qu'un délassement à l'esprit, et un plaisir délicat aux imaginations des cloîtres. Chacun de ces cloîtres possédait son barde, comme chaque famille du monde. La société laïque, je l'ai dit ailleurs[1], avait conservé, de l'ancienne institution druidique, tout ce qui se pouvait concilier avec la religion chrétienne ; on sait même qu'en Irlande cette institution dut l'avantage de garder ses priviléges à la prière de saint Kolomkill ; personne n'ignore avec quel zèle et quel bonheur il plaida la cause des bardes, quand un roi chrétien voulut les proscrire : « Il ne faut pas, dit-il au roi, brûler le blé mûr à cause des liserons qui s'y mêlent. » Les saints de la Cambrie, de l'Armorique et de l'Écosse ne les protégèrent pas moins. Ils accueillirent tous ceux qu'une opiniâtreté coupable ne tint pas éloignés de l'Église ; ils se délassaient à les entendre chanter sur la harpe les aventures des anciens héros ;

[1] *Les Bardes bretons* (introduction).

ils les écoutaient sans sourire vanter, en face des nouvelles écoles chrétiennes, les vieux colléges druidiques où nul disciple n'était admis à l'honneur de revêtir le manteau de plumes de l'Ollamh, et de s'asseoir sur le fauteuil bardique, sans avoir répondu à une foule de questions difficiles sur la poésie, la musique, la philosophie, la jurisprudence, la médecine, la physique, toutes les connaissances divines et humaines du temps.

Ils admiraient la prodigieuse mémoire des anciens conteurs nationaux, l'Anrath, le Kli, le Kano, qui devaient savoir par cœur trois cent cinquante récits épiques et cent récits moins importants concernant les forteresses en ruines, les troupeaux enlevés, les cours en renom, les batailles célèbres, les chasses merveilleuses, les siéges, les évasions, les pillages, les souterrains mystérieux, les invasions des flots ou des hommes, les voyages à travers les mers inconnues, les visions fameuses, et être toujours prêts à les raconter devant les rois d'Irlande, dans toutes les grandes assemblées[1].

Mais ils ne se bornaient pas à une stérile admiration, ils mettaient par écrit, pour qu'on en gardât la mémoire, les récits des conteurs, et plusieurs, grâce à eux, sont venus jusqu'à nous.

Parmi les livres ainsi formés, il en est dont l'histoire est originale et montre avec quel intérêt, j'allais dire

[1] *The Book of Leinster*, ms. fol. 151.

avec quelle passion, les scribes les plus saints copiaient ces récits.

On déplorait depuis longtemps la perte de *Skéla*, ou narrations épiques célèbres, sur un des sujets tout à l'heure indiqués, l'enlèvement d'un troupeau royal. Plusieurs bardes faisaient des recherches afin de les retrouver, quand le héros de l'histoire le révéla lui-même en songe au principal investigateur, au poëte saint Kiéran. Mais pour le copier le saint manquait de parchemin, et il craignait de manquer de mémoire pour le retenir. Que faire? Il avait une vache, une chère petite vache grise qui le nourrissait de son lait; elle seule pouvait sauver la belle histoire du taureau enlevé; il n'hésita pas. Sacrifiant une vieille amitié et sa nourriture de chaque jour à l'intérêt de la science, il immola la pauvre bête, et de sa peau, où il écrivit le précieux récit, il fit un livre qu'on nomma : *La peau de la vache grise*[1].

Conservateurs du trésor des antiquités littéraires amassées par leurs devanciers, les moines, sans presque y songer, devaient travailler à l'accroître. Pour les rendre poëtes, la foi n'avait qu'à les toucher. Les plus grossiers, les plus ignorants, les plus petits de la famille monastique, étaient bien vite initiés.

[1] Leabhar na h-Uidhré, O'Curry, *Lectures on the manuscript materials of ancient irish history*, p. 30.

Un jour saint Kolomkill visitait une de ses abbayes. Un écolier à la langue épaisse et à l'esprit plus épais encore, que ses supérieurs employaient aux occupations les plus viles, fendit la foule, et, s'approchant du saint à la sourdine, il toucha le bord de sa robe. Kolomkill s'en étant aperçu, se retourna vivement, enleva l'enfant dans ses bras et le baisa au front. Comme tous les moines indignés criaient : « Père, laissez, laissez ce petit idiot ; » Kolomkill dit à l'enfant : « Mon fils, ouvre la bouche et montre-moi ta langue. » Ce que l'innocent ayant fait, non sans trembler de tous ses membres, le saint fit avec le doigt le signe de la croix sur sa langue, et elle se délia si bien depuis ce jour, qu'aucune langue de Gaël ne chanta mieux les louanges de Dieu.

L'enfant devenu homme et fameux parmi les Églises d'Irlande et d'Écosse, qui l'honorent sous le nom de saint Ernin, raconta le miracle à un contemporain de l'auteur, qui nous a transmis ce récit. C'est ainsi, dit-il, que j'ai su ce que je viens de rapporter [1].

Le même miracle, on peut l'affirmer, eut lieu pour tous les enfants barbares dans tous les monastères de la race celtique ; l'initiateur était le père qui les bénissait.

La légende eût pu se dispenser de faire descendre aussi souvent du ciel des anges ou des colombes blanches pour encourager à l'étude les écoliers ; mais qui

[1] Adamnan, éd. de Colgan, p. 340.

pourrait lui en vouloir d'avoir peint l'idéal au lieu de la réalité ; d'avoir mis les esprits célestes ou le Saint-Esprit à la place d'un saint docteur?

Uniquement préoccupés du désir de polir les rudes natures de leurs disciples, de former leurs cœurs, de cultiver leurs âmes, de faire d'eux, en un mot, des hommes spirituels, les saints étaient tout étonnés d'avoir créé des poëtes, et restaient ébahis en les voyant prendre l'essor de dessus leurs genoux, en chantant leurs louanges.

C'est ce qui arriva, nous le verrons, à saint Patrice et à son disciple Sechnall. Celui-ci, dans une hymne latine sur un rhythme celtique, où il commençait chaque strophe par une des vingt-trois lettres de l'alphabet latin, exprima sa reconnaissance envers le maître qui lui avait appris d'autres caractères que l'Ogham national, et enseigné la langue sacrée de l'Église catholique.

Épanchement touchant de piété filiale, son chant fut le premier jet de la poésie latine des cloîtres gaéliques. L'effort qu'il dut coûter à l'auteur dut être agréable à Celui qui récompense tous nos labeurs et couronne toutes nos victoires, qu'elles soient remportées sur nous-mêmes, ou sur le bronze, le marbre, la toile et le mot rebelle : Dieu bénit en lui les prémices d'une abondante moisson.

Si cette abondance honore le génie celtique, en prouvant sa fécondité, elle embarrasse le critique et le force

à choisir. Nous ne passerons donc pas en revue tous les genres de poésie monastique ; nous négligerons les poëmes didactiques où l'on trouve rédigés en stances syllabiques rimées, jusqu'aux règles des moines, jusqu'à celle de saint Kolomkill, dont on connaît la dureté, ce qui n'empêchait pas ses fils de la trouver bonne [1] ; ce qui n'empêchait pas le saint lui-même de regretter les lieux sauvages où il l'avait mise en pratique ; ces lieux dont il disait, en des vers pleins d'émotion : « Quand on me donnerait toute l'Écosse, du centre aux extrémités, j'aimerais mieux le coin de terre où j'avais ma cellule, dans le beau pays de Derry ; car Derry me plaît par son calme, par la pureté de son air, et par la multitude des petits anges blancs qui le traversent en tout sens [2]. »

Là, en effet, était pour lui le paradis, le paradis qu'un saint armoricain du même temps peuplait pareillement de « petits anges blancs, au teint rose et frais, sans cesse voltigeant autour des bienheureux, comme des abeilles dans un champ de fleurs plein de parfums et de chansons [3]. »

La poésie lyrique des moines (si l'on peut diviser de cette manière une poésie entièrement chantée) ne m'arrêtera guère plus que leur poésie didactique ; je ne

[1] Benchuir bona regula ! (Muratori, t. IV, p. 121.)

[2] Reeves, *Vita Columbæ*, p. 285, 288.

[3] *Barzaz-Breiz*, t. II, p. 468, 470, et ci-après, p. 327.

puis que mentionner, pour mémoire, ses belles oraisons, ses invocations touchantes, ses éloquentes litanies à « Dieu le Père, Dieu l'Esprit, Dieu l'ami de l'humanité, l'Étoile du matin, le Soleil du midi, le Flambeau du droit, de la vérité, de la vie; » à « la Grande Marie, la Reine des anges, la première entre toutes les femmes; » aux Évangélistes, à tous les saints du monde, et particulièrement aux saints de l'Église celtique.

Il m'en coûte de ne citer aucune de ces œuvres pieuses sur les ailes desquelles tant d'âmes se sont élevées au ciel, le lecteur français se dédommagera en lisant, dans une excellente revue des *Antiquités irlandaises*, par M. Henri Martin, l'hymne de saint Kolomkill partant pour l'exil :

« Je suis seul sur la montagne; ô roi du ciel, protége mon chemin, et je n'aurai pas plus lieu de craindre que si j'avais une garde de six mille soldats[1]. »

Mais la poésie lyrique des cloîtres n'avait pas seulement des ailes; elle avait aussi des armes, des boucliers, des *cuirasses*, comme on les appelait; guerrière du Christ, il la revêtait d'une armure fondue par les anges.

Dépouillé de la robe blanche de l'innocence primitive, exposé aux injures des passions, aux périls de la vie terrestre, aux traits de l'Ennemi du salut,

[1] P. 61, 62 et 63. Cf. O'Curry, *Lectures*, p. 589.

l'homme avait grand besoin d'un vêtement protecteur.

Une hymne extrêmement vénérée des anciens Irlandais, dont l'auteur est le Breton Gildas, se meut dans ce cercle d'idées familières aux Pères de l'Église.

« Gildas fit cette *cuirasse*, remarque la rubrique, pour chasser les démons qui le persécutaient. Un ange lui dit : Si quelqu'un la revêt, sa vie sera augmentée de sept ans ; le tiers de ses péchés lui sera remis ; les rhéteurs, le monde, le diable, ne pourront lui faire aucun mal ; la mort même, le jour où il s'en servira, ne pourra le frapper. »

En voici le prologue :

« Mon Dieu, secourez-moi, exposé que je suis à un danger semblable à celui de la grande mer. Que la mortalité qui règne[1] ne m'emporte pas avec elle ; que les vanités du monde ne me perdent point. C'est ce que je demande aussi aux Vertus de la milice céleste ; qu'elles ne me laissent pas déchirer par mes ennemis ; qu'elles me défendent, au contraire, avec des armes bien trempées ; que les Chérubins, les Séraphins, Gabriel, Michaël et leurs semblables, me précèdent dans la bataille à la tête de l'armée du ciel ; je prie les Trônes, les Dominations, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Anges de tous les degrés de m'entourer de leurs bataillons, de renverser mes adversaires.

[1] La peste jaune de l'année 547.

« Je conjure ensuite les autres chefs de guerre célestes, les Patriarches, seize fois doués de l'esprit prophétique, les Apôtres, ces pilotes du vaisseau du Christ, et tous les athlètes, tous les martyrs de la foi; puis, j'adjure les vierges, les veuves, les docteurs fidèles; que par eux tous le salut m'environne, et que tout mal périsse autour de moi.

« Que le Christ frappe dans ma main en signe de ferme alliance, qu'il jette la terreur parmi les noires légions. »

Après cette invocation aux chefs de la milice céleste, commence l'énumération des différents membres de son corps que Gildas veut voir protégés.

Il les passe en revue tous, sans aucune exception, depuis la tête jusqu'aux pieds; et il termine en demandant à Dieu la grâce qui couronne les autres :

« Qu'arrivé à la vieillesse, mes fautes effacées par de bonnes actions, ma chair purifiée de toute souillure, et mon Dieu touché de compassion pour moi, je puisse m'envoler vers les hauteurs, et, joyeux, me plonger dans l'air frais du ciel[1]. »

Portée de Bretagne en Irlande et placée sur l'autel du saint évêque Patrice dans le monastère de Clonfert, « pour le salut des enfants du Christ, » cette cuirasse, qu'un critique allemand qualifie de monument grossier

[1] Whitley Stokes, *Irish glosses*, p. 136.

de la superstition celtique, semble avoir été appelée à remplacer, comme un progrès, un talisman plus national et plus original encore.

L'auteur, disciple de saint Finnan, paraît avoir quitté la ceinture magique des druides pour prendre la cuirasse monastique ; il en célèbre les vertus sur le même ton et le même rhythme :

« La ceinture de Finnan m'entoure, elle m'entoure
« trois fois ; qu'ils ne me tentent point, les biens qui
« circonviennent dans le monde !

« Elle conservera pleinement la santé à mon corps,
« c'est la cuirasse de Dieu ; elle me protégera depuis la
« tête jusqu'aux pieds.

« La ceinture de Finnan est ma ceinture ; contre la
« maladie et le chagrin, contre les séductions des
« femmes, elle me défendra comme un cordon d'é-
« pines.

« La ceinture de Jean est ma ceinture ; il lisait dans
« l'Écriture sainte combien sont funestes les colères
« des hommes et les fascinations des femmes.

« La ceinture du serpent est ma ceinture ; en serpent
« elle m'entoure, pour que les hommes ne me blessent
« pas, et que les femmes ne me perdent point ; elle m'a
« élevé jusqu'aux astres ; elle me serre vigoureuse-
« ment.

« Mon Roi tout-puissant a rompu ma chaîne. En
« Roi, il m'a tiré des lieux impurs où je vivais.

« Ma petite colombe[1] m'a aimé à cause de mon génie,
« à cause de mes visions; voilà pourquoi elle m'a aimé
« depuis que ma ceinture est forte[2]. »

Sainte Brigitte, fille de l'ancien druide Dubtak, consacrait de même au Seigneur la harpe, la voix et les rhythmes qu'on admirait dans les festins où elle chantait avec son père. « Aux banquets qu'elle préparait à Jésus dans son cœur, » comme s'exprime un ancien auteur irlandais, cette Thérèse barbare retrouvait les accents passionnés qui ravissaient les rois et les peuples, aux fêtes de Tara :

« Je voudrais un lac d'hydromel pour le Roi des
« rois; je voudrais que le peuple du ciel y bût pen-
« dant l'éternité.

« Je voudrais des viandes de foi, et de piété sainte;
« je voudrais des instruments de pénitence dans ma de-
« meure.

« Je voudrais des hommes du ciel plein ma maison;
« je voudrais que des cuves d'union y fussent à leur
« service.

« Je voudrais de grandes coupes de charité pour les
« distribuer; je voudrais des caves pleines de grâces
« pour mes compagnons.

« Je voudrais que la paix fût la reine de leurs ban-

[1] Probablement saint Kolomkill.

[2] Zeus, *Grammatica celtica*, p. 935. Cf. W. Stokes, *Irish glosses*. Voyez le texte aux *Pièces justificatives*, Ire partie.

« quets; je voudrais que Jésus, que Jésus lui-même
« régnât sur eux.

« Je voudrais que les trois Maries, d'illustre mé-
« moire, que tous les esprits célestes accourussent ici
« de toutes parts.

« Je voudrais être la rentière du Seigneur, et, au
« prix de mille souffrances, recevoir sa bénédiction.

« Je voudrais un lac d'hydromel pour le Roi des
« rois; je voudrais que tout le peuple du ciel y bût
« pendant l'éternité, etc.[1]. »

Relique singulière et grandiose de poésie héroïque et mystique! elle a été sauvée par bonheur de ces pieuses profanations dont l'auréole de leurs auteurs n'a pu préserver tant de cantiques bretons, mutilés, sous prétexte de convenance, par des pédants modernes incapables d'apprécier le génie des saints leurs ancêtres.

Mais passons, il en est temps, au genre de poésie que ceux-ci ont directement inspiré.

II

« O vie philosophique, vie sainte, prophétique, poétique ! » s'écrie Pétrarque, en parlant des moines[2]. Cette

[1] O'Curry, *Lectures*, p. 616.
[2] *De Vita solitaria*, lib. II, c. VIII.

vie ne pouvait manquer d'être célébrée en tout pays ; « les plus belles âmes, les plus hautes intelligences, dit un grand écrivain moderne de leur race[1], en ont subi l'attrait et l'ont éloquemment confessée. La vraie philosophie lui a rendu un généreux hommage, la vraie poésie en a compris le charme intime et invincible. » La poésie celtique, plus que toute autre, l'a senti ; le barde du cloître pouvait faire la même réponse que ce peintre inconnu à qui l'on demandait quel sujet il traitait le plus souvent dans ses tableaux : *Priorum vita et memoria.*

Le chef de la famille monastique, comme le chef du clan, avait après sa mort son panégyriste, avec cette différence toutefois que l'élégie ou *Amhra* de l'un n'était pas seulement un chant de reconnaissance, mais un acte de foi et une prière[2]. Des bords de l'autre vie, l'œil du père, à travers les ombres, envoyait un rayon de lumière et de force avec un sourire à ses fils, et les orphelins consolés changeaient en cantique d'allégresse l'hymne d'adieu.

Au récit des bienfaits reçus, à l'énumération des miracles de la grâce, au-dessous desquels les prodiges matériels, même de premier ordre, doivent être placés, car « la conversion d'un pécheur, comme l'Église

[1] M. de Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, p. 140.
[2] Dom Pitra, *Saint Léger*, p. 92.

l'enseigne, est un plus grand miracle que la résurrection d'un mort[1], » les fils dévoués ajoutaient les faveurs à obtenir par l'intercession des chères âmes bienheureuses.

Une paysanne de cette race qu'on n'a pas craint de classer parmi les races féminines, et qui mériterait de l'être parmi les plus mâles, car elle a la force de croire, la femme d'un ouvrier breton, une mère, me disait avec une admirable foi : « Mon mari n'a jamais manqué d'ouvrage, j'ai quatre petits anges au ciel ; quand le pain manque, je les prie, m'en remettant du reste entièrement à la sainte volonté de Dieu. »

Ainsi la famille monastique priait les saints qu'elle avait dans le ciel, et jamais le pain de l'âme ne fit défaut à ses enfants.

On peut dire que les actions vertueuses des saints, comme les prouesses des héros, nourrissaient ceux qui les chantaient[2] : ils vivaient, à la lettre, des bons exemples qu'ils proposaient à l'imitation de leurs frères; ils parlaient aussi de leurs armes, nous l'avons vu ; ils leur prêtaient des cuirasses chrétiennes qui devaient protéger l'âme du moine de la même manière que la cotte de maille gardait le corps de l'homme de guerre.

[1] Majus est miraculum verbo peccatorem convertere quam carne mortuum resuscitare. (Gregorius, *de Vita et miraculis Patrum*, lib. IV, c. xxxvi.)

[2] Actus... cibus narrantibus. (Galfredus Monumethensis, lib. VIII, c. iii.)

La cuirasse attribuée à saint Patrice n'était que de trois vers rimés de quatre syllabes ;

« Le Christ soit à notre foyer !
« Le Christ soit sur notre chariot !
« Le Christ soit sur notre navire[1] ! »

L'ancien druide Fiek, devenu son disciple, lui disait : « L'hymne que tu as si bien choisie et que tu chantais pendant ta vie, sera une cuirasse protectrice pour chacun de nous ; les hommes d'Érin, et tous ceux que tu as rappelés à la vie, la chanteront autour de toi au dernier jour du monde, en se rendant au jugement[2]. »

Les bardes des cloîtres chantaient aussi les combats et les victoires des saints contre eux-mêmes, contre les tyrans, contre les idoles :

« Le bienheureux Patrice méprisait la soif et la faim, continue saint Fiek, il passait les nuits à chanter des centaines de psaumes en l'honneur du roi des anges, et à le servir.

« Il avait pour lit la pierre nue, pour couverture des roseaux humides, pour oreiller un fagot d'écorces ; il ne recherchait pas la chaleur pour son corps. »

Les prodiges opérés par les saints étaient principa-

[1] Krist in lius!
Krist in sius!
Krist in erus!
(W. Stokes, *Irish glosses*, p. 81.)

[2] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 1re partie.

lement célébrés. Avant d'indiquer ceux que saint Patrice a obtenus contre la maladie et la mort, non par la magie et l'intérêt, mais par l'intelligence et l'amour, son panégyriste met l'enseignement de l'Évangile à chacun sans exception, sans différence de caste, même aux étrangers, aux barbares, aux Pictes.

Un tel système d'égalité devait en effet causer l'admiration d'une société où l'instruction, comme le reste, avait été, avant le christianisme, le privilége des classes nobles ou sacerdotales.

Enfin on ne pouvait oublier dans l'Amhra le commerce qu'avaient eu les saints habitants du cloître avec les habitants du ciel, commerce par lequel la terre fut purifiée et fécondée.

Quand saint Fiek, — pour continuer à emprunter nos exemples à l'évêque de Sletty, — nous montre les anges futurs de l'Irlande consumés du désir de voir Patrice accourir au secours de cette émeraude des mers, et leur chef, le Victorieux, lui parler comme Dieu à Moïse du milieu d'un buisson ardent, il ne fait que traduire dans la langue bardique la foi sincère de son héros. Il n'est ni moins véridique ni moins digne d'être écouté lorsqu'il termine son panégyrique par cette grande image :

« Sur les hommes d'Érin régnaient les ténèbres ; ils adoraient leurs idoles nationales ; ils ne croyaient pas à la vérité vraie, à la vraie trinité.

« A la mort de Patrice, le soleil chassa les ténèbres et la nuit disparut. »

A quoi un pieux interpolateur d'une époque très-reculée a cru devoir ajouter : « Si le soleil à la voix de Josué s'arrêta pour éclairer la tombe des méchants, ne devait-il pas s'arrêter plus convenablement encore sur le front baptisé des saints[1] ? »

Les auteurs de ces poétiques effusions cherchaient moins à montrer leur génie que leur dévotion ; ils ne songeaient qu'à rappeler de grands souvenirs pour produire de grandes vertus ; où sont les souvenirs, là est la patrie, et les moines gaëls ou bretons, sans oublier celle de la terre, qu'ils ont toujours aimée, qu'ils ont défendue si longtemps contre les barbares, avaient leur patrie céleste dans le cloître. Ils y cachaient des traditions plus fortes pour lier les hommes que les intérêts matériels ; ils y vénéraient des aïeux qui leur avaient inspiré le respect, l'amour et l'admiration.

Parmi ces aïeux, il en était dont le nom avait le privilége de donner à leur voix je ne sais quoi d'ému, d'attendri, presque de maternel. Tel était celui de la « Colombe de l'Église » du grand exilé d'Iona, dont j'ai parlé plusieurs fois :

« La colombe aux ailes blanches, au cou rose et changeant, s'est envolée loin d'une terre bourbeuse,

[1] Voir les *Pièces justificatives.*

vers des lieux rapprochés du ciel; elle a fait son nid dans le rocher, elle y a fait éclore ses petits, elle y a fait entendre longtemps des chants mélodieux et plaintifs[1]. »

D'autres saints rappelaient de plus douces idées : « Voici le jour de la joie; le soleil un moment voilé reparaît; la rose a fleuri près du lis; ses boutons se sont nuancés des plus fraîches couleurs aux rayons du printemps; elle embaume toute l'Irlande; les abeilles y puisent le miel pour le porter à leurs cellules. Quelle fleur, ô ma terre natale, vous nous avez donnée! elle guérit les maux de l'âme et du corps de quiconque vient la respirer[2]. »

Mais ce n'était pas pour leurs pères seulement que les poëtes des cloîtres répandaient ainsi le trésor de leur cœur et de leur imagination; ils célébraient aussi des sœurs : le patriotisme des moines n'était pas exclusif; le sujet de leurs Amhra était double comme leurs monastères. La dévotion envers la sainte Vierge, origine du dévouement chevaleresque à la femme, inclina leurs cœurs vers celles qui la rappelaient sur la terre par leur chasteté, leur tendresse et leur sainteté.

Je lis dans un vieux poëme sur les vertus caractéristiques des saints d'Irlande : « Il aima (béni soit qui-

[1] Office de S. Kolom-Kill. (Colgan, *Trias*, p. 474.)
[2] Office de S. Finnian. (Colgan, *Acta SS. Hyberniæ*, t II.)

conque agit de cette manière), il aima les belles vierges au cœur pur, et, parmi elles, il conserva son innocence baptismale[1]. » Je ne m'étonne pas qu'en louant la fille du druide Dubtak, sainte charmante dont le symbole était « la colombe parmi les oiseaux, la vigne parmi les arbres et le soleil parmi les astres[2], » un de ses panégyristes se soit écrié : « Bénie soit Brigitte, notre patronne, avec toutes les vierges d'Irlande qui l'entourent! »

Son premier chantre était allé jusqu'à dire : « Quelle oreille vivante a jamais entendu que Dieu opéra par un homme autant de miracles que par Brigitte?

« Il y a deux saintes vierges dans le ciel (puissent-elles me protéger!) Marie et sainte Brigitte.

« Excepté Marie, nulle ne fut semblable à Brigitte.»

Et, par allusion à une croyance où la dévotion irlandaise s'est exaltée jusqu'au délire : « Son histoire atteste qu'elle fut miraculeusement la mère du Fils du grand Roi[3]. »

Tous ceux qui la chantèrent depuis l'appelèrent simplement « la branche couverte de fleurs, la véritable Vierge bien-aimée, la mère de Jésus[4]. »

[1] Dr. Kelly, *Calendar of irish saints*. Cf. W. Stokes, p. 59.

[2] Dr. Todd, *Liber hymnorum* : the Book of hymns of the ancient church of Ireland, from the original ms., p. 65.

[3] Colgan, *Trias*, p. 517 et 518.

[4] Dr. Todd, *loco citato*.

D'où venait ce culte si passionné qu'aucune femme mortelle n'en inspira jamais de semblable? L'auteur de l'*Amhra* de Brigitte s'est chargé de l'apprendre à la postérité :

« Elle a parmi nous aboli les tributs de chair humaine[1]. »

La reconnaissance des esclaves, à la délivrance desquels toute sa vie fut dévouée, peut seule excuser une profanation sans exemple.

Aux Amhra des saints étaient attachés des priviléges qui expliquent leur immense popularité. Ce qui n'était d'abord qu'un vœu de l'auteur en faveur des chanteurs et des auditeurs, un souhait d'immortalité, devint une promesse certaine de salut, due à l'intercession des saints. « Que le royaume du ciel, dit saint Brogan, soit la récompense de quiconque chantera ou entendra cette hymne; quiconque l'entendra ou la chantera soit béni par la grande Brigitte; la bénédiction de Brigitte et de Dieu soit sur l'assemblée[2]! »

Du fond de l'Armorique, l'écho répondait, plusieurs siècles après : « Quiconque chantera ce cantique aura trois cents jours d'indulgence[3]. »

Mais, de même que l'indulgence commença par être partielle pour devenir ensuite *plénière*, la bénédiction

[1] Dr. Todd, *ibid.*
[2] Colgan, *loco citato.*
[3] *Gwerz santez Berc'hed.*

des saints finit par avoir des effets tout-puissants : ainsi l'hymne alphabétique de Sechnall en l'honneur de saint Patrice passait pour préserver des peines éternelles celui qui en récitait dévotement, à l'article de la mort, les trois derniers vers, ou du moins les trois derniers mots. Elle avait même une vertu encore plus touchante, si l'on en croit la tradition répandue dans les monastères irlandais : « Un jour, disait-on, comme un des bienheureux successeurs de Patrice, qui ne pouvait se lasser de l'entendre répéter, venait de la faire chanter pour la troisième fois pendant le repas, le bon Père apparut souriant à la porte du réfectoire, appuyé sur sa houlette pastorale, et bénit les chanteurs. Mais un certain laïque de peu de foi, invité par hasard à dîner, n'éprouva rien, sinon de l'ennui, en entendant redire à satiété le même chant, et il demanda en bâillant : « Est-ce que vous ne savez pas d'autres cantiques ? » A ces mots, le front du bon saint s'assombrit, et il disparut[1]. »

Si tous les Ambra n'avaient pas une pareille puissance d'évocation, la plupart possédaient le pouvoir de sauver des flots, des flammes, de la mêlée, de la prison, des mains de l'ennemi, des embûches du diable, ceux qui les récitaient dévotement dans le danger. C'est ce que personne n'ignore, remarque un ancien

[1] Colgan, *Trias*, p. 166 et 210.

hagiographe ; c'est ce que des centaines de témoins peuvent attester, aussi bien en Irlande qu'en Bretagne, et ce qu'ils nous ont appris eux-mêmes.

L'Amhra le plus fameux sous ce rapport paraît être celui qui fut fait en l'honneur de saint Kolomkill par le prince des bardes Dallann ou l'*Aveugle* Forgall, mis, après sa conversion, au rang des saints comme Fiek et Dubtak. L'illustre aveugle présidait le corps des bardes à cette assemblée de Tara, où fut décidé leur maintien, grâce à l'intervention charitable de Kolomkill.

Il n'avait pas été ingrat, et avait improvisé sur l'heure des vers qui commençaient à chatouiller doucement l'amour-propre du saint, quand celui-ci, sentant qu'il y prenait trop de plaisir, imposa silence au chanteur; mais, non content de cet hommage spontané, et apprenant, peu de temps après, la mort du protecteur des bardes, l'aveugle composa un nouveau poëme en son honneur[1]. « A peine, dit un hagiographe, il l'avait achevé, que ses yeux s'ouvrirent; de plus, il lui fut promis que toute personne sachant par cœur et chantant pieusement son Amhra mourrait d'une bonne mort.

« Avec le temps, continue l'auteur, la dévotion des fidèles envers ce panégyrique ayant augmenté, des gens peu éclairés se méprirent sur le sens véritable de la promesse faite à Forgall, s'imaginant que les plus grands scélérats, sans conversion aucune et sans pé-

[1] Vers l'an 592; il existe en ms. dans le *Leabhar na h-Uidhré*.

nitence, n'auraient qu'à chanter tous les jours l'Ambra de Kolomkill pour être sauvés. Alors arriva un miracle qui, en fortifiant la foi des fidèles en ce chant, montra de quelle manière on doit entendre les priviléges accordés par Dieu à ses saints.

« Un homme perdu de vices, qui prétendait se sauver tout en ne changeant pas de vie, s'était mis en tête de retenir le fameux Ambra. Il était parvenu à en apprendre la moitié, mais ne pouvait venir à bout d'apprendre le reste. Pour y réussir, et assurer en même temps son salut, il ne songea point à se convertir; il se rendit au tombeau de saint Kolomkill, pria, jeûna, veilla, passa toute une nuit à faire des efforts prodigieux de mémoire, et le lendemain matin il avait retenu et chantait avec enthousiasme la seconde partie de l'Ambra; mais, hélas! l'infortuné, il avait complétement oublié la première[1]. »

III

A l'hymne en l'honneur d'un saint personnage, à l'Ambra composé aussitôt après sa mort par quelque disciple inspiré, pour être chanté à ses funérailles, succédèrent des poëmes contenant des détails biogra-

[1] Colgan, *Trias*, p. 452.

phiques plus nombreux et un exposé moins sommaire de ses actions.

Transmis oralement sous cette forme, plutôt narrative que lyrique, ils devinrent une partie intégrante de la liturgie. La famille monastique du saint qui en était le héros, et bientôt toute l'église locale, les mêla, par dévotion, à ses offices canoniques.

L'auteur populaire armoricain de la vie d'un saint d'Irlande où l'on voit bien le passage du panégyrique primitif au récit détaillé, s'adresse en ces termes aux fidèles :

« Afin que vous ne perdiez pas la mémoire des choses que je viens de raconter, lesquelles n'ont pas été mises par écrit, je les ai tournées en vers pour être chantées dans les églises[1]. »

Mais il arriva un moment où la mémoire, quoique aidée du secours des vers et de la musique, quoique rafraîchie chaque année au retour de la fête des saints, ne parut plus un moyen suffisant pour conserver le récit de leurs actions; la tradition écrite fut alors appelée en aide à la tradition orale, et, au lieu de ce qu'on n'avait fait qu'entendre chanter et raconter, on eut ce qu'on put lire, on eut la *légende* (legenda) : c'est la troisième forme et la plus générale de la biographie des saints.

[1] *Barzaz-Breiz*, t. II. Légende de S. Efflam, p. 422.

Le mot légende, loin d'avoir, dans le principe, la signification qu'il a aujourd'hui, n'offrait à l'esprit rien de fictif; c'était un rapport sincère et sérieux. L'auteur ne songeait qu'à rappeler des faits soit positifs, soit symboliques, dans un but d'enseignement religieux. La réalité était l'objet de ses récits, sa bonne foi incontestable, son autorité souveraine.

Cependant, comme la tradition ne peut demeurer inactive, comme elle sollicite les intelligences, pousse les imaginations vers l'idéal et transforme souvent ce qu'elle croit transmettre, la version en prose de la vie des saints celtiques ne s'accorda pas toujours avec les versions orales rédigées en vers. Leur portrait subit la destinée de ceux de tous les héros des temps primitifs. M. Ampère l'a remarqué avec sa justesse d'observation habituelle : « Les hommes extraordinaires gravent dans la mémoire humaine une image qui commence par leur ressembler; puis, chaque année, chaque siècle y ajoute un nouveau trait, et le portrait finit par n'avoir plus rien de l'original[1]. »

Ainsi, ajoute-t-il, l'Alexandre de la tradition, de récit en récit, est devenu un personnage entièrement différent de l'Alexandre de l'histoire.

Ce qui s'est passé pour le conquérant de l'Inde a eu lieu littéralement pour les conquérants des âmes; mais,

[1] *Histoire littéraire de la France,* t. I, p. 311.

moralement, il y a un abîme entre les récits traditionnels dont ils sont les héros. Ils s'éloignent autant les uns des autres que la fiction s'éloigne de la vérité, la pensée philosophique de la fantaisie romanesque, le désir de plaire du dessein d'édifier. Les assimiler complétement serait prouver qu'on ne les comprend pas. Quel est le romancier préoccupé, comme l'hagiographe, de l'influence morale de son œuvre? quel est celui qui s'empresse, dès le début, d'apprendre au lecteur qu'un double sens y est renfermé, l'un historique et littéral accessible à tous; l'autre spirituel qu'il faudra saisir [1]? Un poëte théologien, le plus grand du moyen âge, nourri, si j'ose le dire, de la moelle des légendes, et même des légendes celtiques, l'auteur de la *Divine Comédie* a merveilleusement compris leur double nature. Évidemment, il s'est souvenu, dans son poëme, du premier des trois prologues placés en tête de la *Vie de saint Patrice*, par saint Évin; voici comment il le paraphrase :

« Pour l'intelligence de ce qui sera dit, il faut savoir que le sens de cet ouvrage n'est pas simple, mais multiple. Car le premier sens est celui que donne la lettre; le second est celui que donnent les choses exprimées par la lettre. Le premier se nomme littéral, le second

[1] Juxta historicum sensum et litteralem... juxta vero spiritualem intelligentiam. (S. Evinus, *Præfat.* 1ª *in prim. part. vitæ tripartitæ S. Patricii*, ap. Colgan. *Triad.*, p. 117.)

allégorique ou moral. C'est une méthode qu'on entendra mieux, si on l'applique à ce verset : *In exitu Israël de Ægypto*, etc. Car si nous considérons la lettre seule, ce verset nous fait connaître comment les Fils d'Israël sortirent de l'Égypte au temps de Moïse. Si nous regardons l'allégorie, il s'agit de notre rédemption par le Christ; si nous avons égard au sens moral, le verset signifie la conversion de l'âme du deuil et de la misère du péché à l'état de grâce. Si l'on prend garde au sens anagogique, il signifie : l'âme sainte s'arrachant à la servitude de cette chair corrompue pour passer à la liberté de l'éternelle gloire. Et quoique ces différents sens mystiques soient appelés de divers noms, toutefois on peut les appeler généralement allégoriques, puisqu'ils diffèrent du sens historique ou littéral. »

Rien ne semble plus pédantesque, remarque Ozanam, à la belle traduction duquel j'emprunte cette citation [1], mais rien n'est plus arrêté dans la pensée de Dante :

« O vous, répète-t-il ailleurs, vous qui avez l'intelligence saine, admirez la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges [2]. »

Et encore : « Lecteur, aiguise ton regard, et fais-le

[1] *Le Purgatoire* de Dante, p. 17.

[2] O voi ch' avete gl' intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto 'l velame degli versi strani.
(*Inferno*, IX, 61.)

pénétrer jusqu'à la vérité, car le voile a une trame si subtile qu'il est certes facile de passer à travers [1]. »

Glossateurs, scoliastes, commentateurs, interprètes de toute espèce, se chargèrent en foule, de siècle en siècle, de faire admirer la doctrine cachée sous le voile de la légende celtique. Ils la poursuivirent sans relâche avec la loupe, ils l'honorèrent comme les textes d'Homère, de Virgile et d'Ovide ; ils la fécondèrent par la méditation, mais en même temps ils accélérèrent l'œuvre de métamorphose commencée par l'activité des esprits. Les barbares, en incendiant les monastères, en détruisant systématiquement les Actes des saints, portèrent le dernier coup à l'intégrité de la tradition, et, pour rétablir les Vies détruites, l'imagination trop souvent suppléa au défaut de mémoire. Ainsi remaniée, refondue, interpolée, transfigurée, la légende celtique, parvenue à son apogée, devint un genre littéraire.

C'est à ce moment que, dans tous les pays celtiques, les premiers confrères de la Passion, imitant sans y prendre garde les anciens tragiques de la Grèce, portèrent sur le théâtre les héros de la légende, et découpèrent en scènes dramatiques l'épopée religieuse de leur race. J'étudierai ailleurs ces drames légendaires ;

[1] Aguzza qui, lettor, ben gli occhi al vero;
Chè 'l velo è ora ben tanto sottile
Certo, che 'l trapassar dentro è leggiero.
(*Purgator.*, VIII, 19.)

quant à l'épopée d'où ils sortent, les trois chants que j'en ai détachés, comme les plus originaux, les plus variés, les plus caractéristiques, pour composer ce livre, suppléeront à l'étude spéciale que la richesse du sujet rendrait infinie. Mieux que toutes les considérations critiques et littéraires, ils mettront en relief les divers genres de beauté que la légende celtique présente au goût délicat : je me rappelle que pour donner l'idée des vertus futures d'un grand saint, un ange déploya un beau voile brodé de fleurs; les initiés surent y voir autre chose qu'un riche tissu de soie et d'or.

Un critique moderne qui comprend avec délicatesse l'idéal de perfection d'une Église qui fut la sienne, a trouvé « vraiment admirable la moralité fine et vraie qui distingue les légendes des saints bretons et irlandais[1]. » Quant à la naïveté, à la richesse d'invention, au cachet national, « nulle autre Église, il le déclare, n'a rien à leur comparer. »

Le sol où elles germaient était préparé depuis des siècles par ces générations de narrateurs populaires dont j'ai parlé. Leurs descendants régénérés remplacèrent par « des héros qui regardent le ciel les héros qui regardaient la terre[2], » emportant le génie cel-

[1] M. Ernest Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 437, 440, 453.

[2] Belle expression de M. Saint-Marc Girardin, *Rapport sur les prix de vertu* décernés par l'Académie française en 1860.

tique dans une sphère d'idées et de sentiments plus pure et plus conforme à sa nature délicate.

IV

Les saints des Églises gaëles et bretonnes, comme les saints des autres Églises, comme les preux chantés par les poëtes profanes, eurent leur cycle particulier. A mesure qu'ils quittaient la terre pour aller reformer autour du père de leur famille spirituelle le chœur d'ici-bas, une page à leur mémoire s'ajoutait aux pages du sanctiloge filial ; très-souvent celui qui tenait la plume était lui-même un saint, qui la passait à un autre saint : comme les coureurs de la lice antique, ils se transmettaient ainsi de main en main le flambeau destiné à éclairer leurs pas vers le ciel.

Le cartulaire de chaque monastère s'ouvrait par le sanctiloge dont je parle. Clonfert en Irlande, comme Iona dans les Hébrides, comme Landaff en Galles, comme Landévének en Bretagne, gardèrent le leur non moins religieusement que les chers ossements de leurs fondateurs.

Visitant, vers la fin du septième siècle, les abbayes d'Irlande, ce berceau de toutes les communautés celtiques qui y étaient reçues en véritables filles, un pè-

lerin breton entendit chanter à Bangor un cantique intitulé : *Souvenirs de nos pères.* Je le trouve à la première page de l'Antiphonaire local :

« Frères de l'excellente famille de Bangor, écoutez célébrer les saintes œuvres, les œuvres pleines de puissance de nos saints pères, de nos fondateurs ; l'éminence de nos abbés, leur nombre, leur temps, leurs noms qui brilleront sans fin ; leurs grands mérites qui les ont fait appeler par le Seigneur à des trônes au royaume des cieux [1]. »

Et le poëte, passant en revue les différents saints qu'a produits Bangor, ramène avec grâce, à la fin de chaque couplet, le refrain : « appelés par le Seigneur à des trônes au royaume des cieux. »

Les compositions de ce genre portent en irlandais le nom de *féliré;* la plus célèbre est l'œuvre du culdée Aengus; il vivait à la fin du huitième siècle, cinq cents ans avant l'archevêque, auteur de la *Légende dorée.* Simple frère meunier au monastère de Tallach, il songea, en tournant sa meule, à tourner des vers en l'honneur des saints irlandais ; il rangea leurs actes dans le cycle de l'année ecclésiastique, et fit à trois cent soixante-cinq une couronne de poésie. La forme put lui avoir été donnée par le barde Aneurin, qui avait consacré trois cent soixante-trois strophes d'un

[1] Muratori, *Anecdota,* t. IV, p. 121.

poëme national à trois cent soixante-trois martyrs de la liberté cambrienne[1]. Mais, si le martyrologe breton fournit le modèle d'un sanctiloge au moine Aengus, l'idée lui en vint de plus haut.

On rapporte qu'étant un jour en voyage, il rencontra près d'une église un tombeau au-dessus duquel des anges montaient et descendaient sans cesse. Ayant demandé au gardien de l'église qui était enterré dans ce lieu, il lui fut répondu : « C'est un pauvre vieux mendiant de ce pays.

— Quelles bonnes œuvres a-t-il donc faites? continua Aengus.

— Je ne sais rien de lui, répliqua le gardien de l'église, sinon qu'il avait l'habitude d'invoquer tous les saints dont il se rappelait les noms, de les prier matin et soir.

— Mon Dieu! s'écria Aengus, quelle récompense méritera donc le poëte qui célébrera les saints, quand ils font tant d'honneur pour si peu à ce pauvre vieillard! » Et ravi soudain par le souffle de l'inspiration, il commença ainsi : « O Christ, sanctifie mes paroles! ô Seigneur des sept cieux, ô maître du soleil brillant, donne-moi la sagesse!

« O brillant soleil, qui éclaires les cieux de toute ta sainteté, ô roi qui règnes sur les anges, ô souverain de

[1] *Les Bardes bretons*, p. 231.

tous les peuples, fais-moi la grâce de chanter dignement tes royaux serviteurs. »

Après cette invocation et un prologue où Aengus rattache les fidèles serviteurs de Dieu produits par l'Irlande à ceux des autres pays de la catholicité, où il oppose éloquemment les honneurs rendus aux saints à l'oubli qui enveloppe leurs contemporains les plus illustres; la stabilité, la verdeur, la splendeur des Églises chrétiennes, à la mobilité, à la décadence, à l'obscurité des grands établissements païens; la Vierge Marie, bénie, vénérée, aimée du centre aux extrémités de l'univers, la femme de Pilate inconnue; la pauvre Ardmagh, où demeurait l'ancien esclave saint Patrice, devenue une grande cité, un siége de gouvernement, de piété et de savoir, Tara, la ville royale, abandonnée, déserte; Clonmacnoïs, l'obscur monastère qui reçut les restes de saint Kiéran, aujourd'hui résonnant sous les roues des chars et sous les pas de mille pèlerins accourus pour sa fête, le palais des rois du Connaught solitaire et silencieux; l'humble sanctuaire de Kildare rayonnant d'un feu perpétuel qu'entretiennent les filles de l'esclave Brigitte, le palais des rois du Leinster sans feu, sans lumière, sans foyer; et tant d'autres humilités triomphantes de tant de grandeurs; l'auteur, achevant l'énumération de ses remarquables antithèses, ouvre avec le nom du Sauveur son calendrier poétique :

« A la tête des saints rassemblés mettons le Roi à la

place d'honneur : sous la loi générale se courba le Christ aux calendes de janvier. »

Chaque saint d'Érin vient se ranger successivement sous cette royale bannière; mais je remarque avec plaisir que le patriotisme du barde n'a rien d'exclusif, qu'il admet, çà et là, et chante plus d'un étranger.

De ferventes invocations suivent les trois cent soixante-cinq quatrains de ce sanctiloge, composé sur le même rhythme que le cantique breton du Paradis.

Prenant tous les travaux, toutes les larmes, tous les soupirs, toutes les sueurs, tout le sang, tous les cœurs des saints qu'il vient de célébrer, et leur donnant, par leur union avec les souffrances du Sauveur, un prix infini, le poëte les offre en holocauste pour le salut de l'humanité.

Assurément le Ciel ne pouvait rester sourd à des supplications pareilles; et cependant la soif d'intercession qui dévorait les âmes dans ces temps orageux ne fut point apaisée : les frères spirituels du barde jugèrent ses prières insuffisantes; ils voulaient qu'il sortît vainqueur du « saint combat de la prière avec l'omnipotence divine, » comme s'exprime, dans la langue de Bossuet, le plus grand évêque de nos jours[1]. Le poëte essaya de les satisfaire : « Pour que personne,

[1] M. Dupanloup, *Sermon sur la prière*.

dit-il, n'ait sujet de se plaindre de moi, je vais changer de méthode. » Et il commence un nouvel appel à la pitié de Notre-Seigneur pour les hommes de son temps et pour lui-même, le suppliant de les assister comme il assista autrefois Hénoch, Abraham, Isaac, Joseph, Moïse, David, Élie, Jonas, Suzanne, Daniel, les trois enfants de la fournaise; et, dans les temps nouveaux, saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Martin de Tours contre les druides gaulois; saint Patrice contre les magiciens d'Irlande[1].

Le pauvre frère meunier qui priait avec tant d'ardeur pour ses compatriotes, qui avait tressé une couronne si belle aux saints de son pays, ne méritait-il pas la faveur accordée au vieux mendiant qui ne savait qu'épeler leurs noms? On ne dit pas s'il l'obtint; mais sur sa tombe, à défaut d'anges, mille grâces descendirent du ciel.

V

Le savant professeur catholique de Maynooth, qui a le premier fait connaître le poëme extraordinaire d'Aengus, mais que la mort a malheureusement empêché de le publier, Eugène O'Curry, avait raison de dire qu'aucun pays chrétien n'a un document national de cette

[1] O'Curry, *Lectures*, p. 365 et suiv.

importance[1]. Aucun autre non plus ne possède une hagiographie aussi variée que celle d'Irlande.

La vision angélique d'Aengus nous a offert un exemple charmant du quatrième genre de poésie légendaire celtique.

On se rappelle que les anciens auteurs irlandais rangent les visions parmi les récits que les conteurs nationaux doivent connaître; ils les mettent même au rang des cinq espèces de narrations les plus avidement écoutées dans les grandes assemblées publiques. C'étaient ceux que les peuples et les rois cherchaient de préférence dans cette foule d'histoires merveilleuses, écho plus ou moins affaibli des traditions transmises oralement dans les colléges druidiques[2]. Ils aimaient qu'on perçât le voile qui leur cachait l'éternité; ils voulaient qu'on leur racontât comment certains héros avaient su forcer les portes de l'autre vie, ce qu'ils avaient trouvé de l'autre côté du tombeau, ce qu'ils rapportaient dans le monde de leur passage chez les âmes. Sûrs de revivre, mais curieux de savoir de quelle manière, ils disaient aux Ollamh, comme à l'archevêque Paulin, ces Barbares dont parle Bède : « Semblables au petit oiseau qui, entrant par une porte,

[1] Il va voir le jour, grâce à M. Stokes.

[2] Les mots bretons *kel*, conte, nouvelle, et *kélen*, leçon, attestent un enseignement donné sous forme d'apologue. *Skel* est la forme gaëlique.

sortant par l'autre, traverse la salle où, dans un jour d'hiver les guerriers sont assis autour d'un bon feu, tandis qu'il pleut et neige et vente au-dehors; nous traversons cette vie terrestre, ignorants ce qui la précède et ce qui la suit; après un moment de lumière et de douce chaleur, nous repassons de l'hiver dans l'hiver; éclairez pour nous ces ténèbres[1]. » Et les Ollamhs les éclairaient à la lueur des visions fameuses. Plus d'un, devenu moine, continua dans le but d'édifier ou de prêcher ses frères.

A la lecture ordinaire de la *Vie des Pères*, qui se faisait chaque soir après le repas[2], se joignit parfois la relation de quelque vision récente dont on ne parlait qu'en tremblant. Les moines Lochan, Tundal, Brendan, Fursa, en furent, au septième siècle, les héros les plus populaires. Ceux qui tinrent la plume, sous la dictée de leur conscience, modelèrent, au gré d'une imagination fortement frappée, un ensemble de dogmes et de croyances dont la vérité même était le fondement. C'est elle, je ne saurais trop le répéter, qu'il faut chercher d'abord sous l'enveloppe poétique, elle que les grands théologiens ont toujours su y découvrir. Que m'importe si le moine Fursa, dont je trouve la vision

[1] Édit. de Saville, p. 328.

[2] Mox ut surrexerint a cœna, sedeant omnes, et legat unus collationes et vitas Patrum, aut certe aliquid quod ædificet audientes. (*Regula S. Benedicti*, c. XLII.)

placée à la suite de plusieurs visions profanes, a vu, en léthargie ou en réalité, son âme détachée de son corps par des anges, disputée à ces anges par des démons, victorieuse enfin de l'épreuve, et portée dans le sein de Dieu; ce qui me touche, ce qui touchait les auditeurs de ces récits, c'est la doctrine qui proclame l'immortalité de mon âme; c'est la certitude du jugement qu'elle subira, la certitude du bonheur qui lui est réservé, si elle a aimé Dieu et pratiqué le bien.

Je suis moins frappé, je le confesse, de la philosophie politique, qui, selon un maître excellent[1], circulerait dans les visions de Fursa ; la leçon à l'adresse des rois et des évêques que le visionnaire rapporte de l'autre monde ne suffit pas pour leur donner ce caractère; la vraie philosophie du récit est celle qu'Ozanam a chrétiennement dégagée des dialogues de saint Grégoire le Grand sur l'éternité des âmes :

« Toujours, dit l'illustre pontife, il faut chercher l'invisible sous le visible, Dieu dans la nature qui le révèle, l'âme dans le mouvement qui l'atteste ; » mais, poursuit le saint Père, avec une grande force d'images, « les yeux charnels ne croient qu'à la réalité physique ; tombé dans les ténèbres depuis son expulsion des splendeurs de l'Éden, l'homme ressemble à l'enfant né dans

[1] M. Ampère.

une prison, qui doute quand sa mère lui parle des champs, des montagnes et du soleil [1]. »

La recherche vraie ou supposée de la patrie perdue de nos premiers parents, inspira au génie celtique un autre genre littéraire, le dernier dont j'aie à parler, qui se rattache aux visions, les navigations merveilleuses.

Fils des hardis navigateurs pour qui c'était un jeu de traverser les mers dans des peaux de buffle [2], les peuples gaëls et bretons se plaisaient aux récits les plus extraordinaires d'expéditions maritimes : il y avait pour les exprimer un mot dans la langue celtique, *Imramha;* ils disputaient le pas, dans les assemblées publiques, aux histoires de guerre et d'amour,

Les conteurs d'Erin ne tarissaient point sur les courses aventureuses de Brekan, le fils du roi Neil, qui disparut avec cinquante navires, et dont le naufrage ne fut constaté que par la carcasse de son chien, reconnue sur la grève par la baguette magique d'un barde populaire aveugle.

La veine des conteurs n'était pas moins féconde quand ils entreprenaient l'histoire des trois fils de

[1] *De vita et miraculis Patrum italicorum et de æternitate animarum*, lib. IV, c. I et VI.

[2] Cui pelle salum sulcare britannum
Ludus.
(Sidon, Apoll., D. Bouquet, t. I, p. 807).

Corra et de ses quatorze compagnons. Un évêque, un prêtre, un diacre, le charpentier constructeur du navire, sans oublier un barde avec sa harpe, faisaient partie de l'équipage. Arrivés en pleine mer, ils retirèrent les rames et carguèrent la voile, abandonnant la nef à la merci des vagues et à la direction de Dieu. Les vagues et Dieu les poussèrent vers les Iles des Ames. Au bout de quarante jours et de quarante nuits, une terre apparut, dont les habitants ne faisaient que pleurer. Touchés de compassion, ils débarquèrent un des leurs pour les consoler; mais leur compagnon revint ensorcelé, toujours pleurant lui-même, et ils furent contraints de le laisser avec les pleureurs. Sur une autre plage, ils rencontrèrent toute une population de forgerons et de fondeurs, dont d'affreux aigles noirs déchiquetaient les chairs avec leurs serres et leurs becs. C'était la punition de la déloyauté de ces gens envers ceux qui leur avaient donné du fer et de l'or à mettre en œuvre pendant qu'ils étaient sur la terre, et qu'ils avaient frustrés d'une partie du métal livré. Dans une troisième île, un meunier en punition de toute la farine qu'il avait dérobée de son vivant, était condamné à moudre éternellement du son. Une quatrième île résonnait sous les pas d'un cheval de feu; un maquignon le montait, il avait volé autrefois le cheval de son propre frère.

Les conteurs irlandais passionnaient aussi la foule avec le récit des voyages de Snedgus et de Mac Riagla,

navigateurs célèbres d'Iona. Ces deux Gaëls sont les premiers qui parlèrent de l'*île des oiseaux*, de l'arbre aux feuilles toujours vertes, lustrées, larges comme des peaux de buffle, sur lequel ils se perchent ; de leur plumage de safran, de pourpre et d'azur ; de leur roi dont la tête est d'or et les ailes d'argent, de leurs chants qui n'ont de comparables que ceux du ciel ou ceux que l'on entend s'élever d'une île voisine. En approchant de cette île, ils les reconnurent. « Entendez-vous, se dirent-ils, entendez-vous le *Shiunan*, l'air plaintif des femmes d'Érin? » Descendus à terre, ils furent accueillis avec grâce par des Irlandaises; elles leur parlèrent leur belle langue, et les conduisirent à leur chef : « Je règne, dit-il aux navigateurs, je règne ici sur de pauvres exilées de notre doux pays d'Érin [1]. »

Ombres douces et mélancoliques, sœurs ignorées de Malvina, et comme elle captives, non des nuages, mais des flots, depuis combien de temps attendent-elles qu'une patrie leur soit rendue?

Moins riches en ce genre littéraire, les récitateurs populaires de la Cambrie avaient cependant aussi leurs odyssées, entre autres, celle du barde Myrdhinn, parti avec neuf autres bardes pour chercher la fameuse île verte antérieure au déluge, que les eaux ne purent engloutir [2].

[1] O'Curry, *Lectures*, p. 334.

[2] *Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin*, p. 25.

Pour le conteur armoricain, rien n'égalait le charme des aventures prêtées aux navigateurs bretons, en quête de l'île des pommes d'or, cette île où brille une aurore perpétuelle, où vivent au milieu de la danse, des chansons et de la joie, de belles jeunes filles et de beaux jeunes gens, se tenant par la main et formant un chœur éternel [1]. Par un artifice familier aux conteurs bretons, ceux-ci ne manquaient jamais d'ajouter en finissant : « J'étais là, telle chose m'advint. »

Passant et repassant toujours devant les fils de saint Patrice, de saint Kadok ou de saint Gwénolé, les voiles des navigateurs nationaux projetaient leur ombre magique sur les méditations du cloître, et les suivant avec amour, les solitaires se demandaient si aucune d'elles ne rapporterait jamais un fruit, une fleur, une feuille du jardin de délices où nos pères avaient habité.

Leur désir fut satisfait ; les missions apostoliques entreprises par le fils d'un célèbre barde irlandais, par saint Brendan, vers l'année 560, dans l'océan Atlantique, devinrent le thème sur lequel les imaginations du cloître bâtirent toute une épopée monacale et maritime. M. Renan la cite à bon droit comme « une des plus étonnantes créations de l'esprit humain, » comme « l'expression la plus complète peut-être de l'idéal celtique. » Un poëte irlandais de nos jours, M. Florence

[1] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 281.

Mac-Carthy, l'a rajeunie avec talent. Arrêtons-nous un moment, avant de finir, à ces rêves; on sait qu'ils ne furent pas stériles : après avoir conduit au ciel les enfants du cloître, ils tracèrent la route à Colomb vers l'Amérique. Nourri des récits maritimes des anciens auteurs irlandais, il a écrit ces lignes remarquables qui sont toute une révélation : « Je suis convaincu que là (dans l'île de saint Brendan) est le paradis terrestre où personne ne peut arriver, sinon par la volonté de Dieu[1]. »

Mirabiles elationes maris : tel est le texte biblique développé dans les scènes de la vie maritime de saint Brendan et de ses compagnons. Évidemment l'auteur du récit avait pris part à quelque expédition du même genre, comme ce barde embarqué à bord du navire des frères Corra. En peignant sous des couleurs aussi vives les merveilles de l'Océan, il ne fit qu'idéaliser la réalité pittoresque qui avait frappé ses regards. Il avait vu, aux flancs de son frêle navire, les monstres marins se poursuivre, se dévorer; les vagues de la mer changées en azur transparent; des jours sans nuit; des montagnes lançant des flammes; des cathédrales de cristal illuminées par le soleil; des feuillages, des fruits, des oiseaux, une végétation, une température auxquels rien n'était comparable dans les brumes de

[1] Traduction de M. F. Denis, *le Monde enchanté*, p. 150.

son pays; mais il avait vu mieux que cela dans les régions atlantiques : il en rapportait l'idéal des vertus chrétiennes; il y avait cueilli des fleurs admirables de charité, d'égalité, d'humilité, de pitié surtout. Il avait trouvé une île où des anges tombés du ciel, moins coupables que les compagnons endurcis de Lucifer, chantaient jour et nuit, avec les oiseaux dont j'ai parlé, les louanges du Créateur, pleins d'espérance en sa bonté; rencontre plus touchante encore, il avait aperçu, debout sur un rocher, au milieu des mers, un lambeau de voile pour vêtement, Judas le réprouvé, dont le Sauveur, par une miséricorde infinie, suspend, chaque semaine, pendant vingt-quatre heures, les souffrances : le doux saint d'Érin lui obtint un jour de plus d'allégement.

A la fin, il avait touché au rivage de la *Terre promise aux Saints;* ses yeux étaient restés éblouis par des flots de lumière, et une voix s'était fait entendre : « Courage, mon frère, c'est ici la terre que le Seigneur a réservée à ses élus. Jésus-Christ notre Dieu en est la lumière; si les hommes n'avaient péché, ils y seraient encore heureux. »

A ces mots, ses pleurs avaient coulé, et remettant à la voile, il avait regagné tristement la terre d'Irlande.

Au retour d'une expédition entreprise pour cause peu semblable, un guerrier cambrien faisait à ses compagnons un récit, pendant lequel, selon la remarque

d'un barde, ses habits exhalaient l'odeur du sang[1].

A la fin du récit du moine navigateur, ses auditeurs lui dirent : « Père, nous nous apercevons, au parfum de vos vêtements, que vous avez été dans le paradis[2]. »

Ainsi, arrivée jusqu'à nous, à travers douze siècles, la poésie héroïque des nations celtiques, qu'elle sorte du camp ou du cloître, a gardé son premier parfum. Historien sincère de l'une, je devais rendre justice à l'autre, et, après avoir montré les bardes nationaux conduisant les guerriers de leur clan à la défense de la patrie, faire voir les moines bardes initiant à la foi, à la science, à la civilisation, les peuples de l'extrême Occident.

Si j'ai emprunté à l'Irlande la plupart des traits de cette esquisse, c'est qu'elle a été la nourrice de toutes les abbayes celtiques : il n'en est guère qui ne lui doive ses fondateurs et ses plus illustres enfants; abeilles d'Érin, ils ont leur ruche à son sommet le plus fleuri. Du haut des montagnes d'Écosse, des rivages de la Cambrie et de la Cornouailles, du fond même de l'Armorique, montent vers elle mille voix filiales; Iona, Lancarvan, Bangor, Landévének, reçurent d'elle

[1] *Myvyr. arch.*, t. I, p. 156.

[2] Abba, novimus quia fuisti in Paradiso Dei..... per fragrantiam vestimentorum. (*Lives of the CambroBritish saints*, p. 253.

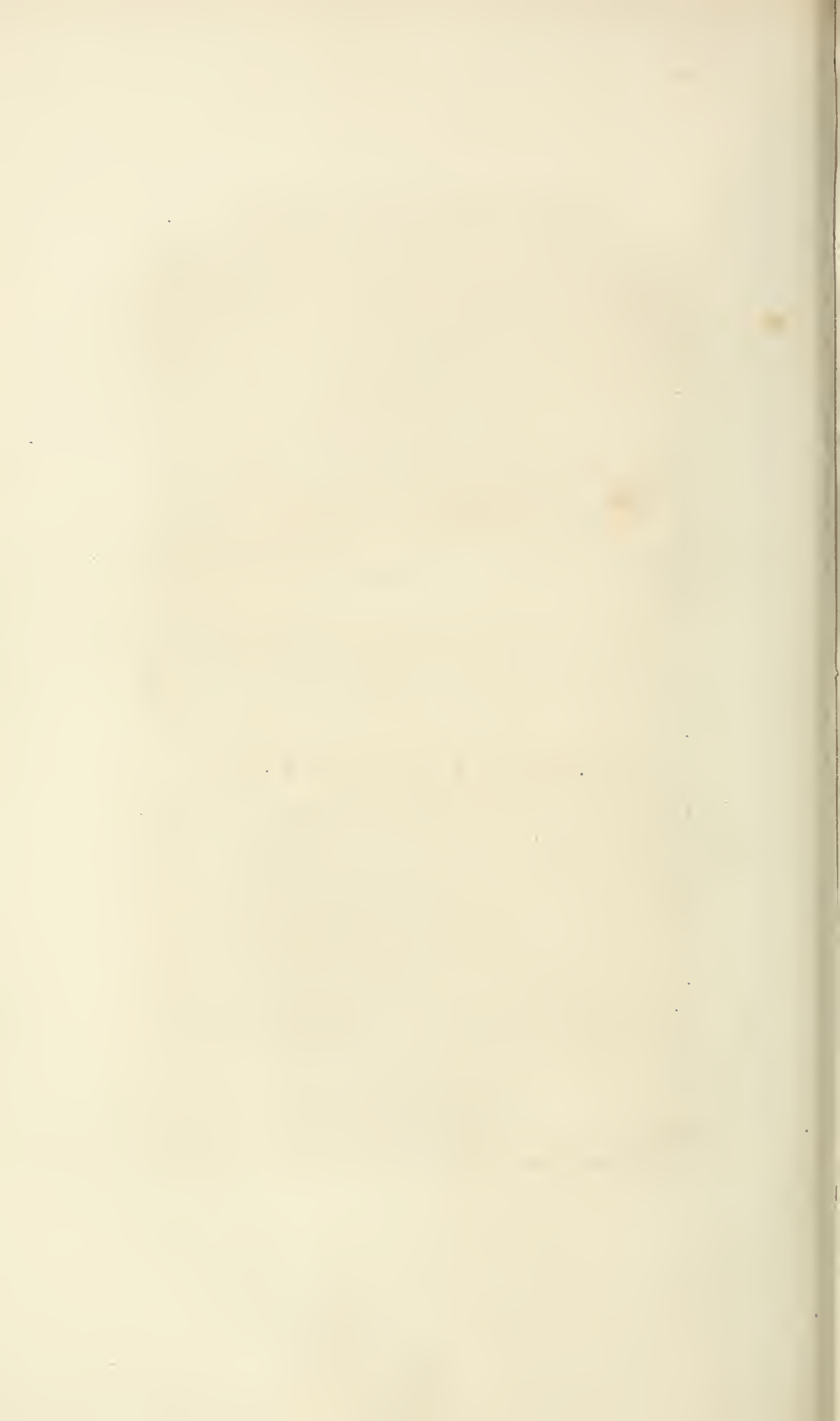
l'étincelle sacrée; ce n'est ni à Lérins, ni à Marmoutier, ni nulle part en Gaule que l'Armoricain Gwénolé songe à aller prendre conseil, c'est à Sabhal, de la bouche même de Patrice, qui aurait prédit sa mission comme celles de tant d'autres saints. En suivant le courant de l'inspiration monastique chez les Gaëls d'Écosse et les peuples bretons on le trouve d'une teinte uniforme, partout empreint du ciel d'Érin; presque tout l'or qu'il roule descend de ses collines; si l'on en peut faire une couronne, son front mérite de la porter.

Celle-là du moins vous restera, pauvre Irlande! Vos sœurs des Highlands, de Cambrie et de France, en vous saluant comme une aînée, vous l'offrent comme à une reine.

J'ai lu qu'un de nos pères dans la foi, éloigné de vous par la force, disait un jour à l'un de ses disciples :

« Écoute-moi, va vers la mer; tu trouveras sur le rivage un oiseau tombé de lassitude; relève-le, mon frère, je te le recommande; il vient de mon pays. »

Cette page, que je vous envoie, noble Erin, à travers les vents et les flots, n'est pas moins fatiguée; elle n'aurait pas moins besoin de vous être recommandée par vos saints lettrés d'autrefois, par vos fils savants d'aujourd'hui, que l'Océan ou la mort, hélas! tient éloignés de vous; accueillez-la avec bienveillance; elle vous appartient.



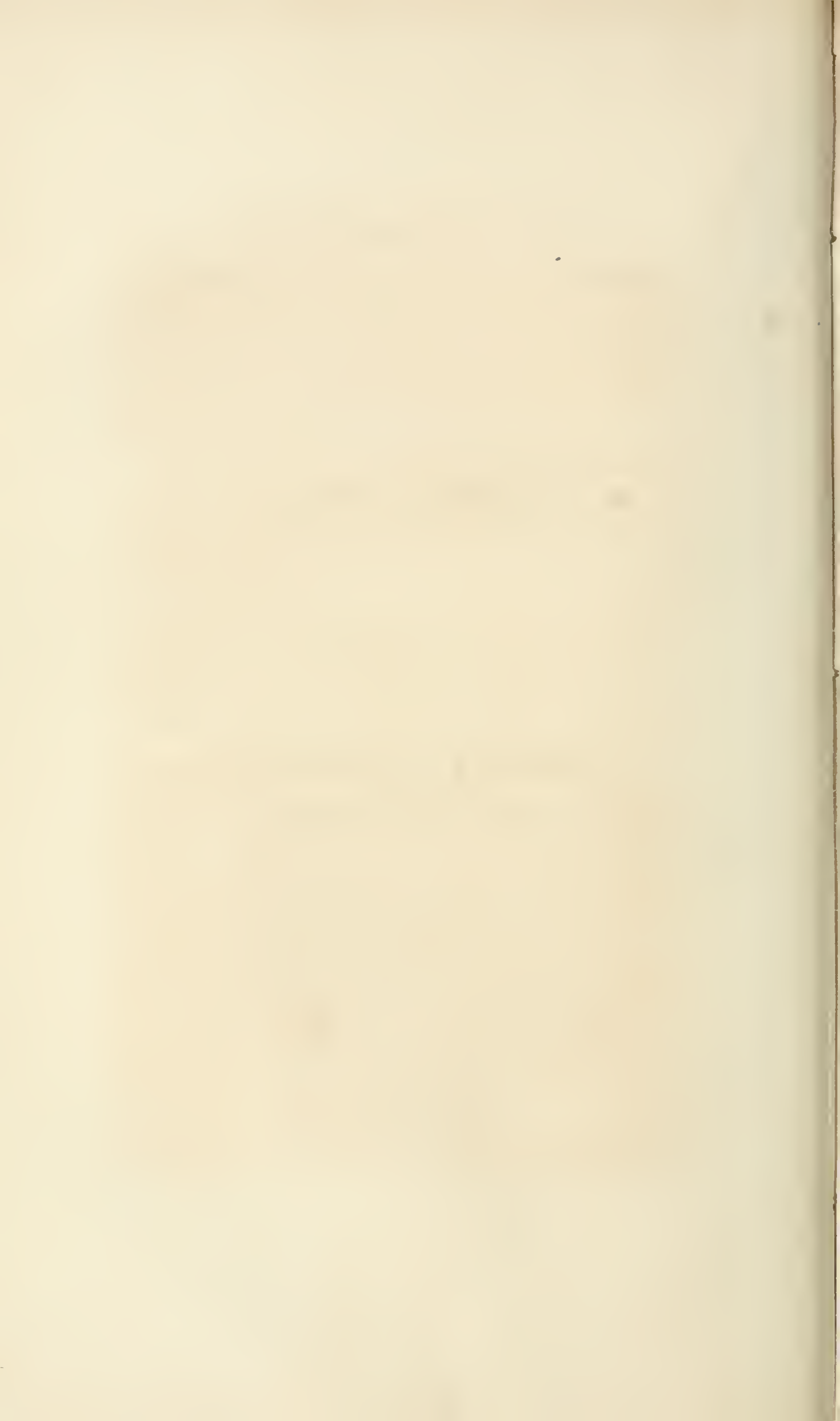
PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE

DE

SAINT PATRICE

APÔTRE ET PATRON DE L'IRLANDE



SAINT PATRICE

I

Au bord du détroit qui sépare la France de l'Angleterre, près de l'endroit célèbre où César s'embarqua pour les îles Britanniques, s'élevait une enceinte fortifiée, dominant et protégeant au loin le rivage et le territoire qui était une annexe à celui des Gaulois-Morini. Ce point stratégique important s'appelait en latin *Tabernia* ou le « Champ des Pavillons, » à cause de l'armée romaine qui y avait dressé ses tentes [1]. A un mille environ, un groupe d'habitations formait une

[1] Colgan, *Trias thaumaturga* (Lovanii, M. DC. XLVII, in-fol.), p. 11, 119, *passim*.

bourgade assez considérable, primitivement nommée Gésoriac par les Gaulois, puis *Bonauen-Arimorik*, dont les Gallo-Romains firent *Bononia-Oceanensis*, et dont les Français devaient faire Boulogne-sur-Mer.

Un phare ou *Nemtor*, comme on l'appelait en langue celtique, veillait pendant la nuit sur le camp, le village et la mer, préservant la frontière gauloise des incursions des pirates.

Au pied du phare, des maisons plus élégantes et plus ornées que les autres, où le luxe et les habitudes des Romains trouvaient un dernier refuge, étaient la résidence d'un officier nommé Calphurnius, chargé d'entretenir le feu de la tour. Il y vivait entouré de serviteurs domestiques et militaires. Il avait combattu sous les aigles de l'Empire, et portait les insignes de décurion. On croit qu'il faisait partie de la jeune armée que Maxime recruta dans l'île de Bretagne, chez les Bretons-Morini du nord de l'Humber, et qui ne quitta plus la Gaule. En s'établissant sur le territoire des Morini-Gaulois, parmi des peuples de même nom et peut-être de même langue et de même race, il put dire qu'il n'avait point perdu, mais retrouvé sa patrie.

Le bonheur domestique dont il jouissait était fait pour entretenir cette illusion; il le devait à une jeune Gauloise, d'une merveilleuse beauté et d'une grande douceur de mœurs et de caractère, qu'il avait élevée de la condition d'esclave à la dignité d'épouse, comme c'était souvent la coutume dans ces temps barbares.

La naissance de deux fils et de cinq filles acheva de l'attacher à la terre qui lui donnait des enfants, après lui avoir donné une femme.

Un de ses fils reçut de lui en naissant le nom de Patricius, qui signifiait *noble* ou *patricien*, et qui marquait le plus haut rang dans l'Empire après les Césars.

Patricius ou Patrice naquit vers l'an 387. En rappelant cet événement dans ses écrits, il remercie Dieu de lui avoir donné, avec la vie, la noblesse de race et la liberté; il le remercie surtout de l'avoir fait naître de parents chrétiens, à une époque où le paganisme était si généralement répandu.

Ses parents, pour l'affranchir d'esprit comme il l'était de corps, le baptisèrent dès son jeune âge. On trouve, dans sa Confession, une allusion à cette cérémonie.

« J'étais d'abord, dit-il, j'étais la pierre brute enfoncée dans la boue ; mais le Tout-Puissant est venu, et il a eu pitié de la pierre, et il l'a tirée de la boue, et il l'a élevée en l'air, et il en a fait un monument. Admirez donc, grands et petits, vous tous qui craignez le Seigneur, vous surtout qui faites les savants et qui n'êtes que d'ignorants rhéteurs[1] ! »

Les petits admirèrent, en effet, plus encore que les grands, et leur admiration se traduisit, avec le temps, en un poétique récit où l'on trouve mêlé au souvenir du culte druidique des pierres et des fontaines, une réminiscence de cette pierre brute, image de Patrice avant son baptême, et de l'eau sainte qui avait coulé sur son front.

On raconta qu'une grande pierre sur laquelle il avait été déposé à sa naissance s'était dressée d'elle-même, qu'elle était demeurée debout comme une colonne en son honneur, et que, douée de sentiment et de vie, capable même de distinguer le juste de l'injuste, elle versait des pleurs quand un parjure posait la main sur elle.

On ajoutait qu'au pied de cette colonne, la

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii*. (ACTA SANCTORUM, XVII, Martii, p. 534.) Ex *Libro Ardmagh*, cod. ms. sæc. VII, fol. 26.

terre, pour témoigner sa joie de la naissance du saint, avait ouvert son cœur et fait jaillir une fontaine dont les belles et claires eaux, après avoir lavé les membres du petit enfant, eurent toujours depuis la vertu de guérir toutes les infirmités du corps.

L'enfant grandit. Conserva-t-il longtemps la robe blanche du baptême? N'en perdit-il pas l'innocence en prenant la robe de pourpre de la jeunesse gallo-romaine? Fils d'un chrétien, et même d'un chrétien revêtu de quelque dignité ecclésiastique, se serait-il éloigné de l'Église et de la foi paternelle pour suivre les erreurs païennes? Il y a tout lieu de le croire. On connaît les mœurs des Gallo-Romains ; celles des habitants de Bononia ne faisaient pas exception. Le luxe d'une ville municipale et la mollesse qui en est la suite; le voisinage d'un camp et la contagion des habitudes qu'engendrent ces sortes de lieux; la manière de vivre des soldats que le décurion avait sous ses ordres; leurs rapports avec ses jeunes esclaves gauloises ; la dangereuse facilité des relations journalières que créait la condition de ces femmes jusqu'au sein de la famille de leur maître : tout, au dedans comme au dehors, était ou un mauvais

exemple ou un attrait funeste pour un jeune homme passionné. L'innocence de Patrice y succomba ; sa foi même y périt. Le souvenir de ces années d'ardeurs illicites le troublait encore sous ses cheveux blancs. En faisant la confession de sa vie, il n'ose pas s'y arrêter. Il n'appuie pas, il glisse, en traversant ce passage enflammé de sa jeunesse à son adolescence, et le cœur pénétré de douleur pour ce qu'il appelle ses égarements, ses erreurs, ses folies, son oubli du vrai Dieu et l'incrédulité de son cœur, il ne trouve de voix que pour crier vers le ciel avec le Roi-Prophète : « Les fautes de mes jeunes années et mes erreurs, Seigneur, perdez-en le souvenir ! »

L'oubli de Dieu, la désobéissance à ses lois, qui sont aussi les lois les meilleures des sociétés humaines, entraînèrent la ruine de la colonie de Bononia avec celle de la famille de Patrice. Un jour, une grande révolte éclata parmi les soldats du camp, à laquelle les serviteurs de Calphurnius ne durent pas rester étrangers. Des pirates partis de différents points des rivages d'Irlande, et qui avaient réuni leurs navires en chemin, de manière à former une flotte pour piller plus sûrement les bourgades des côtes de la Gaule, profitèrent de la

désunion des habitants de Bononia et firent irruption dans la ville. Meubles précieux, tapis et riches vêtements, vases d'or et d'argent, armes et instruments de tout genre, tout ce qu'ils trouvèrent dans les maisons de la ville, dans le camp, dans les constructions rurales adjacentes, dans les haras, les étables, les bergeries : chevaux, vaches, pourceaux, bœufs et moutons, furent enlevés et portés à bord des navires. Ceux qui tentèrent de résister furent massacrés ; les autres, subissant le sort des animaux domestiques, furent emmenés en esclavage.

Parmi les défenseurs de la colonie périrent Calphurnius, sa femme et une grande partie des leurs ; parmi les captifs se trouvait Patrice.

Les corsaires, ayant remis à la voile, le débarquèrent en Irlande, où ils le vendirent à un petit chef de l'Ulster, appelé Milhu [1].

[1] Colgan, *Trias thaumaturga*, p. 1, 4, 6, 48. Cf. Bollandus, *loco citato*, p. 535.

II

A l'époque de son enlèvement, Patrice avait environ dix-sept ans. C'était, à quelques années près, l'âge d'un autre saint de France qui, emmené aussi en esclavage chez les barbares, devait continuer jusqu'aux temps modernes la glorieuse chaîne des captifs chrétiens.

Saint Vincent de Paul avait été berger avant d'être esclave, Patrice le devint pendant sa captivité.

Propriété du chef qui l'avait acheté, il fut assujetti au service domestique dans la maison de son maître. Le jeune noble gallo-romain y reçut pour emploi la garde des pourceaux[1]; et au lieu du nom que son père lui avait donné, comme pour lui pré-

[1] Stevenson, *Nennius*, p. 41.

sager de hautes destinées, il ne fut plus connu que sous un sobriquet celtique qui signifie *Porcher*. La piété filiale des Irlandais, qui a essayé de relever ce sobriquet en le traduisant par *Dieu de la guerre*, ne devait pas moins se tromper que la vanité paternelle.

Choir brusquement de la fortune dans la misère, de l'oisiveté voluptueuse dans le travail forcé, de la civilisation dans la barbarie, fut pour Patrice un coup terrible.

Il a peint son étourdissement par un seul mot qui en dit plus que bien des discours : « Je tombai ! »

Il n'a de même qu'un trait pour chacune des peines qu'il eut à subir pendant sa captivité, mais un trait qui va droit au but comme une flèche.

La douleur à laquelle il paraît avoir été le plus sensible est la nudité. Dépouillé de la robe de pourpre de ses égaux les jeunes Romains, son corps à peine vêtu d'un sayon grossier, resta exposé jour et nuit à la bise, à la pluie, à la neige, à la gelée, et il n'avait d'autre toit que les cavernes des montagnes et le feuillage des forêts où il menait son troupeau à la glandée ; il n'avait d'autre lit qu'une pierre nue, d'autre couverture que des

roseaux humides, d'autre chevet que des écorces d'arbre.

La faim ne le faisait pas moins souffrir que le froid : l'habitude d'une nourriture délicate lui rendait dégoûtants les mets de ses compagnons d'infortune, dont l'avoine la plus commune délayée dans une eau tiède, et des racines sauvages toutes crues étaient l'aliment ordinaire. « Je faillis, dit-il, mourir de faim. »

Au froid et à la faim se joignirent les mauvais traitements de son maître, qui le châtiait souvent; et l'on peut se faire une idée de la nature de ces traitements par les récits que la tradition nous a conservés sur la manière d'agir des maîtres irlandais envers leurs esclaves.

Un jour qu'il conduisait son troupeau à la forêt, il entendit un bruit semblable à celui d'un fer émoussé frappant le tronc d'un arbre. S'étant approché, il trouva plusieurs esclaves, de ceux qu'on employait aux travaux des bûcherons, occupés à abattre des chênes. Mais le maître ne leur avait donné que des cognées sans trempe, ni fil, ni acier, et ils n'avaient point de pierre pour les aiguiser. Si bien que les forces venant à leur manquer, leurs bras s'étaient roidis, et leurs

mains, dépouillées de la peau et laissant pendre des lambeaux de chair, s'étaient dénudées jusqu'aux nerfs. Incapables d'achever leur tâche, ils pleuraient, disant qu'ils aimaient mieux mourir que vivre d'une vie pareille.

Patrice appelait lui-même son existence parmi les barbares, « une vie dans la mort ; » et, en effet, une âme élevée, délicate comme la sienne, un esprit cultivé à l'école des maîtres romains, une nature douce et polie ne devaient-elles pas défaillir souvent au contact de ces hommes de l'Ulster aux passions effrénées, toujours en guerre les uns avec les autres, que les étrangers accusaient de se laver les mains et le visage dans le sang de leurs ennemis, d'immoler leurs propres enfants, d'offrir aux astres des victimes humaines, et même de dévorer leurs vieillards? Ses rapports avec eux lui firent oublier ce qu'il avait appris en Gaule. Transfuge de la patrie et de la civilisation, — c'est l'expression dont il se sert, — étranger désormais à l'une et à l'autre, il oublia jusqu'à sa langue naturelle, et se sentit devenu ignorant, grossier, le plus misérable des hommes.

Ce sentiment de sa dégradation fut le premier

fruit qu'il tira de ses malheurs, fruit de salut, quoique bien amer; et, fortifié par lui, il se mit à remonter d'un pas ferme la pente que les passions lui avaient fait descendre.

Son ange gardien, l'*Ange de la Victoire*, Victor, que les Irlandais devaient un jour prendre pour leur protecteur spécial, l'aida de ses conseils; « et Dieu, ajoute-t-il, le consola comme son père le consolait quand il pleurait dans son enfance. »

Dès ce jour, s'abandonnant à Dieu tout entier, les souffrances physiques et morales n'eurent plus aucune action ni sur son corps ni sur son esprit.

« En faisant paître mon troupeau dans les forêts ou sur la montagne, je priais longtemps avant le jour. Que la neige couvrît la terre, que la pluie tombât, que la gelée glaçât mes membres, je ne ressentais aucun mal ni aucune torpeur... L'esprit m'échauffait... J'entendais des esprits qui chantaient au dedans de moi... J'ai su certainement alors que la douleur et la pauvreté me conviennent mieux que les voluptés et les richesses; le Christ, mon Seigneur, a été pauvre aussi lui, pour moi! La prison, l'esclavage, la mort, je ne crains aucune de ces choses, car je me

suis jeté dans les bras du Dieu tout-puissant, le souverain dominateur[1]. »

Ainsi se trempaient, pour les grands combats qu'il devait combattre un jour, le corps, l'âme et la foi du futur apôtre d'Erin. Six années passées dans l'île lui apprirent à connaître la langue, le génie, les lois, le gouvernement, la religion des Irlandais, et furent pour lui comme un noviciat providentiel. Il en a fait la remarque :

« Dieu me formait alors à l'état que j'ai embrassé depuis, état bien éloigné des goûts de ma jeunesse, et qui a pour but de prendre soin des autres en s'occupant de les sauver. »

A la vue de la profonde misère morale des païens irlandais, et en même temps de tout ce qu'il y avait d'attachant chez ce peuple héroïque, il avait fait vœu de les délivrer, si jamais il recouvrait lui-même sa liberté. Laissa-t-il échapper quelque chose de son projet? Son maître augura-t-il que le fils du patricien qui gardait les pourceaux pourrait bien un jour s'affranchir et devenir maître à son tour? On ne sait, mais voici le rêve que la conscience troublée de Milhu lui fit faire, si l'on en croit la tradition :

[1] Bollandus, xvii Martii, p. 534.

Une nuit qu'il dormait, il vit s'élever un trône; sur ce trône était assis son esclave devenu son roi, devant lequel on le forçait de se prosterner comme devant un dieu.

De son côté, Patrice faisait aussi des rêves de liberté.

« Pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui me dit : « Tu vas retourner dans ton pays; » et peu après la voix ajouta : « Ton navire va mettre à la voile. »

Éveillé en sursaut, il prit la fuite en se dirigeant vers la mer; mais la mer était éloignée; il n'était jamais retourné au rivage depuis son débarquement; il en ignorait le chemin, il n'eût pas osé le demander. Dieu le lui indiqua.

« Soutenu par la vertu de Dieu qui me guidait, je gagnai le rivage sans aucun sentiment de crainte, et j'arrivai en vue du navire que j'avais aperçu en songe. En ce moment il faisait une manœuvre qui le rapprochait de la terre, et ma voix pouvant être entendue de ceux qui le montaient, je leur demandai de me recevoir à bord; mais ma demande déplut au capitaine; il me répondit durement, avec indignation : « Nous ne te recevrons pas à bord! » A ces paroles, je m'éloignai; et re-

prenant le chemin de la petite cabane où j'habitais, je me mis à prier. Ma prière n'était pas achevée que j'entendis un des matelots qui criait derrière moi d'une voix forte : « Reviens vite; ces hommes t'appellent.» Je revins donc vers eux, et ils me dirent : « Monte à bord, puisque nous t'avons rencontré et que tu as eu foi en nous, et fais société avec nous, selon tes désirs. »

« Et je montai à bord ; mais ils ne m'avaient point dit : « Viens par la foi du Christ, » car ils étaient païens.

« Voilà comment ils m'accueillirent, et aussitôt nous gagnâmes le large.

« Après trois jours de navigation, nous débarquâmes (en Bretagne) ; et pendant vingt-sept autres jours, nous eûmes à traverser des lieux déserts où nous ne pûmes trouver ni une goutte d'eau à boire ni quoi que ce fût à manger. Comme nous mourions de faim, le capitaine me dit : « Eh bien ! chrétien, toi qui prétends que ton Dieu est grand et puissant, que ne le pries-tu pour nous? Prie-le qu'il nous donne à manger, car nous allons périr. »

« Moi, je leur répondis simplement : « Tournez vos cœurs vers mon Seigneur et mon Dieu.

Rien ne lui est impossible, en effet, et il peut aujourd'hui, s'il le veut, nous faire trouver de la nourriture autant qu'il nous en faudra, car partout il en a très-abondamment. »

« C'est ce qui arriva avec l'aide de Dieu : nous vîmes venir à nous par le chemin que nous suivions un grand troupeau de porcs, et mes compagnons s'étant arrêtés pour les tuer, s'en rassasièrent pendant deux nuits.

« Depuis ce moment, ils ne me regardèrent plus qu'avec des yeux d'admiration. Pour moi, je rendis à Dieu des actions de grâces du fond du cœur.

« Ils trouvèrent aussi sur un arbre du miel sauvage, dont ils m'offrirent un rayon; mais l'un d'eux ayant dit : « Ceci est consacré aux dieux, remercions-les; » je n'y voulus point goûter. »

Avant de quitter le lieu où ils avaient campé pour leur repas, et en prévoyance de l'avenir, ses compagnons avaient allumé du feu à l'aide de cailloux et de bois mort, et à la fumée de ce feu ils faisaient sécher la chair des porcs qu'ils n'avaient point mangée, assis en cercle autour du foyer.

Il était minuit, et tandis qu'ils s'occupaient de cette préparation en l'accompagnant de sau-

vages récits d'aventures de mer, Patrice, couché près d'eux, dormait d'un sommeil agité. Un cauchemar affreux lui représentait, sous des images accablantes, la difficulté de convertir des hommes qui, rendus à la vie par la bonté de Dieu, persévéraient dans leurs erreurs païennes.

« Cette même nuit, pendant mon sommeil, Satan me tenta si fortement que je m'en souviendrai aussi longtemps que je vivrai. Il me semblait qu'il laissait tomber sur moi un énorme rocher qui m'écrasait. Dans ma détresse, j'ignore pourquoi, j'appelai Élie. Et voilà qu'au ciel, le soleil se leva ; et comme je continuais de crier : *Élie ! Élie !* de toutes mes forces, les rayons du soleil frappèrent mon visage et me rendirent ma vigueur ; c'était mon Christ, je le crois fermement, qui venait ainsi à mon aide [1]. »

Il ne se trompait pas ; l'avenir le prouva.

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 535.

III

Patrice n'avait échappé à l'esclavage en Irlande que pour tomber dans une servitude nouvelle dans l'île de Bretagne. Des corsaires, qui faisaient avec le continent le commerce des esclaves, l'attaquèrent, lui et ses compagnons, et le conduisirent en Gaule. Mais cette seconde captivité ne dura pas plus de deux mois. De retour dans sa patrie, des chrétiens le reconnurent, et le rachetèrent de ceux qui l'avaient enlevé, au prix d'une grande chaudière d'airain [1]. A la tête de ces chrétiens, quand Patrice quitta la Gaule, se trouvait un évêque d'origine celtique, d'autres disent dalmate, que les Gaulois nommaient Martin ou Marzin, et les Romains Martinus. Il gouvernait l'Église de Tours, et quelques liens de parenté l'unissaient,

[1] Colgan, *Trias*, p. 120.

à ce que l'on croit, à la famille de Patrice.

Ce fut vers lui que le jeune affranchi songea d'abord à chercher un refuge, à Marmoutier; mais ce dernier parent lui-même était mort depuis peu de temps. Toutefois, le successeur du saint évêque retint le jeune homme, et le voyant animé du désir d'entrer dans la vie religieuse, il lui coupa les cheveux. Puis, après l'avoir instruit dans la doctrine chrétienne pendant quatre années, il l'ordonna prêtre.

La vie d'étude qu'il mena ensuite au monastère de Lérins, « cette Thébaïde du midi de la Gaule[1], » ne fit pas oublier à Patrice le malheureux peuple qu'il se croyait appelé à évangéliser. Le souvenir des Irlandais le poursuivait toujours; il lui semblait souvent, la nuit, entendre la voix des hommes qui habitaient les forêts d'Irlande poussant vers lui ce cri de détresse : « Cher enfant chrétien, reviens parmi nous! Sauve-nous! »

A ce cri, son cœur se fendait, ses yeux versaient des larmes, et il s'éveillait[2].

« Rira et me raillera qui voudra, » dit-il au sujet

[1] M. Mignet, *Notices et mémoires historiques*, 3e éd., t. II, p. 15.

[2] Bollandus, *loco citato*, p. 535. Cf. Colgan, p. 121.

de ses visions ; « mais je ne me tairai pas et je ne cacherai pas les signes et les merveilles de Dieu à mon égard. Je dirai tout ce qui m'a été annoncé longtemps avant l'événement par Celui qui connaît tout et même les temps qui ne sont pas encore. »

Il entretenait souvent de ses projets d'apostolat ses compagnons d'études, qui le conjuraient de ne pas les quitter.

« Plusieurs blâmaient ma vocation ; quelques-uns même derrière moi en jasaient entre eux, disant : « Pourquoi celui-là veut-il aller s'exposer aux dangers parmi les barbares, parmi des hommes qui ne connaissent pas Dieu ? »

« Ce n'était point par méchanceté qu'ils parlaient ainsi ; ils ignoraient les voies du Seigneur. Au reste, je ne me doutais pas alors moi-même des grâces que Dieu m'accordait. Je les connais maintenant, et je sais que j'ai bien fait d'y correspondre. Oui, c'était le Christ, mon Seigneur, qui me commandait de partir, et d'aller passer en Irlande le reste de mes jours [1]. »

L'Irlande, on le voit, effrayait les chrétiens de la Gaule, comme elle avait effrayé les légions romaines.

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 537.

IV

Pour donner un aliment à cette faim d'apostolat qui dévorait Patrice, Germain, chef de l'Église d'Auxerre, l'emmena avec lui en Bretagne, vers l'an 427. Il l'associa à la belle mission qu'un zèle ardent pour la conversion des Bretons chrétiens égarés par Pélage lui faisait entreprendre. Patrice y porta le même zèle charitable, et le répandit parmi les montagnards de la Cornouaille et de la Cambrie.

Mais il n'eut pas seulement une part dans le salut des Bretons menacés par l'hérésie pélagienne, il eut à combattre le pouvoir violent et oppresseur d'un tyran qui tuait leurs corps, comme l'hérésie tuait leur âme.

La côte méridionale du pays de Galles, aujour-

d'hui connue sous le nom de Cardigan, était gouvernée au cinquième siècle par un chef appelé Korétik, du nom des Korètes, ses sujets, race étrangère adonnée à la magie, qui vint, dit-on, primitivement des rivages de la Germanie s'établir en Bretagne, sur la rive orientale de l'Humber, d'où elle descendit plus tard vers la Saverne. Alliés autrefois des Pictes et des Scots, ils vivaient à la manière de ces barbares. Après avoir embrassé la foi chrétienne, ils avaient apostasié, et se faisaient un plaisir cruel d'égorger leurs anciens coréligionnaires, avec le sang desquels ils teignaient par dérision le visage et les vêtements blancs des hommes nouvellement baptisés qu'ils finissaient par massacrer. Leurs maisons étaient remplies des dépouilles des chrétiens, et près des cadavres de leurs victimes, ils se livraient aux joies du festin. Trop souvent les bourreaux de leurs pères et de leurs frères, assassins de leurs fils et de leurs amis, auxquels ils versaient, dans leurs fêtes, du poison pour breuvage, plus féroces que les loups des bois, ne connaissant pas la pitié, ils dévoraient le peuple du Seigneur, dit Patrice, comme l'homme affamé dévore un morceau de pain.

Instruit par les chrétiens de cette persécution, le saint leur écrivit pour les consoler[1]; et pour effrayer en même temps le tyran et ses satellites, voici comment il lui parla :

« Je n'aurais pas voulu, ô roi ! t'adresser des paroles si dures et si sévères, mais j'y suis forcé par l'amour et par la charité que je porte à mes frères et à mes enfants, pour lesquels j'ai renoncé à ma patrie, à mes parents, à moi-même, afin d'enseigner les nations, comme je l'ai juré à mon Dieu, et comme je désire le faire jusqu'à ma mort, s'il m'en juge digne. »

Après ce début, il entre dans le détail des persécutions du tyran, et insiste particulièrement sur un crime qui l'émeut jusqu'aux larmes :

« Libre selon la nature, car mon père était décurion, j'ai vendu ma noblesse et je n'en rougis pas; je l'ai vendue pour l'utilité des autres, et je me suis livré, au nom du Christ, aux nations étrangères, dans l'espérance d'une gloire éternelle..... Or, voici la coutume des Romains et des Gaulois chrétiens : ils envoient des prêtres pieux et instruits, avec de fortes sommes d'argent, vers les

[1] Bollandus, *Epistola S. Patricii.* (ACTA SANCTORUM, XVII Martii, p. 538.)

Franks et les autres peuples, pour racheter les captifs baptisés; et toi, tu les massacres ou tu les vends aux nations étrangères qui ne connaissent pas Dieu; tu livres les membres du Christ comme à des maisons de débauche! Quel espoir as-tu donc en Dieu? L'Église pleure et gémit sur ses fils et ses filles que le fer des ennemis n'a pas encore tués, mais qui sont transportés dans des pays lointains. Des hommes libres, des chrétiens ont été vendus et amenés en servitude par les Pictes, ces peuples, les derniers, les plus exécrables d'entre les barbares! »

Puis, s'adressant tout à coup, dans un élan du cœur, aux victimes elles-mêmes :

« O mes frères, ô mes fils, vous, si beaux et que j'aime tant, vous que j'ai engendrés à Jésus-Christ; que ferais-je pour vous sauver? Je me désole de ne pouvoir vous secourir! Le pouvoir des méchants est plus grand que le mien. Peut-être ne croient-ils pas que nous avons reçu le baptême? Peut-être pensent-ils que nous n'avons pas le même Dieu? Ah! je pleure sur votre malheur; oui, je pleure, mes bien-aimés; mais après, je me réjouis dans mon cœur, car ce n'est pas en vain que j'ai travaillé, ce n'est

pas en vain que je suis venu vers vous. Grâces en soient rendues à Dieu ! Croyants et baptisés, vous montez de la terre au ciel. Je le vois ouvert ! Je vous vois voler vers ces lieux où la nuit n'existe pas ; où l'on ne connaît ni la douleur ni la mort ; où vous bondirez de joie comme de jeunes taureaux, où vous foulerez aux pieds la cendre de vos oppresseurs ! »

Et apostrophant de nouveau le roi des Korètes : « Où seras-tu alors, roi cruel, toi et tes exécrables suppôts révoltés contre le Christ ? où seront tous ceux qui partagent, comme un butin, à leurs satellites infâmes, de pauvres femmes baptisées et les dépouilles des orphelins, pour une misérable jouissance qui passe en un moment comme un nuage ou comme un deuil ? Mais, ainsi qu'un nuage chassé par le vent, les méchants et les traîtres passeront devant la face du Seigneur ; les justes, au contraire, s'assoiront au banquet éternel avec le Christ ; ils jugeront les nations, ils régneront sur les rois pervers pendant les siècles des siècles.

« Oui, j'en prends à témoin Dieu et les saints Anges, il sera fait comme je l'annonce ici, quoique dans un langage sans art. Ces paroles ne

sont pas de moi, mais de Dieu et des Apôtres, et de Prophètes qui n'ont jamais menti [1]. »

Le barde missionnaire terminait par cette prière son épître inspirée :

« Je supplie ardemment tout serviteur de Dieu, agile et diligent, de porter cette lettre à son adresse ; je désire qu'elle soit lue devant tout le peuple au roi des Korètes en personne, afin que lui et ses satellites soient enfin touchés de repentir, et qu'ils délivrent les captifs chrétiens pour mériter de vivre longtemps et être exempts de mal en ce monde et dans l'autre, en paix avec le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. »

Patrice ne nous a point appris le résultat de son éloquente prédication ; la tradition supplée à son silence. Elle raconte que le roi, s'étant moqué des menaces du saint comme de ses promesses, ne tarda pas à voir sa prédiction se réaliser.

Un jour qu'un de ses bardes chantait à sa table, devant les guerriers, la voix du poëte de cour, accoutumée à la flatterie, devint subitement terrible, et, se faisant l'interprète des opprimés contre l'opresseur, il annonça que le tyran n'avait plus longtemps à vivre. L'effet suivit de près la menace.

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 540.

Frappé par une main invisible, le roi tomba de son trône, et l'on vit son âme s'échapper de son corps sous la figure d'un animal [1].

Quand la force morale était impuissante contre la force matérielle, quand la crainte des châtiments éternels annoncés par les saints n'effrayait pas les tyrans incrédules, il fallait que les bardes les fissent trembler à la vue d'une autre immortalité à laquelle leurs traditions nationales les rendaient plus sensibles, l'immortalité du méchant dans le corps de la bête.

[1] Colgan, *Trias*, p. 27, 59, 98.

V

Patrice ne fit pas un long séjour dans l'île de Bretagne; c'était ailleurs que son bon ange l'appelait. Les voix intérieures parlèrent si impérieusement qu'il fallut leur obéir : celles des enfants d'Erin, qui demandaient le baptême, criaient aussi toujours plus fort : « Viens nous sauver! » Un de ces enfants avait été vu, dit-on, par un étranger, à genoux sur le seuil de la maison paternelle, les mains jointes, le visage enflammé, les yeux tournés vers les rivages de l'Italie, comme si le salut devait venir du côté de Rome pour leur patrie. L'ange Victor dit à Patrice : « Ne tarde plus, pars pour l'Italie, et va soumettre les vœux de ton cœur au chef de toutes les Églises. »

Il partit. Sans bâton, sans besace, selon les con-

seils du Maître; les pieds nus, disent ses historiens, il allait à grands pas, demandant l'aumône le long de la route, et ne s'arrêtant que dans la cabane des ermites et des solitaires pour converser avec eux, et apprendre d'eux à réaliser de plus en plus dans sa personne la perfection des vertus chrétiennes.

Les gémissements de l'Irlande l'avaient précédé à Rome; ils étaient montés jusqu'au trône du pape Célestin. Des hauteurs de la ville aux sept collines, à qui la légende donne le nom imaginaire de Mont Hermon, et qu'elle appelle la ville sainte, « entourée de sept murs, » il voyait briller au loin sur les mers, au soleil d'Occident, l'*Émeraude irlandaise*. Célestin enviait ce diamant pour en parer la couronne du Christ; mais tous ceux qu'il avait envoyés étaient revenus sans succès, et le dernier parti, Palladius, venait de mourir.

L'arrivée d'un prêtre qui avait été captif en Irlande, puis missionnaire en Bretagne avec saint Germain, ranima le zèle et les espérances du successeur de saint Pierre. Il accueillit Patrice avec la bienveillance d'un père, lui fit raconter son histoire, écouta religieusement le récit de ses

songes, et, persuadé de la sainteté des voix qui l'appelaient à évangéliser l'Irlande, bénit sa vocation, et lui donna mission au nom de Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'elle fut sanctionnée. La tradition populaire agrandit encore le tableau.

L'ange Victor dit à Patrice :

« Gravis le sommet du Mont Hermon, et là, tu verras le Seigneur. »

Et Patrice gravit la montagne, et il se trouva face à face avec le Seigneur.

Et le Seigneur lui dit : « Prends un siége à ma droite. »

Et Patrice s'assit à la droite de Dieu.

Le Seigneur alors lui parla ainsi : « Va en Irlande ; vas y annoncer le Verbe du salut éternel. »

Tel est le récit de la légende. Ne montre-t-il pas bien la foi des Irlandais et comme ils identifiaient Dieu et son représentant sur la terre ?

Avec sa mission, Patrice reçut la houlette remise par le Bon Pasteur à celui auquel il fut dit : « Paissez mes brebis. » Cette houlette symbolique est le sujet d'une autre légende. On rapporte qu'elle avait la propriété de conserver la jeunesse et la beauté.

Comme Patrice revenait de Rome par les îles de la mer Tyrrhénienne, il y rencontra une famille de solitaires dont les uns paraissaient tout jeunes, et les autres si vieux qu'on leur aurait donné cent ans; mais ce qui lui sembla plus extraordinaire encore, ce fut d'apprendre que les vieillards étaient les fils des jeunes gens. Leur ayant demandé la cause de ce prodige, les jeunes gens répondirent : « Depuis notre enfance, Dieu nous a fait la grâce de pratiquer constamment des œuvres de miséricorde; notre maison a toujours été ouverte aux voyageurs demandant, au nom de Jésus, l'aumône ou l'hospitalité. Une nuit, un étranger, le bâton à la main, se présenta à notre porte. Nous l'accueillîmes avec bienveillance et le traitâmes de notre mieux. Or, le matin étant venu, il nous remercia et nous dit : « Je suis le Seigneur Jésus-Christ, c'est moi-même que vous avez logé cette nuit en personne. » Puis il donna son bâton à notre père spirituel, lui recommandant de le garder jusqu'à ce que quelqu'un, qui devait naître dans un temps bien éloigné, vînt le chercher de la part de Dieu. Disant cela, le Christ monta au ciel, et nous sommes restés jeunes, et pleins de vigueur comme nous l'étions. Nos fils, au contraire, qui étaient

petits à cette époque sont, comme tu le vois, devenus des vieillards[1]. »

Patrice, ajoute le légendaire, emporta avec lui la houlette du Bon Pasteur ; et elle n'a jamais cessé depuis, nous en sommes témoins, d'affermir la main qui la tient.

[1] Colgan, *Trias*, p. 70. Cf. O'Curry, *Lectures*, p. 600.

VI

Pendant que le prédicateur de l'Irlande, quittant l'Italie, abordait en Gaule, où il recevait de saint Germain d'Auxerre des ornements d'autel, des calices, des croix, des livres de prière, tout ce qui était nécessaire pour une mission nouvelle, et aussi quelques-uns de ces présents que l'on ne jugeait pas inutiles pour attirer des barbares, un barde, Irlandais d'origine, mais qui vivait en Italie, où il avait reçu la couronne cléricale, rentrait dans son pays : Kiéran était son nom.

Patrice l'avait rencontré sur les bords de la Méditerranée, et par une inspiration de son bon ange, devinant en lui un précurseur, il lui avait dit :

« Va en Irlande avant moi, et quand tu y seras arrivé, dirige tes pas vers une fontaine, vénérée des druides, qui sort de terre au centre même de l'île, à un endroit où soufflent le vent du nord et le vent du midi, qu'on appelle la *Frontière des Héros*, et là, construis un ermitage. »

Le barde répondit : « Comment voulez-vous que je trouve cette fontaine des druides? Je ne connais pas le lieu où elle sort de terre. »

Patrice alors, lui présentant une cloche, qui avait été fabriquée dans le palais de saint Germain, et que le saint évêque sonnait pour conjurer les rois, pour appeler les aumônes au monastère, et surtout pour venir au secours des pauvres et des malheureux :

« Très-cher frère, lui dit-il, accepte cette cloche comme une compagne de voyage ; elle sera muette tant que tu seras éloigné de la fontaine dont je t'ai parlé ; mais, dès ton arrivée au bord de cette fontaine, elle rendra un son clair et doux jusqu'à ce que je vienne moi-même t'y rejoindre. »

Kiéran suivit le conseil de Patrice, et dès qu'il arriva au bord de la fontaine des Héros, sa cloche se mit à sonner ; et accourant émerveillés,

les hommes du pays ne parlèrent plus que de la cloche du barde Kiéran[1].

Un missionnaire au Paraguay, qui, dans le monde, avait été habile à jouer de la guitare, réunissait ainsi, il y a deux siècles, les sauvages d'Amérique, formant, au son de la musique, un auditoire à des prédicateurs futurs de l'Évangile.

D'autres personnes imitèrent le barde Kiéran, et, à son arrivée en Irlande, Patrice avait vingt compagnons.

Comment les hommes n'auraient-ils pas suivi ses pas quand les pierres mêmes marchaient à sa suite !

Il était au bord de la mer qui sépare la Gaule de l'île de Bretagne et allait s'embarquer ; sur le rivage, deux paysans se battaient. Le saint les engagea à vivre en bonne intelligence.

« Il serait aussi difficile, dirent-ils, de mettre la paix entre nous, que de former une pyramide de granit avec ces grains de sable.

— Vous le croyez? répondit l'homme de Dieu, et, par amour pour la paix et pour ces pauvres

[1] Bollandus, Acta SS. Mart., t. I, p. 589. Cf., Colgan, *loco citato*, p. 199, et Cod. ms. Ardmagh, ap. W. Betham, *Gael and Cymbiri*, p. 255.

gens, ayant tracé un cercle dans le sable avec la houlette de Jésus, il changea le sable en pyramide et la pyramide le suivit.

Une vieille tradition ajoute qu'on la voit encore en Irlande, et qu'on l'a revêtue, par respect, de feuilles d'or. C'est ainsi que les Irlandais ont doré eux-mêmes les plus simples actions charitables de leur doux missionnaire.

VII

Au moment de l'arrivée de Patrice en Irlande, un pâtre de l'Ulster, qui gardait au bord de la mer le troupeau de son maître, nommé Dihu, chassait en toute hâte ses bêtes vers l'étable, comme à l'approche d'un orage ; puis, accourant vers son maître :

« Je viens de voir des hommes descendre mystérieusement sur la côte, ils portent des costumes étrangers ; sans nul doute, ce sont des brigands ou des pirates déguisés. »

A cette nouvelle, toute la maison de Dihu fut en émoi.

Le même émoi régnait dans le palais du roi suprême de l'Irlande. Troublés par les sons de la

cloche du barde moine Kiéran, les druides chantaient :

« Il vient, l'Homme au front couronné, à travers la mer orageuse, avec ses vêtements troués, son bâton à tête recourbée, sa table, qu'il dressera au fond de sa demeure, à l'orient ; et tous les siens lui répondront : « Qu'il soit fait ainsi ! Qu'il soit fait ainsi [1] ! ».

Cependant, les compagnons de Patrice avaient tiré leur barque sur le rivage, et, après l'avoir cachée parmi les roseaux, ils cherchaient des coquillages parmi les rochers, car ils avaient faim. N'en trouvant pas, ils s'étaient adressés à des pêcheurs qui jetaient près de là leurs filets dans la mer ; mais ces hommes grossiers leur avaient refusé à manger, et ils revenaient tristement vers leur maître resté seul dans un petit bois, où il s'était assis pour se reposer, quand un léger frémissement du feuillage lui fit tourner la tête.

Un homme à demi nu, d'une taille gigantesque, un épieu à la main, le corps tatoué, les cheveux en partie roulés en nattes sur les tempes, en partie relevés comme un panache au-dessus du

[1] Colgan, *Trias*, p. 49 et 71. Cf. O'Curry, *Lectures*, p. 597. Voir le texte aux *Pièces justificatives*, n° II.

front, les yeux étincelants, allongeait le cou à travers les branches, regardant à droite et à gauche. A quelques pas plus loin, un autre homme tenait en laisse un chien énorme.

Patrice, se levant avec calme, alla au-devant du barbare, et lui adressant la parole dans l'idiome de l'Ulster, comme à un compatriote :

« Je gage, lui dit-il gaiement, que tu guettes quelque beau poisson dans ce bois ! »

A cette plaisanterie, le géant qui, après tout, remarque la légende, était d'une bonne nature, quoique païen, se mit à rire, et il se sentit désarmé. Le chien même qu'il avait fait amener pour dévorer le Saint, resta immobile comme un roc ; et, passant de la fureur aux marques d'amitié avec la mobilité d'humeur de sa race, l'Irlandais tendit la main à Patrice et le conduisit dans sa demeure. Elle devint pour le Saint et pour ses disciples comme la maison du père de famille, ou plutôt comme son *Sabhal* ou son *Grenier*, ainsi qu'on l'appela depuis ; et c'est de là qu'il partit pour sa première mission [1].

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 547. Cf. Colgan, p. 23, 71, 124, *passim*.

VIII

Après avoir passé quelques jours auprès de Dihu, Patrice prit congé de son hôte pour un voyage dans le nord de l'Ulster. « J'ai, lui dit-il, un ami à visiter au pied du mont Mis, dans la vallée d'Arguil. »

A ses disciples, il dit : « Remettez la barque à la mer ; je veux aller voir Milhu, mon ancien maître ; ne dois-je pas commencer par délivrer de l'esclavage celui dont j'ai été l'esclave? Mais, comme il aime un peu l'argent, et que je lui ai fait du tort en m'enfuyant, je lui apporterai le prix de ma rançon pour l'amener ensuite avec plus de facilité à la foi du Christ. »

Les compagnons de Patrice remirent donc la

barque à la mer, et le bon Saint, pressé de rendre le bien pour le mal, se dirigea vers le nord de l'Ulster, où il alla débarquer en vue du mont Mis qu'il commença à gravir.

Parvenu au sommet de la montagne, il cherchait au loin la demeure de Milhu ; et, l'ayant reconnue, il allait descendre dans la vallée, quand un affreux spectacle s'offrit à ses yeux.

Des flammes, s'élevant en cercle comme celles d'un bûcher, dévoraient la maison de bois du chef irlandais. On dit qu'il avait appris l'arrivée de Patrice, et que, craignant de voir son rêve se réaliser, et de devenir à son tour le serviteur de son esclave, il avait réuni dans son habitation toutes ses richesses, et après l'avoir entourée de fascines, il y avait mis feu.

Patrice demeura consterné, voyant qu'il arrivait trop tard, et pendant trois heures, il ne put proférer une parole. Enfin, lorsque les flammes furent éteintes, et que de la maison de Milhu il ne resta plus que des cendres :

« Je l'ignore ; Dieu seul le sait, dit-il, ce chef, au terme de sa vie, s'est-il brûlé lui-même de peur de croire au Christ et de servir le Maître éternel ? Je l'ignore, Dieu seul le sait. »

En prononçant ces paroles, il poussa un profond soupir et pleura amèrement[1].

Le cœur du bon pasteur irlandais se brisait à l'idée de voir le premier bélier qu'il voulait ramener au bercail se précipiter de lui-même, pour lui échapper, dans un bûcher, imparfaite image d'autres flammes plus redoutables.

Il redescendit la montagne et revint à pas lents par le même chemin vers son hôte, qu'il prêcha et convertit avec tout le canton.

Mais les autres hommes de l'Ulster n'étaient pas aussi dociles aux conseils évangéliques de leur prédicateur. Patrice trouva des rebelles dans la famille même de Dihu. Ce chef avait un frère très-âgé qui refusait de suivre l'exemple du reste du clan, disant : « Ce n'est pas à mon âge qu'on change de croyance. » Le Saint alla le visiter dans sa cabane, et, voyant qu'il était dangereusement malade, et même qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il lui parla ainsi :

« Mon père, vous voilà bien vieux et bien malade ; pourquoi vous attacher à une vie qui va vous échapper ? Vos sens sont affaiblis ; vos yeux

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 548. Cf. Colgan, *Trias*, p. 14, 39, 53, 72.

ne voient plus bien ; vos oreilles n'entendent plus ; votre langue a de la peine à s'exprimer ; vous n'avez plus de dents ; toutes vos forces sont épuisées ; eh bien ! si quelqu'un vous rendait la jeunesse, ne croiriez-vous pas en lui ? »

Le vieillard sourit : « Certainement, si quelqu'un me rendait ma jeunesse, je croirais en lui. »

— Croyez donc en mon Dieu, il va vous la rendre, continua Patrice d'une voix solennelle, car il est écrit : *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle*. Et, profitant des derniers soupirs du vieillard, il prit de l'eau et le baptisa, laissant à Celui *qui est fidèle en ses promesses* le soin de tenir l'engagement de son serviteur[1].

Je n'ai pas besoin de dire comment la voix populaire raconta plus tard ce miracle de la bonté de Dieu. Le bruit s'en répandit dans les pays environnants et parvint aux oreilles d'un jeune noble appelé Eujen qui, pour avoir entendu Patrice, n'en restait pas moins attaché à ses divinités.

Frappé du récit, il se dit : « Si cet homme rend la jeunesse aux vieillards, il peut aussi, je pense, donner la beauté et une taille avantageuse à ceux qui n'ont ni l'une ni l'autre ; or, je suis laid et

[1] Colgan, *Trias*, p. 25 et 72.

je suis petit ; je vais donc l'aller trouver pour essayer ses charmes ; s'ils réussissent, je croirai à son Dieu. »

Et il vint trouver Patrice, tenant à la main une grande lance de frêne.

— Veux-tu m'accorder deux grâces? et je croirai à tes paroles.

— Lesquelles? demanda le Saint.

— D'abord, que je devienne beau ; beau, par exemple, comme ce jeune homme qui t'accompagne (et il montrait du doigt un jeune Breton, disciple de Patrice).

— Fort bien ; et l'autre grâce?

— L'autre grâce, c'est que je devienne grand.

— Grand comme quoi? dit Patrice.

— Comme cette lance que je tiens dans ma main gauche, répondit Eujen, en élevant sa main droite aussi haut qu'il put vers le fer de sa lance. Cette taille me paraît suffisante. »

Voilà quels dons les naïfs Irlandais requéraient du saint missionnaire, et la légende a bien raison de dire qu'il les leur accordait ; car la noble race d'Erin lui doit cette beauté et cette grandeur morales qui font l'admiration de l'histoire.

Le Saint aurait voulu pouvoir régénérer par le

feu de son amour et de son zèle jusqu'aux générations couchées dans la tombe ; et quand il entendait raconter les histoires des héros d'autrefois, il soupirait de n'avoir pas vécu de leur temps, pour mettre sur leurs fronts le signe du baptême. Ce regret s'est traduit dans les récits populaires.

Un jour, comme il revenait d'une de ses courses évangéliques, avec ses disciples, il rencontra sur son chemin un de ces grands monuments en pierre qui se voient sur les bruyères d'Irlande ou d'Armorique, et qu'on nomme parfois *la Tombe des héros*. Celui qui s'offrait à sa vue avait trente pieds de long : ses disciples dans la stupeur s'écrièrent :

— Nous ne pensions pas qu'il y eût eu des hommes de cette taille !

Patrice leur dit :

— Voulez-vous en juger?

— Avec plaisir, répondirent-ils.

Et le Saint ayant fait une croix sur la pierre du tombeau avec la houlette de Jésus, la pierre se souleva d'elle-même, et voilà qu'un homme d'une stature gigantesque, se dressa, disant : « Sois béni, homme bon et saint, qui m'as délivré des douleurs que j'endurais ; » puis, jetant

un regard sur lui-même, le géant se fit pitié, et il se mit à pleurer.

Il demanda ensuite à Patrice :

— Puis-je vous suivre ?

— Non, répondit le Saint, car à la vue d'un homme enterré depuis cent ans, tout le monde aurait peur et chacun s'enfuirait. Mais crois au Dieu qui t'a ressuscité par moi, et tu ne retourneras plus dans les lieux où tu souffrais.

— J'y crois, répondit le héros des anciens jours.

— Reçois donc le baptême au nom de la Sainte Trinité, continua Patrice, en le plongeant trois fois dans une eau profonde ; puis il replaça son corps dans le tombeau, tandis que son âme montait au ciel[1].

Tel était l'amour de Patrice pour les Irlandais qu'il allait jusqu'à les ressusciter pour les sauver !

[1] Colgan, *Trias*, p. 83, 84, 139.

IX

Le peuple rendait à Patrice amour pour amour. Son hôte, le bon chef Dihu, non content d'avoir fait de sa maison celle du Saint, lui prêta un char pour abréger des courses évangéliques qui commençaient à se prolonger. Choisissant dans son troupeau deux buffles sauvages, naguère apprivoisés, d'une blancheur éclatante, il lui en forma un attelage.

Avec ce rustique véhicule que conduisait un de ses disciples, le Saint parcourut l'Ulster, le Connaught, le Leinster, le Munster, toute l'Irlande, et du haut de son char, comme du haut d'une chaire, il prêchait la foule assemblée.

Il portait avec lui dans ses voyages une pierre sacrée pour dire la messe, des ornements d'église,

des livres de prière, des vases d'autel, une tente grossière, et des nattes roulées qu'il déployait à l'occasion pour dresser sa chapelle mobile. Les ornements d'autel, on s'en souvient, lui avaient été offerts par saint Germain ; la tente et les nattes étaient des dons sans valeur de la charité des néophytes irlandais ; il n'en acceptait pas de plus riches.

« Mes frères en Jésus-Christ, dit-il, et les vierges et les femmes pieuses m'offraient des présents; détachant leurs bracelets et leurs colliers, elles les jetaient sur mon autel; mais, moi, je les leur rendais, au grand scandale de tout le monde, et l'on disait : Pourquoi fait-il cela? Or, je faisais cela pour me dégager complétement de tout lien terrestre; je faisais cela dans un espoir d'immortalité, et aussi pour que les infidèles n'eussent rien à me reprocher, pas même le ministère de ma servitude, pas même les choses les plus indifférentes, ne voulant pas donner lieu aux incroyants d'affaiblir mon autorité ou de me décrier, ce qu'ils étaient toujours très-disposés à faire[1]. »

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii* (Acta SS. Mart., t. II, p. 537).

Il n'acceptait ni honoraires, ni paye, ni reconnaissance, soit pour avoir conféré le baptême, soit pour l'ordination des clercs, soit pour l'enseignement de la foi, mais, au contraire, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il possédait. C'est ce qu'il nous apprend dans une réponse à ses détracteurs infidèles :

« Vous croyez peut-être que quand je baptise tant de personnes, c'est dans l'espoir d'obtenir d'elles au moins un denier ; eh bien! prouvez-moi que j'ai rien reçu, et je vous le rendrai. Et quand le Seigneur se sert de mes mains indignes pour ordonner des prêtres, croyez-vous que je ne leur confère pas gratuitement le caractère sacré? Si j'ai demandé à pas un seulement le prix d'une paire de chaussures, prouvez-le-moi, et je vous le rendrai double. Non! c'est à vous que je me suis donné; c'est pour votre bien que je travaille, c'est dans votre intérêt que je voyage, exposé à bien des périls. J'ai baptisé, j'ai ordonné, j'ai confirmé : avec l'aide de Dieu, diligemment et de grand cœur, j'ai tout fait pour votre salut. Vous pouvez juger par vous-mêmes des aumônes que je distribue aux pauvres dans tous les pays que je visite. Je crois que j'ai ainsi dépensé plus

d'argent qu'il n'en faudrait pour acheter quinze hommes libres. C'est afin que vous jouissiez de moi. Et moi aussi, je jouirai de vous toujours dans le Seigneur ; mais ce n'est pas encore assez, je veux vous donner tout ce que je possède, et finir par me donner moi-même à vous. Oui, par le Dieu tout-puissant, je me livrerai tout entier, je me consumerai moi-même pour le salut de vos âmes[1]. »

Comment l'Irlande serait-elle restée insensible à de tels cris du cœur? Les pauvres et les malheureux, les esclaves, les femmes, les jeunes filles, tous les déshérités du monde se pressaient en foule derrière son char; les laboureurs laissaient leur charrue; les pêcheurs, leurs filets; les pâtres, leurs troupeaux, en l'entendant chanter, et accouraient vers lui.

C'est ce qui arriva au jeune berger Koemgin, qui passa de l'étable aux pourceaux dans le monastère de Sabhal, où, instruit à l'école de Patrice et du barde Kiéran, il devint lui-même un maître dans l'art des vers et du chant. Patrice, frappé de sa beauté, s'était écrié en le voyant : *Mochoem-mog!* c'est-à-dire « mon bel enfant! » et le nom

[1] Bollandus, *loco citato*, p. 557.

en resta au porcher qui devait devenir évêque.

L'âge le plus tendre subissait le charme de la grâce et de la sainteté de Patrice. Une fois, il passait la nuit dans la maison d'un chrétien irlandais : cet homme avait un fils de sept ans appelé Bénen ; or, l'enfant attiré par l'air doux et bon de l'hôte vénérable de son père, vint s'asseoir sur les genoux du Saint, et ne voulut plus se séparer de lui, quelque effort que fît sa mère pour l'éloigner.

Cependant, l'heure du repos étant arrivée, chacun se coucha sur sa natte, à la ronde, autour du grand feu de famille, et Patrice fit comme les autres; mais à peine il fermait les yeux, qu'il sentit quelqu'un qui, lui prenant les pieds, les baisait respectueusement, et les plaçait ensuite sur son cœur : c'était le petit garçon dont la tendresse pour le Saint trompait la vigilance de son père et de sa mère, entre lesquels il était couché dans son berceau. Le disciple de Celui qui disait de laisser venir à lui les petits enfants ne repoussa pas le jeune Irlandais, et le laissa reposer toute la nuit à ses côtés.

Le lendemain matin, le Saint, après avoir serré sa ceinture, se disposait à partir, et déjà, un pied

à terre et l'autre sur le marchepied de son char, il montait en voiture, quand l'enfant, embrassant ses genoux : « Oh ! je vous en conjure, lui dit-il, ne me quittez pas. » Et comme son père et sa mère s'efforçaient de l'écarter et de le retenir dans leurs bras, il se mit à verser des larmes, en criant : « Laissez-moi, laissez-moi le suivre ! »

Patrice voyant un si grand amour dans un si petit cœur, fut ému, et tendant les mains à l'enfant, il l'enleva de terre et le fit asseoir près de lui sur son char[1]. »

Ces chers petits Irlandais, dont la voix avait tant de fois troublé les songes du saint missionnaire, l'entouraient ainsi de caresses, comme pour le remercier de s'être rendu à leur appel.

[1] Colgan, *Trias*, p. 75.

X

Le nombre des disciples de Patrice augmentait de jour en jour, et son *Sabhal* ou son *Grenier* de l'Ulster, ne suffisait plus pour les contenir. Il demanda donc un champ à un païen riche, appelé Daïr, qui habitait la partie orientale du même pays. Le champ demandé, paraissant trop beau à son propriétaire, ne lui fut pas accordé; mais le païen lui donna un petit pré de peu de valeur, et encore continua-t-il d'y envoyer paître ses chevaux, ne voulant point perdre son herbe. Or, un de ces animaux mourut subitement, et c'était le plus beau de l'écurie, celui que son maître aimait à monter de préférence quand il allait en guerre. A cette nouvelle, Daïr reconnaissant sa faute, envoya demander pardon à Patrice, et le

bon Saint lui pardonna, poussant même, dit-on, la miséricorde jusqu'à lui rendre vivant son cheval mort. Dans sa joie, Daïr prit une grande chaudière d'airain, d'un travail précieux ; et, la remettant à un messager : — Va, lui dit-il, porter cette belle chaudière au chrétien, et tu me rapporteras ses remercîments.

Le messager revint vers son maître : — Eh bien ! que t'a dit le chrétien en recevant mon cadeau ?

— Seigneur, il a répondu : *Grazagam* (merci).

— Grazagam, grazagam, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le chef en colère ; c'est un malotru celui qui ne sait répondre autre chose, quand on lui fait un don pareil. Va vite reprendre ma chaudière.

Le messager étant de retour :

— Qu'a-t-il dit cette fois ? demanda le chef.

— Seigneur, il a répondu encore : Grazagam.

— Comment ! quand je lui offre ma belle chaudière, il répond : Grazagam, et quand je la lui reprends, il répond de la même manière. Il faut que ce mot-là soit pour ces chrétiens une bonne parole, puisqu'ils la profèrent, qu'on leur fasse du bien ou qu'on leur fasse du mal. Prends ma

belle coupe d'argent, et la lui porte. Je vois que c'est un homme entêté et inébranlable, et je crois en lui.

Disant cela, il vint lui-même trouver le Saint, et l'ayant salué : — Je te donne, lui dit-il, le grand champ que tu m'avais demandé pour t'y établir, et je crois en toi[1].

Telle est l'histoire de la fondation du premier siége épiscopal d'Erin, du siége d'Ardmagh. Si l'on en doute, on ne doutera pas des miracles d'abnégation qui ont fondé en Irlande tant d'établissements religieux, en faisant éclater en de nobles âmes une émulation généreuse.

[1] Colgan, *Trias*, p. 28, 46, 162.

XI

La grandeur d'âme des Irlandais, répondant à celle de Patrice, allait souvent jusqu'à l'héroïsme.

Il y avait dans l'Ulster un brigand fameux qui s'honorait de porter le nom de Makfil ou fils des Bardes. Sa demeure s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, d'où il s'élançait, avec les hommes de son clan, sur les voyageurs qu'il apercevait dans la vallée. De tous les tyrans du pays, aucun n'était plus redouté ; il joignait à un esprit habile dans l'art de faire souffrir ses victimes une astuce incomparable, une certaine éloquence populaire, et même des connaissances magiques. Apprenant que Patrice faisait aussi des prodiges : — Nous en jugerons, dit-il, nous verrons si le Dieu, au nom duquel il se glorifie

d'opérer des enchantements, a véritablement quelque pouvoir : dans le cas contraire, nous le tuerons.

Il descendit donc de son rocher, et se plaça au bord du chemin par où le Saint devait passer : là, il ordonna à un de ses compagnons de faire le malade, et l'ayant enveloppé de la tête aux pieds dans un grand manteau, il le coucha au travers de la route.

Quand le Saint arriva, il entendit des gémissements, et vit venir à lui le brigand qui lui dit : — Vois, l'un de nous est malade ; viens donc, et chante sur lui quelqu'un de tes chants magiques ; peut-être auront-ils plus de puissance que les nôtres, et qu'ils le guériront.

— Il n'est pas étonnant qu'il soit malade, répliqua Patrice ; et enlevant le manteau qui cachait le corps, il découvrit aux compagnons consternés du brigand un visage gonflé par une apoplexie soudaine.

— Pourquoi donc as-tu voulu m'éprouver? demanda le Saint d'une voix sévère.

Makfil se jeta à ses pieds :

— Vous êtes vraiment un homme divin, j'ai mal agi, je le confesse; je regrette mes crimes,

je suis prêt à tout faire pour les expier. Me voici, je me livre entre les mains de votre Dieu pour être puni; tout ce que vous m'ordonnerez, je le ferai.

Patrice lui répondit :

— Puisque tu te repens de ta vie criminelle, et que tu crois à mon Dieu, je vais te laver de tes souillures; et, l'ayant baptisé, il ajouta : « Maintenant, si tu le veux, je te donnerai un conseil : abandonne ta forteresse, et tes compagnons, et ta fortune, et tes riches vêtements, et tes chevaux, et tes armes; n'emporte avec toi, de ce que tu possèdes, que le sayon qui couvre ton flanc. Quitte à l'instant l'Irlande, et que tes lèvres ne touchent plus ni à aucun des fruits que produit la terre, ni à aucun des vins qu'on y goûte. Dépouillé de tout, va vers la mer, repassant dans ta mémoire le souvenir de tes crimes, et quand tu seras arrivé au rivage, détache une petite nacelle d'osier recouverte de peau, sans rames et sans gouvernail, que tu y trouveras amarrée; monte dedans, et après avoir lié tes deux jambes avec la chaîne de la barque, ferme la chaîne à clef; puis, jette la clef à la mer, et toi-même à travers l'abîme, et vogue au gré du vent et de la Providence. »

Le brigand répliqua :

— Je vais faire, seigneur, comme vous l'ordonnez ; seulement, je vous en conjure, priez pour moi, afin que Dieu agrée ma pénitence.

Et se dépouillant à l'instant de son manteau et de ses armes, ne gardant d'autre vêtement que le sayon grossier qui entourait ses reins, il partit sans jeter un regard à sa demeure et à ses amis.

Il partit, dénué de tout, mais rempli de confiance en Dieu. Arrivé au bord de la mer, il trouva, comme on le lui avait annoncé, une de ces petites nacelles dont se servent encore sur les fleuves et les lacs les pêcheurs insulaires, où il n'y a place qu'à un seul homme. Il y monta, se lia les jambes avec la chaîne, lança la clef du cadenas dans la mer, se confiant aux flots et à la Providence.

La Providence n'abandonna pas l'héroïque disciple du maître qui s'était jeté lui-même si héroïquement dans les bras de Dieu ; sa nacelle, poussée par le vent, alla échouer sur les côtes de l'île de Mona, où deux vénérables solitaires le recueillirent et le délivrèrent. Leur ayant raconté son histoire, ils eurent pitié de lui ; et, admirant les

voies de Dieu, ils le reçurent dans leur société. A leur école, il exerça son corps et son esprit à la pénitence; il devint prêtre, puis évêque, et l'Église d'Irlande l'honore sous le nom de saint Makfil [1].

[1] Colgan, *Trias*, p. 27, 45, 98, 161, *passim*.

XII

Des conversions aussi véritablement miraculeuses faisaient dire avec bonheur au saint prédicateur de l'Irlande : « Voilà que les fils des chefs irlandais deviennent moines, et marchent avec moi. »

Il ajoutait : « On dirait que les filles des rois elles-mêmes sont des vierges consacrées au Christ. » Et, par allusion à la conversion d'une de ces filles royales : « Il en est une, — Dieu la bénisse ! — jeune, noble, belle, d'une beauté incomparable, qui est venue à nous et que j'ai baptisée. Beaucoup d'autres suivent son exemple ; mais ce n'est pas, remarque le Saint, avec le consentement de leurs parents ; au contraire, ils les persécutent, ils les outragent, ils les calomnient ;

elles vivent au milieu de menaces et de terreurs perpétuelles[1].»

Telle était la résistance opposée à la conversion de leurs fils et de leurs filles par les rois d'Irlande.

Ils avaient pour principaux auxiliaires dans leur opposition à l'Évangile, les druides, instituteurs de la jeune noblesse, qui faisaient appel aux prestiges de la magie, afin de retenir leurs élèves dans les erreurs du paganisme.

La légende a raconté, à sa manière, l'histoire inconnue, mais réelle, de leur lutte contre Patrice.

C'était un matin de printemps, le Saint, monté sur son char, traîné par ses deux buffles blancs, côtoyait les bords du Shanon, dont les flots étincelaient au loin sous les feux du soleil levant. Un essaim d'oiseaux, échappé du jeune feuillage de la forêt qui bordait le fleuve, le suivait en chantant, comme pour fêter sa bienvenue, sur le territoire du Connaught. On apercevait à quelque distance, près d'une fontaine, deux jeunes filles qui venaient laver, et la lumière, éclairant en

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii* (Acta SS. Mart., t. II, p. 537).

plein leurs visages, faisait ressortir la blancheur éclatante de l'une qu'on n'appelait pas sans raison *la Blanche*, et l'éblouissante fraîcheur de l'autre, qu'on nommait non moins bien *la Rose :* elles étaient sœurs et filles de roi.

Au loin, sur une hauteur entourée de pierres sacrées, deux grands vieillards, les mains élevées vers le ciel, semblaient s'adresser au soleil, et l'appeler à leur aide comme à l'approche d'un pressant danger.

Tout à coup le ciel se voila ; les grondements lointains du tonnerre se firent entendre, les buffles du char de Patrice, enflant leurs naseaux, soufflèrent avec force ; puis ils mugirent lamentablement, et, secouant leur joug en furieux, ils emportèrent le char, dont une roue se brisa. En vain le cocher du saint les arrêta ; en vain on coupa trois fois dans la forêt voisine le bois propre à réparer le dommage ; trois fois la roue, brusquement mise en mouvement, se rompit : la forêt était consacrée aux divinités druidiques ; elle refusait de prêter son aide à la marche d'un char que les druides maudissaient. De leur côté, les prêtres redoublaient leurs imprécations, et le soleil, obéissant à leurs prières, s'enveloppa in-

stantanément de ténèbres si épaisses, qu'une nuit profonde remplaça le jour. Or ces ténèbres, — les Irlandais le savent, observe la légende, — toutes les fois que les druides réussissaient à les obtenir, duraient trois jours et trois nuits. Elles devaient cacher au prédicateur de l'Irlande les deux filles du roi Laégaïr, la blanche Ethnée, et Fethlène, la rose. C'étaient leurs pères nourriciers et leurs instituteurs qui les répandaient, en ce moment, sur toute la surface du pays.

Mais, ni le génie malfaisant qui agitait les buffles, ni le démon qui habitait la forêt druidique, ni le dieu du soleil, ni les prêtres eux-mêmes, ne purent prévaloir contre un signe de croix de la main de Patrice.

Cette main, qui n'avait qu'à s'ouvrir et à s'étendre pour que cinq lumières illuminassent aussitôt l'obscurité de la nuit, apaisa la fureur des buffles, sécha le bois sacré, dissipa les prestiges des magiciens ; et le soleil montrant de nouveau son visage, les oiseaux qui suivaient le saint recommencèrent leurs chants, et il put continuer sa marche vers la fontaine de Klébah, où les filles du roi d'Irlande lavaient, comme autrefois les filles du roi Idoménée.

Descendant de son char et laissant ses disciples à quelque distance, Patrice alla vers elles, et s'assit au bord du lavoir. Étonnées de son costume étrange, de son capuchon blanc, de sa tunique en poil de chèvre, elles le prirent pour un esprit des montagnes, et lui demandèrent toutes les deux à la fois :

— Qui es-tu, et d'où viens-tu?

Le saint répondit : — Mieux vaudrait pour vous connaître mon Dieu que savoir qui je suis.

Alors l'aînée des jeunes filles, avec une grande volubilité de paroles : « Et qui est votre Dieu? et où est-il? et qui l'adore? et où habite-t-il? Est ce dans le ciel? est-ce sur la terre? est-ce dans la mer, est-ce dans les fleuves? est-ce sur les montagnes, est-ce dans les vallées? A-t-il des fils et des filles? est-il riche, a-t-il beaucoup d'or et d'argent? vit-il toujours? est-il beau? son héritier a-t-il eu beaucoup de nourrices? ses fils sont-ils plus beaux que les enfants des hommes? ses filles sont-elles plus belles que ma sœur et moi? Comment peut-on le voir? comment peut-on le trouver? sont-ce les jeunes gens ou les vieillards qui le trouvent, dites-nous cela? »

Le saint vieillard, souriant de ses questions en-

fantines et de son ingénuité, répondit à la fille du roi :

— Mon Dieu est le Dieu de tous les hommes; le Dieu du ciel et de la terre, de la mer et des fleuves; c'est le Dieu du soleil, de la lune, de tous les astres; c'est le Dieu des montagnes et des vallées. Il habite au-dessus du ciel et dans le ciel; au ciel et à la mer il donne la vie. Il donne la vie à tout; il anime tout de son souffle; il gouverne tout, il conduit tout. C'est mon Dieu qui, pendant le jour, illumine le soleil de sa lumière, et qui, la nuit, prête encore sa lumière à la lune. C'est lui qui a fait jaillir les fontaines de la terre aride, et a posé les îles au milieu des mers, que les mers ne peuvent engloutir. C'est lui qui a mis les étoiles au service des hommes; ce Dieu, je viens vous l'annoncer avec confiance, et je vous engage à étudier ce qu'il enseigne.

Les deux sœurs répondirent d'une seule voix :

— Instruisez-nous; nous sommes prêtes.

Le saint les instruisit donc; et, quand elles furent bien préparées, il les revêtit de la robe blanche des catéchumènes, et les baptisa[1].

Un monument commémoratif de la visite du

[1] Colgan, *Trias*, p. 25, 32, 42, 57, 58, 135, *passim*.

bon pasteur irlandais à la fontaine de Klébah, en quête de ces douces brebis royales, a été trouvé dans le Shanon : c'est un bas-relief assez informe, comme il convenait au christianisme naissant ; il représente saint Patrice tenant d'une main sa houlette pastorale, et de l'autre une petite brebis.

XIII

Le roi Laégaïr, — Patrice nous l'a dit, — employait les menaces et les mauvais traitements pour ramener ses filles au culte national. Si l'on en croit les hagiographes, ce prince avait la férocité du lion, un cœur superbe et insatiable; il marchait fièrement dans la vie, croyant qu'il n'existait personne d'aussi grand, d'aussi admirable que lui, et que toute la terre devait lui appartenir à cause de la force de son bras et de sa valeur sans pareille. Passionné pour ses druides et ses devins, profondément attaché aux erreurs du paganisme, sa tête refusait de se courber et son cœur de croire.

Afin de mettre obstacle aux conversions qui se multipliaient de jour en jour parmi ses sujets, il avait réuni comme des otages, dans son palais de

Tara, au pays de Leinster, les jeunes chrétiens irlandais les plus connus pour leur indépendance et leur attachement à la foi nouvelle. Les fils de Dihu étaient du nombre. En apprenant la conversion de ce petit chef et de son clan, l'esprit du roi s'était troublé; il les avait fait venir près de lui, et avait ordonné qu'on leur infligeât non-seulement le plus grand supplice qu'on pût infliger à des Celtes, — celui d'être privé de vin pendant le reste de leurs jours; — mais qu'on les fît mourir de soif.

Le moment sembla venu à Patrice de porter à la royauté et au paganisme irlandais le coup décisif; il le porta.

« Dans les premiers siècles de l'Église, dit un sage et savant auteur ecclésiastique, la conversion des princes était regardée comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs et le luxe de la cour avec l'humilité, la tempérance et les autres vertus chrétiennes[1]. »

La même difficulté existait en Irlande, et Dieu seul pouvait la surmonter. Elle n'effraya point son ministre. Voici comment il raconte en deux

[1] Fleury, *Mémoire pour les études des Missions orientales.*

mots l'entrevue qu'il eut avec les rois irlandais :

« Je venais vers eux les mains pleines de ces mêmes grâces, que je répandais sur leurs fils qui me suivaient; mais eux, méconnaissant les sentiments qui m'animaient, me firent prisonnier avec mes compagnons. En même temps, ils s'emparèrent de tout ce que nous avions; ils me lièrent avec des chaînes, et attendirent impatiemment le jour où ils me mettraient à mort[1]. »

La circonstance à laquelle saint Patrice fait ici allusion est la grande fête de Tara, qui se célébrait tous les trois ans, à l'équinoxe du printemps, dans l'immense plaine de Breg, au milieu de laquelle s'élevait, sur une hauteur, le palais du roi d'Érin, centre religieux et politique de tout le pays.

A l'appel du monarque, on avait vu les cinq rois d'Irlande et les vingt-cinq rois tributaires accourir du Nord et de l'Orient, de l'Ouest et du Midi, de l'Ulster et du Connaught, du Munster et du Leinster, du haut des montagnes, du fond des vallées, des bords des lacs et des rivages de la mer, de tous les lieux les plus reculés.

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii* (Acta SS. Mart., t. II, p. 537).

Chacun était accompagné du druide qui offrait pour lui des sacrifices aux dieux, du chef de clan qui le conseillait, du juge qui rendait ses arrêts, du médecin qui le soignait, du barde qui chantait ses louanges.

En arrivant dans la plaine de Breg, le roi de l'Ulster forma un cercle à droite du palais, avec ses guerriers vêtus de peaux et couronnés de plumes, ses pavillons, ses chevaux, ses buffles et ses chariots; les rois des deux Munster, un second et un troisième cercle, à gauche; le vice-roi du Leinster, un quatrième, en face; le roi du Connaught, un cinquième, du côté opposé; et tous les autres chefs de guerre se rangèrent circulairement dans le même ordre, ayant derrière eux leurs esclaves, leurs chevaux, leurs grands bœufs calédoniens et leurs chars dételés, formant comme l'enceinte d'un vaste campement militaire.

Quand le soir fut venu, que chacun fut à son rang, que tous les cercles furent formés, on en put compter trois fois neuf autour du palais de Tara, dans la plaine immense; et les yeux de cette multitude innombrable étaient tournés vers un bûcher couronné de fleurs, dressé sur la terrasse du palais, et qui s'élevait jusqu'au ciel.

Quelques minutes encore, et sur le bûcher sacré la flamme allait descendre; et toute l'Irlande l'attendait pour y rallumer ses feux éteints sur toute la surface de l'île, dans cette nuit solennelle, la dernière de l'année celtique.

Or, à l'extrémité de la plaine de Breg, dans un endroit abandonné, où, selon la tradition, on enterrait les esclaves, du haut du palais de Tara on voit briller une lumière.

Le roi, ses conseillers, ses juges, ses nobles, ses druides, toute sa cour, sont dans la stupeur.

— Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-il; qui a osé commettre un pareil sacrilége dans mon royaume? Qu'il disparaisse du milieu de son clan!

Les conseillers du roi, les juges, les nobles et les bardes répondirent tout d'une voix :

— Nous l'ignorons!

Alors le chef des druides prit la parole en ces termes :

« O roi! si ce feu qui brille au loin dans la nuit n'est pas éteint à l'instant même, il ne s'éteindra jamais; il fera pâlir notre feu sacré, et l'homme qui l'a allumé détruira ton royaume; il nous dominera, il te dominera toi-même, et lui et ses successeurs régneront éternellement sur l'Irlande. »

A ces mots, le roi Laégaïr fut consterné, et la multitude qui couvrait la plaine de Breg s'agita comme un lac soulevé par une tempête. De toutes parts on criait : « Consultons les dieux ! »

Les druides et les devins s'étant mis en prière, leur chef rendit ainsi la réponse des dieux :

« Que nul homme, que nul animal, dans les neuf triples cercles entourés de chars qui environnent le bûcher sacré, ne détournent la tête vers le feu sacrilége qui brûle à l'extrémité de la plaine ! »

Le roi dit : « Je vais l'éteindre moi-même ; je veux tuer de ma propre main l'impie qui l'a allumé ! »

Les druides répliquèrent :

« O roi, ne va pas dans le lieu où ce feu brille, de peur de l'adorer ; mais, reste ici hors de son action ; nous allons t'amener le coupable pour qu'il t'adore toi-même, et que par là tu le domines. Quand il sera en ta présence, réunissant, pour l'accabler, toutes nos paroles et tous nos chants, et tous nos instruments de musique, et toutes les forces de la magie, nous le vaincrons ! »

— Vous me donnez un sage conseil, répondit le roi ; faites comme vous l'avez dit.

Les druides, montés sur des chars, et escortés par des guerriers à cheval, la lance à la main, se rendirent donc au lieu où l'on apercevait la lumière. Elle brillait sur un autel dressé au milieu d'une petite tente, et devant cet autel des hommes vêtus de blanc priaient agenouillés.

C'était le saint évêque Patrice et ses disciples qui, ayant allumé le feu nouveau que les chrétiens ont coutume d'allumer la veille de Pâques, récitaient l'office de la nuit, en attendant la grande solennité de la Résurrection.

Descendant de leurs chars et de leurs chevaux, les envoyés du roi n'osèrent pas entrer dans la tente; ils s'arrêtèrent sur le seuil, et de là ils sommèrent Patrice, au nom du monarque d'Irlande, de les suivre au palais de Tara.

Le saint obéit; et, en marche, il chantait des lèvres et du cœur : « Les uns se glorifient dans « leurs chars et dans leurs chevaux; moi, je me « glorifie dans le Seigneur! »

Lorsqu'ils le virent venir, tous ceux qui entouraient le roi se dirent : « Ne nous levons pas; car « quiconque se lèvera devant lui croira en lui et « l'adorera. »

Or il y avait à la cour d'Irlande, parmi les

hommes les plus habiles dans l'art des vers et de la musique, un druide appelé Dublak. Près de lui se tenait, une harpe à la main, un jeune barde de ses disciples, qui se nommait Fiek. Quand l'homme de Dieu parut devant le roi, ces deux Ollamh, les seuls de tout le corps dont ils faisaient partie, se levèrent pour lui faire honneur.

Le roi, leur lançant un regard terrible, tandis que le saint les bénissait, parla en ces termes à Patrice :

« Tu connais la loi de mon royaume; tu sais que tout Irlandais qui allume cette nuit son feu avant que j'aie donné le signal du haut de mon palais est condamné à mort. Pourquoi donc as-tu violé la loi, en allumant ce feu sacrilége? »

Le saint répondit avec les chants mêmes de l'Église d'Orient :

— « Il nous convient, dans cette nuit de la Ré-
« surrection de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-
« Christ, d'allumer ce feu; d'allumer une torche
« de cire d'une blancheur éclatante, d'une suave
« odeur, d'une lumière éblouissante, qui ne laisse
« couler aucune liqueur infecte, et qui n'exhale
« aucune fumée noire de nature à blesser les

« yeux. Rien ne nous paraît ni plus convenable,
« ni plus joyeux que de veiller en l'honneur
« de la fleur de Jessé, à la lueur de torches for-
« mées du suc des fleurs...

« La cire n'est point la sueur que le feu fait cou-
« ler du pin; elle n'est pas le produit des larmes
« que la cognée fait verser au cèdre; c'est une
« création pleine de mystère et de virginité, qui
« se transforme en devenant blanche comme la
« neige...

« Il convient que l'Église attende la venue de
« son Époux à la clarté de cette douce lumière;
« que les ténèbres n'obscurcissent pas ses saintes
« veilles, et qu'elle tienne à la main sa torche,
« présage du soleil éternel [1]. »

Le roi comprit peu ces paroles admirables; mais, fasciné par elles, il fit de nouvelles questions au saint.

— Pourquoi, demanda-t-il, es-tu venu dans mon royaume?

— J'en atteste Dieu et les anges, répliqua Patrice; je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Évangile et ses promesses divines, en venant dans ce pays où j'ai été esclave. Serait-ce donc sans y

[1] D. Guéranger, l'*Année liturgique*, v[e] section, p. 709.

avoir été poussé par Dieu; serait-ce conduit par des vues humaines que j'ai débarqué en Irlande? Qui m'y a forcé? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille? pour cette nation qui m'a traîné en esclavage et qui a mis à mort les serviteurs et les servantes de mon père? »

A ces paroles généreuses, les petits chefs de clan s'émurent. Ceux qui inclinaent au christianisme, et que l'exemple de Dubtak, de Fiek, de Dihu, de Makfil et des filles de Laégaïr, ébranlait, prirent parti pour l'homme de Dieu; d'autres parlèrent contre lui. De vives discussions s'engagèrent; de la dispute on passa aux armes; une effroyable mêlée eut lieu, où hommes, chevaux, buffles et chars s'entre-choquèrent dans la plaine, au milieu des ténèbres. La cérémonie resta interrompue : le feu sacré ne brilla pas cette nuit-là sur la terrasse de Tara; la petite lumière de Patrice paraissait seule à l'horizon.

Le lendemain, quand le jour vint éclairer le champ de Brég, les chars, les chevaux, les bœufs, les pavillons, avec une multitude de guerriers, gisaient pêle-mêle dans le sang et la fange, et des neuf triples cercles magiques qui entouraient

le palais du roi d'Irlande, pas un seul ne restait formé.

Du haut du palais, le monarque jeta ses regards sur la plaine, et pleura.

Cependant Patrice et ses compagnons étaient retenus prisonniers dans les souterrains de Tara, une chaîne de fer autour des genoux, en attendant qu'on les conduisît à la mort.

Au dehors, à mesure que le soleil montait à l'horizon, l'ordre se rétablissait, et les trompes d'airain des bardes, jetant leurs fanfares au vent, annonçaient au peuple d'Irlande que la fête allait recommencer.

Quand le soleil fut au milieu de sa course, les rois, les chefs de clans et les autres guerriers du pays vinrent s'asseoir en cercle autour de tables innombrables dressées dans la plaine.

Le roi d'Irlande, entouré de sa cour, mangeait à une table à part, centre de toutes les autres tables, et qui les dominait. Une troupe de bardes, accompagnés par des joueurs d'instruments, ou s'accompagnant eux-mêmes sur la harpe, chantaient devant lui les histoires des dieux et des anciens héros. L'hydromel brillait dans les cornes

aux cercles d'or circulant à la ronde; l'ivresse brillait dans les yeux.

Le roi cria d'une voix forte :

— Qu'on amène ici le chrétien, et qu'en présence de mon peuple mes sages druides le confondent!

Conduit devant le roi, avec un seul de ses disciples, le jeune enfant Bénen, qui aurait mieux aimé mourir que de quitter son père selon Dieu, Patrice bénit le Seigneur à la vue de l'immense concours de peuple qu'il trouvait rassemblé, et élevant son cœur vers un Soleil différent de celui qu'on voulait fêter, il entonna une hymne au Christ, lumière du monde, qui venait de ressusciter.

Dans son vieil âge, le saint évêque se la rappelait encore; il nous en a laissé un écho affaibli :

« Et nous aussi, nous ressusciterons un jour à la clarté du soleil, je veux dire dans la gloire de Jésus-Christ. Dans sa gloire, nous serons rois; mais ce soleil que nous voyons, ce soleil qui chaque jour, à sa voix, se lève pour nous éclairer, jamais il ne régnera; sa splendeur elle-même ne durera pas toujours; et tous ceux qui l'adorent, — les malheureux ! — ils périront. Quant à

nous, nous croyons, et nous adorons le soleil véritable, le Seigneur Jésus-Christ, qui ne périra jamais! »

Ce peuple, qui *était assis dans les ténèbres de la mort*, pour parler avec un Prophète, entendant cette hymne admirable, poussa des acclamations en l'honneur du barde du Soleil éternel.

Mais le chef des prêtres païens imposant silence à Patrice d'une voix irritée :

« Faisons des prodiges, s'écria-t-il; et voyons qui est le plus puissant de ton Dieu ou des nôtres! »

Quels prestiges opérèrent les druides? par quels miracles le saint évêque répondit-il à leurs jongleries? on ne sait : son humilité l'a fait taire, et la légende a la parole.

Mais si la vérité historique disparaît dans le récit légendaire, la vérité morale y persiste aussi transparente qu'un flambeau derrière un voile.

Quand le chef des druides eut dit : « Faisons des prodiges! » le saint provoqué répliqua : « Je ne veux rien faire de contraire à l'ordre établi par Dieu même. »

— Eh bien! moi, cet ordre, je le détruirai! s'écria le prêtre païen.

— Que feras-tu donc? demanda Patrice.

— Je vais, en plein soleil de mai, répliqua le druide, produire la gelée et la neige comme en hiver.

Et, par ses enchantements, il fit tomber une si grande quantité de neige, qu'elle montait jusqu'à la ceinture; il produisit un froid si vif, que les dents des hommes claquaient.

— Tu fais souffrir ces pauvres gens, dit Patrice; dissipe le froid et fais fondre la neige.

— Je ne le puis avant demain, à cette même heure, repartit le magicien.

— Ah! ah! dit Patrice en riant, tu peux faire du mal, je le savais, mais tu ne peux faire du bien; moi, c'est tout le contraire.

Et, bénissant de la main la plaine, la neige se fondit soudain, sans pluie, ni nuage, ni vent, et la foule poussa des cris d'admiration.

— Que sais-tu faire encore? demanda Patrice.

— Je sais, répondit le druide, couvrir la terre des ténèbres les plus épaisses : souviens-toi des bords du Shanon!

En prononçant ces paroles, il changea le jour en nuit; et, tâtonnant dans l'obscurité, les hommes d'Irlande murmuraient.

— Magicien, chasse ces ténèbres!

— Je ne le puis avant demain.

— Toujours le pouvoir de mal faire et de tourmenter les Irlandais! s'écria le saint; jamais celui de leur faire du bien!

Et d'un signe de croix chassant les ténèbres, comme il les avait déjà dissipées aux rives du Shanon, le soleil reparut, ramenant la joie au cœur des hommes; et, délivrés de la nuit, les Irlandais crièrent : « Honneur au fils du Jour! »

Cependant le druide s'obstinait à soutenir que sa religion était meilleure que celle de Patrice; et le roi, craignant de voir ébranler devant le peuple l'autorité de ses prêtres, proposa une autre expérience.

— Jetez tous deux vos livres dans cette eau : celui dont les lettres seront effacées renferme évidemment une mauvaise doctrine.

Patrice répliqua : « Je suis prêt. » Mais le druide :

— Je ne veux pas subir avec lui l'épreuve de l'eau, car l'eau qu'il touche a une vertu divine.

Il avait entendu parler du baptême, et craignait de le recevoir malgré lui.

— Eh bien! ordonna le roi, jetez vos livres dans

ce feu; celui qui ne sera pas brûlé aura droit à notre croyance.

— Je suis prêt, répondit encore Patrice.

Mais le druide refusa l'épreuve par le feu, comme il avait refusé l'épreuve par l'eau, disant :

— Cet homme adore tantôt l'eau et tantôt le feu.

Alors le saint missionnaire, jurant par le nom du Souverain Juge :

— *Mo De brath!* il n'en sera pas ainsi! Puisque tu ne veux pas voir mettre au feu tes livres, entres-y toi-même; que mon disciple Bénen y entre avec toi; qu'on vous brûle ensemble, et que mon Dieu soit juge!

— Par le soleil et par la lune! dit le roi d'Irlande, attestant aussi lui ses dieux, faisons l'épreuve!

Le druide, cette fois, ne put résister.

Patrice alors parla ainsi :

— Qu'on dispose, au milieu de la plaine, deux huttes de feuillage parfaitement closes, l'une en rameaux verts et mouillés, l'autre en branches sèches et inflammables.

Les deux huttes une fois construites à la façon de celles où les druides de la Gaule brûlaient les criminels :

— Je vais te faire la partie belle, dit l'évêque au druide irlandais ; entre dans la hutte de feuillages verts, avec ma chape sur tes épaules, — car tu prétends qu'elle peut préserver des flammes —, et donne ton manteau magique à mon enfant, qui va entrer dans cette hutte de rameaux desséchés.

Et le druide entra dans une des huttes, et l'enfant dans l'autre ; et après qu'on les y eut enfermés séparément, on y mit le feu.

Or, à la stupéfaction de la multitude, la hutte de feuillages verts s'enflamma comme un brin de paille, et en un instant il ne resta plus du druide qu'un peu de cendres, sur lesquelles apparut intacte la chape du saint missionnaire.

Au contraire, la hutte où l'enfant chrétien était enfermé ne brûla point ; il en sortit joyeux sans qu'une seule boucle de sa belle chevelure blonde eût été touchée par les flammes ; mais le manteau blanc du druide, avec les signes magiques dont il était couvert, avait disparu, consumé.

Si le peuple poussa des cris d'admiration à la vue des autres prodiges, il en jeta de plus grands encore en voyant celui-ci ; et il crut au Dieu de Patrice.

Le roi lui-même, moins facile à ébranler, et

qui résista quelque temps, finit par se rendre, et avec lui les princes qui lui payaient tribut.

C'est ainsi que les derniers descendants des hommes qui assistèrent à l'assemblée de Tara ont raconté la lutte suprême et la victoire définitive du jeune christianisme contre le paganisme irlandais[1].

Comme l'enfant béni, aux cheveux blonds, il sortait triomphant de l'épreuve où son vieil ennemi succombait aux applaudissements du peuple.

Patrice se contente de parler de sa délivrance et de celle de ses disciples :

« Après quatorze jours de captivité, le Seigneur me délivra de la puissance du roi. Il nous rendit même ce qu'on nous avait pris, et dont nous avions tant besoin, soit pour le service de l'autel, soit pour subvenir à nos frères nécessiteux[2]. »

A ces paroles, le saint ajoute celles-ci, qui sont bien remarquables, et où se révèle, dans l'humble aveu de la faiblesse, le secret même d'une force à laquelle l'Irlande a dû sa conversion :

[1] Colgan, *Trias*, p. 15, 24, 40, 54, 74, 75, 124, 126, 127, 128, *passim*.

[2] Bollandus, *Confessio S. Patricii* (ACTA SS. MART., t. II, p. 537.)

« Que personne n'ose jamais prétendre que c'est par moi-même, pauvre ignorant, que j'ai agi! Si j'ai fait quelque chose d'*un peu démonstratif* pour plaire à Dieu, pensez et croyez fermement, et dites-vous bien : la main de Dieu était là [1]! »

[1] Au sujet des assemblées de Tara ou Temair, voir l'excellent mémoire du docteur Petrie (*Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XVIII, p. 143).

XIV

En cachant à dessein les prodiges que la divine Providence opérait par lui, et laissant à la postérité le soin de les raconter, Patrice n'a pu cacher les deux plus grands de tous :

La conversion du peuple irlandais, si rapide, en trente-trois années; si extraordinaire, sans martyrs; si nouvelle, sans l'intervention des Grecs ou des Romains, regardés d'ordinaire comme les pionniers de l'Évangile;

La conversion des rois d'Irlande, miracle humainement impossible.

Il baptisa six de ces rois le même jour, dans les eaux de la Boigne, et avec eux, dit-on, douze mille de leurs sujets.

Alors, il s'écria, rempli d'admiration et de reconnaissance envers la Providence :

— « Comment la nation irlandaise, qui naguère encore ne connaissait pas le vrai Dieu et adorait des idoles impures ; comment a-t-elle pu devenir en si peu de temps le peuple du Seigneur et mériter le nom d'enfants de Dieu? Le nombre des chrétiens augmente tellement, que je ne puis plus les compter[1]. »

Patrice respecta l'Irlande convertie. Apôtre d'une religion fondée sur la tradition, il ménagea les traditions celtiques, parce qu'il voyait là, non-seulement un sentiment honorable de piété filiale, une preuve de vénération et d'amour envers les ancêtres, mais encore une puissance conservatrice et un soutien réel de toute société.

Aussi ne renversa-t-il pas plus en Irlande les temples païens, que les successeurs des Apôtres ne les avaient détruits à Rome : il laissa debout les pierres de Tara, comme ils avaient laissé debout le Panthéon, et conserva les douze piliers de granit de la plaine de Slecht, symbole des douze mois de l'année, qui entouraient une autre pyramide couronnée d'or, oracle fameux dans le pays. Il se contenta d'enterrer jusqu'au cou l'idole principale, pour démontrer son impuissance, et de la

[1] *Confessio S. Patricii,* loco citato.

marquer au front d'une croix. Quant aux divinités inférieures, il les enfonça de quelques pieds en terre, comme pour les humilier devant le signe du salut. Il n'éteignit pas non plus les feux annuels qu'on allumait en l'honneur du soleil, à l'équinoxe du printemps. Les fêtes du solstice d'été coïncidèrent désormais avec celles de Pâques, et saint Jean-Baptiste remplaça le dieu Bel, dont le feu prit le nom de feu de la Saint-Jean. De même, le feu du mont Kildare, perpétuellement allumé dans un temple circulaire, sous les ombrages d'un grand chêne, et dont le monument de Stone-Henge paraît être une imitation, ne fut point éteint par l'apôtre irlandais : vingt religieuses furent chargées de l'entretenir, comme un symbole de virginité perpétuelle, dans un couvent qui prit le nom d'une sainte aimée de Patrice, au lieu du nom du chêne sacré au pied duquel il fut bâti. Et tandis que le feu purifié remontait vers son Créateur, l'eau des fontaines, autrefois adorée, servait au baptême, et les forêts, d'où le bois de la croix chassait les divinités champêtres, voyaient s'élever, sur leur lisière, de petites chapelles sans nombre.

Comme envers les lieux vénérés par le peuple,

Patrice usa de ménagements à l'égard du gouvernement et des lois du pays. Il n'engagea pas les Juges à changer leurs *Breta némhed*, ou « Jugements célestes, » comme ils les appelaient : ils gardèrent leurs antiques coutumes, et les rois leur autorité.

Avec leurs lois, les Irlandais conservèrent leurs bardes, et le trésor des traditions héroïques, dont ce corps de savants était dépositaire.

Les bardes paraissent avoir occupé dans l'organisation sociale de l'Irlande une position plus importante que chez les autres nations celtiques. Leurs fonctions étaient des offices à la fois religieux et politiques, que la loi traitait avec les mêmes égards que les divers offices publics. Associés aux druides et aux devins, ils partageaient leurs droits et leurs priviléges; ils formaient une caste avec hérédité de profession et de patrimoine; leurs personnes étaient sacrées [1]. La mission des uns était de veiller à l'exécution des lois et d'instruire la jeunesse; celle des autres de chanter devant les rois et les chefs de clans, soit les aventures merveilleuses des dieux et des héros qu'ils proposaient pour modèles à leurs contemporains,

[1] Colgan, *Trias*, p. 204. Cf. O'Curry, *Lectures*, p. 239.

soit les actions dignes de louange ou de blâme de ces contemporains eux-mêmes.

L'apôtre de l'Irlande ne toucha à leur corporation qu'en y entrant; et, en prenant en main la harpe irlandaise, il prit à cœur les anciennes affections. Les héros de l'Irlande et leurs histoires romanesques qu'il avait entendu conter si souvent, durant les longues veillées d'hiver, à l'époque de sa captivité, trouvaient d'ailleurs en lui presque un vieil ami. Quant aux dieux, il détacha seulement de leurs fronts les rayons dont on les avait couronnés.

Le souvenir des ménagements de Patrice envers les bardes ses contemporains resta longtemps dans la mémoire de leurs descendants. Ceux-ci racontèrent un jour à un évêque gallois qui visitait l'Irlande [1], que le saint, voulant connaître leurs antiques annales, était allé trouver un barde si vieux qu'il avait vu passer six générations humaines. De ce survivant du passé, le missionnaire apprit l'histoire des premiers habitants de l'île. Il en fut émerveillé; il la mit par écrit, et, pour remercier le conteur séculaire, il lui donna le baptême. Quand, par une

[1] Giraldus Cambrensis, *Topographia Hyberniæ*, dist. III, n° 2.

fiction sublime, on lui faisait ressusciter les héros de la race celtique pour leur ouvrir le ciel, quoi d'étonnant qu'il baptisât la tradition qui conservait leur souvenir?

Mais non-seulement le saint passait pour avoir fait un recueil des antiques légendes irlandaises, on lui attribuait aussi une collection des lois nationales.

Si bien au courant de la tradition, Patrice ne pouvait manquer d'être mis en rapport avec le poëte illustre de l'Irlande héroïque, le fils de Fion ou Fingal, le père d'Oscar, le chantre de Gol, de Kuchulin, de Fergus, de tant de guerriers fameux; en un mot, avec Ossian. Le barde aurait assez vécu pour apprendre au missionnaire l'histoire des sanglants démêlés de la race des Finn avec le clan de Morni, perpétuel sujet de ses chants.

XV

Dans la salle abandonnée d'un palais en ruine, qui n'avait plus d'autre lambris que la voûte du ciel, et que la lune seule éclairait de ses rayons pâles, un vieux guerrier aveugle reposait sur un banc de pierre, auprès d'un foyer sans chaleur. Depuis longtemps Patrice le cherchait. Au bruit des pas du Saint, le vieillard s'éveilla, et, se levant, il s'avança en tâtonnant pour détacher sa harpe, suspendue à la muraille, car il avait cru entendre résonner le bouclier de son père, et la voix de Fion gémir dans le vent de la nuit. Touché de pitié à la vue de cette grande infortune, l'apôtre de l'Irlande lui adressa doucement la parole. Le barde répondit par ces vers :

— « Quand je prenais mes repas dans ce palais avec Fion, je voyais circuler à chaque banquet mille coupes de corne entourées de cercles d'or ciselé ;

« Il y avait douze salles remplies des guerriers du fils de la fille de Tagès (mon aïeul), dans ce palais, résidence des Finn héroïques ;

« Et dans les douze salles flamboyaient constamment douze feux, et chaque feu était entouré d'un cercle de cent Finn illustres.

« Quel malheur pour moi de leur survivre ! Les festins et la musique ne m'offrent plus d'attrait, misérable et vieux que je suis, pauvre solitaire, dernier débris d'une race héroïque !

« Oh ! pourquoi suis-je encore vivant ? Hélas ! Patrice, mon sort est bien à plaindre ! Je reste seul de toute ma race ! Mes héros sont morts ! mes forces sont épuisées !

« Ce sont tes cloches que j'entends maintenant retentir au lieu des chants de mes bardes. Un pauvre vieillard, un aveugle, un malheureux, voilà tout ce qui reste d'Ossian !... »

Patrice engage Ossian à se résigner, à « courber la tête et les genoux » sous la main de Celui qui communique sa puissance aux héros et la leur re-

tire à son gré; mais le barde est si malheureux qu'il n'est pas d'humeur endurante. Il continue de gémir, de plaindre le présent, de vanter le passé; il oppose le chant des bardes aux éternelles psalmodies des moines; il aime mieux les festins que le jeûne; le bruit des cloches le fatigue; il regrette les fanfares joyeuses et les aboiements des chiens de chasse dans les bois.

« O Patrice! as-tu entendu chanter la grande chasse? O fils de Calphurn, renommé par tes hymnes, as-tu entendu chanter cette chasse entreprise par Fion? Jamais aucun des Finn n'en vit de plus merveilleuse. »

Le missionnaire, charmé de trouver le moyen d'arriver sûrement au cœur du vieillard, profite de cette ouverture et répond :

« Je ne l'ai point entendue, ô fils de roi! mais j'aimerais à t'entendre me chanter, illustre Ossian, sans aucune fiction, cette belle chasse. »

Ossian s'offense du mot fiction : — les bardes n'ont jamais menti! — Il riposte par des représailles contre les clercs.

A son tour, Patrice, qui oublie un peu son indulgence ordinaire, menace les Finn de l'enfer.

La discussion s'aigrit; le barde se fâche tout de bon :

« Si ton Dieu, à toi, était en enfer, mes héros l'en retireraient! »

A cette réponse magnanime, le saint ne peut s'empêcher de sourire; mais, craignant de manquer le but qu'il veut atteindre, il prend le parti de céder pour mieux vaincre. Il se rend donc, et le barde se met à chanter le beau poëme qu'il a promis.

Mais, à la dernière strophe, c'est Ossian lui-même qui est vaincu, car il croit qu'on l'a admiré, et l'Église d'Irlande va compter un chrétien de plus[1].

[1] Voyez ci-après le texte aux *Pièces justificatives*, 1re partie, Cf. *Transactions of the Ossianic Society*, t. I.

XVI

Un autre récit revêt d'une forme moins naïve, mais plus touchante et tout à fait évangélique, la dernière rencontre de Patrice avec des druides.

Peu de temps après leur baptême, les deux filles du roi Laégaïr tombèrent malades. Ethnée cessa de mériter le nom de Blanche, et Fethlène celui de Rose. Le bon Patrice, en ayant été informé, vint au palais du roi pour les voir et leur apporter quelques soulagements, car il savait l'art de guérir les maux qui font souffrir le corps aussi bien que ceux qui tourmentent les âmes; mais il vit tout de suite qu'un miracle seul pourrait sauver les deux sœurs, et pensant que vivre, pour elles, c'est-à-dire vieillir, était moins bon que mourir, c'est-à-dire continuer à être jeunes et belles d'une

beauté et d'une jeunesse éternelles, il ne demanda point à Dieu un miracle indiscret.

L'œil éclairé par l'espérance des félicités qui les attendaient, il posa la couronne des fiancées du Christ sur le front de chacune des sœurs, qui portaient encore la robe blanche dont il les avait revêtues naguère au bord de la fontaine sainte ;

Et il leur dit :

« Voilà que l'Époux vient ; préparez-vous à le recevoir. »

Les deux sœurs répondirent :

« Nous avons hâte de voir son visage. »

Le Saint leur offrit donc le pain mystérieux sous la forme duquel l'Époux des vierges voile sa splendeur, et, tandis que le Corps du Christ descendait dans leurs cœurs, elles fermèrent les yeux et penchèrent doucement la tête, comme deux roses sous la pluie.

Or, il y avait au pied de leur lit de mort un vieillard prosterné et comme abîmé dans la douleur.

C'était le vieux druide Kaplis, le père nourricier et l'instituteur de l'aînée des filles du roi. Seul de tout son ordre, avec son frère Kaplid, il était resté fidèle aux croyances qu'il avait enseignées à

son élève; et après les avoir vues abandonnées par elle, la voyant elle-même perdue pour lui, il était en proie au désespoir.

Mais Ethnée la Blanche, qui l'avait aimé sur la terre, ne devait pas cesser de l'aimer dans le ciel; la première grâce qu'elle demanda à Dieu, en y entrant, fut la conversion de son père nourricier.

Sous le rayon de cette grâce, le vieillard redressa la tête, et, regardant sa fille à travers ses larmes, il lui sembla que les lèvres de la vierge chrétienne lui adressaient une prière qu'elle lui avait faite bien souvent en vain depuis son baptême.

Il n'hésita plus; il se leva, et tombant aux genoux de saint Patrice :

« Homme de Dieu, lui dit-il, bénissez-moi, je suis chrétien! »

En ce moment, un autre druide parut à la porte de la chambre. C'était le frère de Kaplis : il avait lui-même nourri et élevé la plus jeune des filles du roi.

A la vue de son frère aîné, agenouillé aux pieds de l'évêque, il fut saisi d'une grande colère et s'écria en blasphémant :

« Voilà que Kaplis croit à Patrice ; quant à moi, il n'en sera pas ainsi ; et même, je saurai bien le faire revenir à nos dieux ! »

Patrice le laissa épancher sa fureur, et, pour toute réponse, il lui montra son élève dont le visage rayonnait d'une félicité céleste.

Kaplid ne put la contempler sans fondre en larmes, et, arrachant de son front les bandelettes druidiques, il tomba à son tour aux pieds du saint missionnaire.

Comme Ethnée, pour son frère Kaplis, sa chère Fethlène avait prié pour lui en arrivant au ciel.

A la nouvelle de la mort des filles du roi, les parents, les amis, tous les hommes du clan accoururent. Ils trouvèrent les deux sœurs couchées sur le même lit, recouvertes d'un même drap blanc, et, au pied de ce lit, l'évêque priant debout entre les druides agenouillés.

Quand les parents et les amis eurent assez pleuré autour du lit de mort, que les bardes eurent achevé leurs chants funèbres, et l'évêque les prières chrétiennes, le saint, accompagné des deux druides, portant les corps des jeunes princesses et suivi de la foule, se dirigea vers la fontaine de Klébah, au bord du Shanon, où elles

furent déposées sous un rocher qu'il avait fait dresser pour leur servir de tombe.

Dans ce lieu désormais consacré par les ossements des deux sœurs, le saint évêque et les druides convertis aimaient à se rendre souvent, et ils y chantaient ensemble, en mémoire d'elles, un hymne qu'on répéta longtemps dans l'*Église des Vierges*, bâtie depuis sur leur tombeau[1].

[1] Colgan, *Trias*, p. 58, 136, *passim*.

XVII

Scellée pour ainsi dire sur la tombe des filles des rois, l'alliance des moines avec les bardes ne devait plus se rompre. Deux de ces Ollamh, on se le rappelle, Dubtak et son disciple Fiek, avaient été les premiers qui se levèrent devant Patrice, malgré la défense des principaux druides, à la grande fête de Tara. Avec eux, la poésie nationale entra dans l'Église d'Irlande. Elle y fut accueillie comme une fille du ciel, car *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole tombée de la bouche de Dieu*, et l'Église reconnaît bien que la poésie est une parole divine, puisqu'elle lui donne une place privilégiée près de l'autel, puisqu'elle la fait servir à toutes ses solennités, que la plupart de ses livres sont des

poëmes, et qu'elle chante en priant plus souvent encore qu'elle ne prêche.

Le chef de l'Église d'Irlande, qui savait, dit un de ses biographes, tous les psaumes et tous les cantiques de la sainte Écriture, qui les répétait chaque jour, soit dans le cloître, soit sur son char, en voyageant à travers l'Irlande, et qui en composait souvent, ne pouvait s'empêcher lui-même de regarder les poëtes comme des hommes inspirés. Moins dédaigneux que le philosophe païen qui les chassait de sa république avec des couronnes, il les couronnait aussi, mais en les gardant près de lui.

L'Esprit qui chantait dans son cœur lorsqu'il menait son troupeau sur les montagnes, cet ange de l'Irlande, à la harpe d'argent, descendit souvent dans les thébaïdes de Sabhal ou d'Ardmagh. Si la poésie devait éclore quelque part sur la terre, c'était en effet dans ces îles de paix où n'abordaient ni les bruits ni les soins du siècle : ceux qui les habitaient avaient ailleurs un monde que leur imagination aimait à parcourir.

Patrice passe pour avoir tracé la route à travers l'infini aux explorateurs de ce monde invisible, où Dante l'a suivi. Il visita, assurait-on, les

lieux d'expiation, et, plus justement qu'à Virgile, le chantre de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis aurait pu lui dire :

> Tu duca, tu signore, e tu maestro.

Pour la postérité, la réalité de ses absences, dans un but pieux de retraite absolue, ou de ses courses apostoliques aux Hébrides, en Islande, peut-être même dans les mers polaires, qu'on peut supposer quand il dit : « J'ai fait voile vers les extrémités de la terre ; j'ai vu des lieux au delà desquels personne n'habite, des lieux où personne n'a jamais abordé[1] ; » cette réalité s'évanouit dans l'idéal de ses méditations de la vie future, et ses hagiographes nous ont légué le poëme de sa descente au purgatoire : en voici le thème primitif, d'après les traditions bretonnes :

Chaque année, à l'entrée du carême, le Saint, montant sur une barque qu'il conduisait lui-même, s'éloignait pendant quarante jours. La veille de Pâques, il reparaissait amaigri, pâle, exténué, semblable à un fantôme. D'où venait-il ? Il venait de purifier son âme par le jeûne, la prière et les macérations, de faire son *purgatoire*,

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii*, loco citato.

comme on disait. Quelque île lointaine et déserte était toujours le lieu qu'il choisissait pour retraite. Des pêcheurs le virent un jour débarquer dans un îlot dont personne n'osait approcher, et descendre au fond d'une caverne où des magiciens célébraient leurs plus redoutables mystères. Là, s'ouvraient deux routes souterraines, l'une conduisant à l'Abîme des douleurs éternelles, l'autre à la Terre de la joie et de la jeunesse. Quiconque y pénétrait ne pouvait y circuler ni en sortir, sans l'aide de certains mots magiques. Comme le Saint ne reparaissait plus, les pêcheurs le crurent perdu, et ils s'en allèrent disant que les mauvais esprits, qu'il avait chassés de tout le reste du pays et qui s'étaient réfugiés dans la caverne souterraine, le tenaient enchaîné entre les quatre murs de pierre d'une chambre sombre, froide, humide, fangeuse, peuplée de reptiles venimeux, sous une pluie fine et glacée, qui tombait goutte à goutte sur ses épaules et pénétrait jusqu'à la moelle de ses os. Mais, l'année suivante, saint Patrice ayant été aperçu de nouveau à l'entrée de la caverne, et y étant descendu pour en ressortir, il fallut croire, et les moines eux-mêmes crurent qu'il n'était pas resté quarante jours si près de l'Abîme des douleurs

et de la Terre de la joie, sans être allé voir ce qui s'y passait.

Ainsi, par une étrange action des vieux rites barbares sur les vérités chrétiennes, la caverne druidique, convertie en cellule de pénitent, enveloppa d'ombres toutes païennes les méditations de saint Patrice sur l'enfer et le paradis. Le génie obstiné des Celtes l'emportait; la superstition, vaincue par le Saint, reparut après sa mort, sous un nom vénéré, et il fallut l'autorité d'un souverain Pontife pour fermer la caverne expiatoire. Mais les pêcheurs et les chevriers des environs de l'île de Dungal, n'en persistèrent pas moins à croire que, selon la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ au glorieux saint Patrice, « Quelconques qui enterroit dedens (la grotte) confès et repentant de ses péchés, et bien créans en la foy, il seroit pour vray tout espurgiéz en un jour et en une nuyt de tous les péchés qu'il fist oncques, et si verroit les tourmens des mauvais et les joies des bons [1]. »

Ces châtiments des uns et ces récompenses des autres étaient, de toute antiquité, le sujet favori des chanteurs irlandais; leurs élans vers la vie future

[1] *Purgatoire de S. Patrice*, ms. fr. 1544 de la Bibl. imp., f. 105. Cf. F. Denis, *le Monde enchanté*, et Marie de France, t. II, p. 425.

et vers la justice divine faisaient la consolation des imaginations rêveuses dans le monde comme dans le cloître, et chaque barde, en y entrant, les offrait à Patrice, comme ces colliers d'ambre et ces bracelets d'or que les filles des rois plaçaient sur son autel : mais, loin de rejeter, ainsi que l'ambre et l'or, les dons de la muse celtique, il les purifiait en les bénissant, et, une fois bénis et transformés, dit un vieil auteur, « les chants des bardes devenaient si beaux, que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter. »

Faut-il s'étonner qu'au dehors du cloître et par toute l'Irlande, on crût que la bénédiction de Patrice pouvait rendre habiles à jouer de la harpe les mains les moins savantes ? Il communiquait cette puissance aux plus humbles et aux plus petits de sa famille monastique, et l'avait transmise à la jeune Brigitte, fille de l'ancien druide Dubtak.

Elle rendait un jour visite avec son père à un chef de clan, pour racheter un esclave. — On sait que chez les Irlandais, comme chez les Bretons, les hôtes étaient accueillis au son de la harpe nationale. — Or, le maître était absent; ses bardes l'avaient accompagné, et on voyait leurs instruments suspendus aux murs de la salle.

Le père nourricier du chef et ses fils dirent à Dubtak et à Brigitte : « Excusez-nous de ne pas vous rendre, selon l'usage, les devoirs de l'hospitalité ; les bardes sont absents : mais si cette jeune fille, que Patrice a bénie, veut elle-même bénir nos mains, nous saurons jouer de la harpe. »

La jeune vierge, tout en riant de leur idée, ayant consenti à se prêter à leurs désirs et à toucher leurs mains, ils se mirent à jouer de la harpe comme des musiciens consommés ; si bien que la salle du château n'avait jamais résonné de pareils accords, et que le chef de clan, revenant chez lui, et les entendant, demanda tout surpris à ses bardes : « Qui donc fait cette douce musique? on dirait qu'elle vient du ciel[1]. »

Il ne se trompait pas.

La force qui donnait le souffle poétique pouvait même rendre le souffle de la vie. On répétait, en l'attribuant au barde saint Kiéran, et en la transformant un peu, l'histoire bien connue du scalde scandinave dont les chants magiques ressuscitèrent un enfant ravi par un Ondin, et entraîné au fond d'un lac.

Le poëme du scalde est intitulé *le Pouvoir de*

[1] Colgan, *Trias*, p. 536.

la Harpe; la légende irlandaise pourrait s'appeler *la Puissance du Jeûne et de la Prière.*

Un roi du Munster avait sept bardes renommés dans toute l'Irlande. Un jour ils disparurent, et pendant un mois entier on n'entendit plus parler d'eux. Le roi voulut savoir ce qu'ils étaient devenus; mais, comme il était chrétien, il ne consulta ni les druides ni les devins : il alla trouver Kiéran, qu'il savait rempli de l'esprit prophétique.

Le saint lui répondit : « Tes bardes, ô seigneur roi, ont été assassinés secrètement. Leurs corps sont cachés au fond d'un lac, dans la solitude, et leurs sept harpes suspendues aux branches d'un saule, sur le bord du lac, se balancent au souffle du vent. »

Cette nouvelle attrista grandement le roi, et il conjura Kiéran de rappeler à la vie des hommes qui chantaient si bien les actions des anciens héros.

« J'essayerai, » repartit le saint; et suivi d'une grande multitude de peuple, il se rendit, le lendemain matin, au bord du lac, et, pendant toute la journée, il jeûna et pria, à genoux au pied du saule où les sept harpes frémissantes paraissaient

unir leurs gémissements à ceux qui sortaient de son cœur.

Or, à mesure que les heures s'écoulaient, le niveau du lac s'abaissait. A midi, on put apercevoir les sept corps sous l'eau transparente ; au coucher du soleil, ils étaient à sec sur le sable.

Alors le saint barde s'approcha d'eux, et, la main étendue, il prononça ces mots :

« Par la vertu du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous l'ordonne, levez-vous ! »

Et les sept bardes, se levant comme des hommes qui s'éveillent d'un profond sommeil, sortirent du lac, et chacun, détachant sa harpe, se mit à chanter, en l'honneur de Dieu et des saints, le plus beau cantique que le roi et le peuple d'Irlande eussent entendu de leur vie[1].

Le légendaire ajoute — il aurait pu s'en dispenser — que saint Kiéran partit comblé des bénédictions du roi et du peuple ; mais quelles ne furent pas celles des bardes ! Toute la légende irlandaise n'est qu'un chant de reconnaissance.

[1] Colgan, Acta SS., t. II, p. 460.

XVIII

Patrice, en ce qui le concernait, réprimait sévèrement l'expression indiscrète de la gratitude populaire ou monastique.

« On me glorifie trop, disait-il ; je me vois exalté au-dessus de mes mérites ; je ne suis pas digne de tous ces éloges[1]. »

Le fait qui donna lieu aux plaintes du bon saint est ainsi raconté :

Un de ses disciples, appelé Sechnal, qui dans le monde avait été barde, et conservait, sous la robe du moine, les allures indépendantes de sa première profession, dit un jour publiquement, en entendant vanter Patrice et affirmer que c'était un saint :

— Il le serait, s'il était plus charitable !

[1] *Confessio S. Patricii,* loco citato.

L'évêque, instruit de la critique, ayant demandé à Sechnal comment il l'entendait :

« C'est que vous refusez les dons et les offrandes qu'on vous fait, repartit le barde, au lieu de les garder pour subvenir aux besoins de nos frères. »

Le saint lui fit comprendre doucement pourquoi il agissait ainsi, ajoutant :

« Si je recevais tous les dons qu'on m'offre, je ne laisserais pas après moi, à nos frères, de quoi nourrir deux bêtes de somme. »

Sechnal vit qu'il avait blâmé injustement le saint ; il lui demanda pardon, et, l'ayant obtenu, il s'éloigna tout joyeux, cherchant le moyen de réparer sa faute. Or, voici comment il s'y prit : à quelques jours de là, il vint trouver Patrice et lui fit cette demande insidieuse :

« Mon père, je voudrais bien composer un poëme en l'honneur d'un saint qui vit encore ; qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense, le voici, répondit Patrice :

« Tu chanteras la beauté du jour, lorsque le soir sera venu ;

« Tu chanteras le courage du guerrier, lorsqu'il aura remporté la victoire ;

« Tu chanteras le bonheur du pilote, lorsqu'il sera rentré au port. »

Et comme Sechnal insistait :

« Chante donc, reprit le saint, mais tu seras puni pour célébrer un homme indigne de tes chants : je vois la mort debout à la porte de ta cellule ! »

Bravant la mort par amour pour son maître, le barde composa son poëme, et bientôt, d'un bout de l'Irlande à l'autre, toutes les bouches répétèrent :

« Écoutez, vous tous, amis de Dieu, écoutez
« chanter les mérites d'un héros béni du Sei-
« gneur, les mérites du bienheureux évêque
« Patrice. Apprenez comment ses grandes œu-
« vres l'ont rendu comparable aux anges, et
« comment sa vie admirable en a fait l'égal des apôtres[1]. ».

Si l'auteur de ce poëme mourut dans l'année, comme l'affirme la tradition, ceux qui savent et chantent son cantique, à leur dernière heure, sont sauvés.

Les guerriers qui l'entonnaient passaient invisibles à travers les clans ennemis ; et, faveur plus

[1] Colgân, *Trias*, p. 210 et 211.

charmante au cœur des fils de saint Patrice, plus d'un a vu, en le chantant, le doux visage de son Père rayonner et sourire.

Telle était la puissance des chants qui célébraient l'Apôtre de l'Irlande ; telle était surtout la puissance d'aimer de cette noble terre.

Patrice, comme il est dit de son divin modèle, l'aima lui-même jusqu'à la fin. Après trente-trois années de dévouement, il écrivait :

« Puisse le Seigneur me faire la grâce de ne jamais perdre la nation qu'il s'est acquise aux extrémités de la terre! »

Et continuant, avec un regret touchant de la patrie absente :

« Je voudrais bien revoir la Bretagne, qui est pour moi comme une autre patrie, et où j'ai des parents si tendrement aimés. Je voudrais surtout revoir la Gaule, y visiter mes frères, contempler le visage des saints de mon Seigneur. Dieu sait si mon cœur le désire! mais l'Esprit m'enchaîne en ces lieux, je crains de perdre mes travaux commencés, je crains de résister à l'ordre de la Providence, qui m'a ordonné de venir dans cette île, et de finir mes jours avec les Irlandais [1]. »

[1] Bollandus, *Confessio S. Patricii*, loco citato.

Ces vœux patriotiques exprimés avec tant de charme, étaient bien de nature à inspirer les bardes. Ils leur ont donné, pour ainsi dire, des ailes, et du sommet le plus élevé de l'Irlande, du haut de la montagne des Aigles, ils les ont fait monter jusqu'au ciel. Ils nous montrent le saint debout sur cette hauteur, contemplant en silence sa belle conquête évangélique ; puis attirant à lui, d'une aspiration de son âme, du couchant et du midi, de l'orient et du septentrion, sous la forme d'oiseaux blancs tachetés de noir, toutes les âmes sauvées par son apostolat, et du milieu de ces âmes, aussi nombreuses que les étoiles, adressant cette prière à Dieu pour le peuple qu'il aimait tant :

« O Seigneur ! accordez trois grâces à votre
« serviteur :

« La première, que tout Irlandais qui, à
« l'heure de sa mort, demandera pardon, soit
« pardonné ;

« La seconde, que jamais l'Irlande ne subisse
« le joug des nations étrangères ;

« La troisième, qu'aucun Irlandais n'assiste
« vivant au dernier jour du monde[1]. »

[1] Stevenson, *Nennius*, p. 45 et 46.

L'ange Victor lui fit connaître que Dieu l'exauçait : c'est la légende qui l'assure; mais, hélas ! elle s'est trompée, pour la seconde grâce au moins, et l'ange a reployé le drapeau vert d'Érin et de la liberté !

Sa prière achevée, le saint éleva la voix, et chanta :

« Bénie soit Érin en tous lieux; bénis soient
« l'Ulster et le Connaught; béni soit le Leinster
« en tout temps, et le Munster éternellement ! »

XIX

La mission de Patrice était accomplie ; il achevait de réaliser dans sa personne l'idéal de l'apôtre et de l'évêque, tel qu'il le concevait, tel qu'il l'a figuré lui-même en douze traits pleins de vigueur, avec le pinceau des bardes, dans les Statuts synodaux de l'Église d'Irlande.

Il avait été :

Le sol qui supporte ;

Le gouvernail qui dirige ;

L'ancre qui fixe ;

Le marteau qui frappe ;

Le soleil qui illumine ;

La rosée qui arrose ;

La feuille où l'on écrit ;

Le livre où on lit ;

Le miroir qui réfléchit;
Le signe qui répand la terreur;
L'image du beau et du bien;
Et il s'était fait tout à tous[1].

Après avoir prié pour sa patrie adoptive, il ne lui restait plus qu'à prier pour lui-même : ce fut son testament. Le voici :

« Si j'ai jamais fait quelque bien à l'imitation
« de mon Dieu, que j'aime tendrement, je lui
« demande la grâce de verser mon sang pour
« l'honneur de son nom, avec les prosélytes et
« les captifs chrétiens ; je le lui demande instam-
« ment, mon corps dût-il être privé de sépul-
« ture, déchiré en lambeaux, jeté misérablement
« en pâture aux oiseaux de proie, aux chiens sau-
« vages, à tous les animaux carnassiers. Tel est
« mon vœu le plus cher : je le confesse avant de
« mourir[2]. »

Quand approcha ce moment, il se déroba à la compagnie de ses disciples, et se cacha dans la solitude, voulant mourir avec mystère, humblement, pauvrement, sans consolation, sans amis,

[1] D'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 499.
[2] Bollandus, *Confessio S. Patricii* (ACTA SS. MART., t. II, p. 538.)

abandonné de tous, à l'exemple de son divin maître.

Ses vœux furent exaucés : le lieu de sa sépulture demeura longtemps inconnu. Un écrivain du neuvième siècle, qui a recueilli les traditions de l'Irlande et de l'Angleterre, nous en est le garant : « Personne, dit-il, ne sait où est le tombeau du bienheureux Patrice : il a été inhumé sans que qui que ce soit en ait été informé [1]. »

On ne peut faire que des conjectures sur l'époque précise de sa mort. Les uns la placent vers l'an 460, ce qui lui donnerait environ quatre-vingts ans ; les autres, avec moins de probabilité, en 493, où il aurait eu cent vingt ans.

La légende seule parle de ses derniers instants : Sabhal, où il avait fait son premier séjour, fut, selon elle, le lieu de son repos. La sainte fille du barde Dubtak lui porta dans ce monastère un linceul qu'elle avait tissu et brodé de ses propres mains. L'évêque la bénit, et la chargeant, après lui, de la bénédiction qu'il avait déjà donnée à l'Irlande du haut de la montagne des Aigles, il lui dit, en empruntant la langue et le rhythme bardiques :

[1] Stevenson, *Nennius*, p. 47.

« Brigitte, ô sainte mère, flamme d'or du pays « Désien ! pendant trente ans, parmi les infidèles, « bénis après moi la douce Érin ! bénis Érin en « tous lieux ; bénis l'Ulster et le Connaught ; « bénis le Leinster en tout temps, et le Munster « éternellement[1] ! »

Brigitte accomplit fidèlement les volontés dernières de l'apôtre des Irlandais : pendant trente années, elle ne cessa de les bénir. L'ange Victor, de son côté, continua de les assister, après avoir enseveli le saint dans le linceul brodé par la fille de l'ancien druide.

Tel est le récit des bardes : ils ajoutent, dans un langage empreint d'une grandeur incomparable, que le soleil fut le flambeau qui éclaira les funérailles de Patrice, et que pendant toute une semaine, tout un mois, toute une année même, il veilla religieusement pour illuminer sa tombe.

Les bardes n'ont dit qu'une partie de la vérité : ce n'est ni pour une semaine, ni pour un mois, ni pour une année que brillent d'aussi grandes lumières ; et quand j'entends chanter, sous les voûtes de l'église primatiale de l'Irlande catho-

[1] Pertz, t. VII, p. 481.

lique, les hymnes et l'office du saint qu'elle a canonisé ; quand sur notre terre de France, qui s'honore de lui avoir donné le jour, j'admire, dans la cathédrale de Rouen, sa vie transfigurée, peinte sur d'antiques vitraux d'une éternelle fraîcheur ; quand je vois tant d'églises qui lui sont dédiées ; quand, des rivages d'Érin aux côtes d'Armorique, des voix fraternelles s'appellent du cinquième au dix-neuvième siècle, et qu'aux bardes, enfants de l'apôtre irlandais, répondent des poëtes bretons [1] ; quand je sens moi-même dans mon cœur, en achevant ces pages, l'émotion qu'on éprouve devant le lit de mort d'un saint, je répète, avec une conviction profonde : Le soleil ne s'est pas couché, il ne se couchera jamais sur le tombeau de saint Patrice !

[1] Voyez le beau chant de Brizeux. (Poésies complètes, t. II, p. 133.)



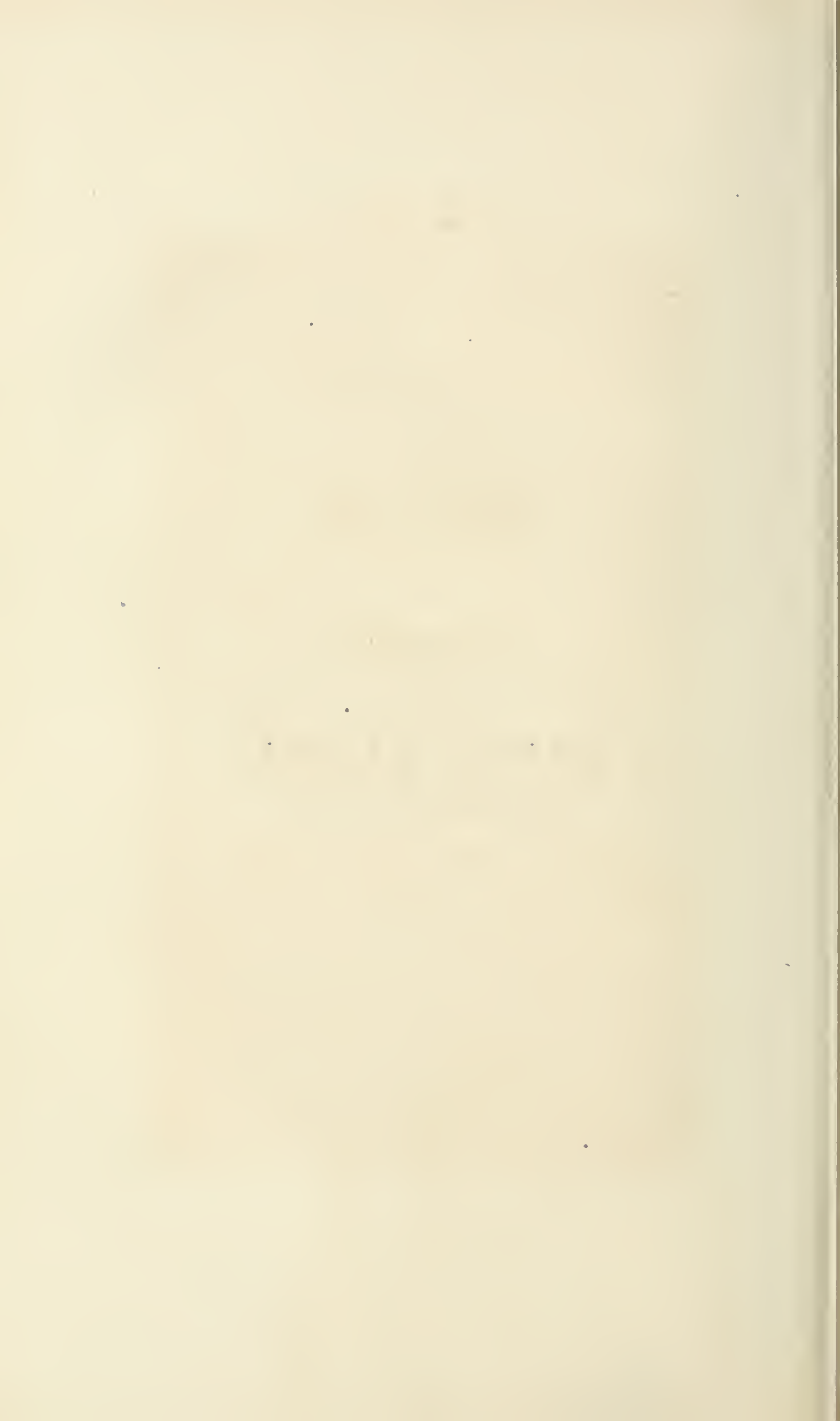
DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE

DE

SAINT KADOK

INSTITUTEUR DES BRETONS-CAMBRIENS



SAINT KADOK

I

La maison du chef cambrien Gundliou, surnommé *le Guerrier*, présentait ce soir-là un aspect inaccoutumé. Toute la famille, depuis le maître jusqu'au dernier des serviteurs, était en mouvement. Des messagers allaient et venaient ; les joueurs de harpe accordaient leurs instruments de musique ; on voyait sur le feu la chaudière royale, et, coupés par morceaux, les membres fumants d'une vache et d'un veau cuisaient

à gros bouillons. Assis sur la peau de l'animal, dont il avait fait un tapis pour son siége auquel les grandes cornes recourbées de la vache formaient un dossier d'une nouvelle espèce, le chef de cuisine excitait l'ardeur des valets placés sous ses ordres.

Des provisions destinées à un festin arrivaient de tous côtés. On dit même que des cruches, qu'on avait laissées vides au cellier, y furent trouvées remplies de lait, de cervoise et de miel, présage triplement heureux. On ajoute que quatre torches, tenues par des mains invisibles, avaient soudainement brillé aux quatre coins de la salle où l'on préparait le festin.

Qu'était-il donc arrivé de nouveau dans le palais du roi de la Cambrie méridionale?

La reine venait de lui donner un fils.

Le lendemain, comme le roi fêtait, avec ses guerriers, cet heureux événement, un homme vêtu d'une peau de bête, les jambes nues et la tête à demi-rasée, se présenta à la porte de la salle du banquet. Repoussé d'abord, il avait fini par forcer la garde, et, s'avançant entre les deux rangs de colonnes, formées de troncs d'arbres polis, qui soutenaient la voûte de l'édifice, il alla droit au

chef barbare, assis à table au fond de la salle, auprès d'un grand feu.

Cet homme était un ermite irlandais, disciple de saint Patrice. Fils de roi, il avait quitté son pays et la cour de son père pour vivre solitairement dans les forêts de la Cambrie, où il s'était fait l'instituteur des petits enfants. Ils l'appelaient *Tad*, en leur langue, c'est-à-dire *Père*, et le peuple lui donnait le même nom. Il était, en effet, le père de tous les hommes du pays des Silures, dit un chroniqueur ; il supportait patiemment leur grossièreté et même leurs injures, ne se fâchant jamais contre eux, et simple comme une colombe.

S'étant incliné devant le chef cambrien, il lui parla ainsi :

« Seigneur, j'avais deux ramiers bleus et une vache noire. Mes ramiers venaient manger dans ma main, ils jouaient sur le toit de ma cabane, ils réjouissaient mes yeux par leur plumage, et mes oreilles par leur chant ; ma vache, présent d'un homme noble dont j'élevais les fils, me nourrissait de son lait, ainsi que les enfants du voisinage que Dieu envoyait à mon école. Or le vautour a enlevé mes ramiers, et vos guerriers

ont volé ma vache, et je la vois servie à ce banquet. Mais j'ai pardonné à l'oiseau de proie, et je pardonne aux hommes de guerre, et comme il est écrit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, » je dis de bon cœur : « Heureux jour et lumière joyeuse à l'enfant nouveau-né ! » Et je viens fêter avec vous sa naissance, et le bénir au nom de Dieu.

On apporta l'enfant dans la salle ; le bon ermite, le tenant dans ses bras, le considéra tendrement pendant quelque temps en silence, comme une mère regarde son enfant ; puis il prit de l'eau, et le baptisa sous le nom de Kadok c'est-à-dire le *Belliqueux*, qui ne dut pas déplaire à la vanité de Gundliou *le Guerrier*.

Le chef des Silures, qui avait ordonné le vol commis au préjudice du pauvre ermite, touché de sa générosité, voulut le dédommager, et le saint homme accepta un dédommagement ; mais, plus soucieux, dit la légende, des biens éternels que de ceux de la terre, préférant l'âme d'un homme à la chair d'un animal privé de raison, il demanda qu'on lui donnât, au lieu d'une vache pour le nourrir, le fils du roi à élever ; et le roi lui pro-

mit de le lui confier quand l'enfant serait en âge d'aller à l'école[1].

[1] Rees, *Lives of the Cambro-British saints*, p. 25 et 26. Cf. Bollandus, *Acta SS*. Janu, t. II, p. 603, Albert Le Grand, *Vies des saints de Bretagne*, éd., de 1657, p. 499, et Iolo, *Gywydd sant Kattwg*, p. 501.

II

A l'époque où cette histoire commence, c'est-à-dire vers la fin du cinquième siècle, trois choses étaient regardées par les Bretons comme les plus précieuses qu'une nation pût posséder : une épée, une harpe, un livre.

Kadok apprit des guerriers de son père à manier l'épée, des bardes à jouer de la harpe; il devait apprendre des moines à lire dans les livres saints.

Tout jeune, il excellait à tirer de l'arc, c'est la tradition d'Armorique, et nous savons, d'autre part, que les hommes du pays où régnait Gundliou étaient les plus habiles archers de la Cambrie. Leurs flèches, dit un ancien auteur, n'étaient point renfermées dans des carquois et jetées sur l'épaule comme ailleurs : ils les portaient à la main, liées en faisceaux. Leurs arcs n'étaient ni

d'ivoire ni de corne, ni même en if artistement poli et luisant ; on n'y voyait aucun ornement d'or, d'argent ou d'étain ; ils étaient faits d'une branche d'ormeau sauvage, raboteuse et grossière, et cependant nul arc au monde n'envoyait la flèche au but avec plus de roideur et d'élasticité[1].

Son arc d'une main, ses flèches de l'autre, vêtu d'un manteau léger, ne descendant que jusqu'aux genoux, tête nue et nu-pieds, les jambes couvertes de grandes guêtres de cuir non foulé, Kadok courait les bois, le jour et la nuit, gravissait les montagnes, traversait les fleuves à la nage, à la tête de jeunes Cambriens qui, se réunissant par troupes, selon la coutume de ceux du pays, l'avaient pris pour chef, dans des chasses, des jeux guerriers, des luttes, et même de véritables batailles de tribu à tribu, où les enfants préludaient aux combats de l'âge viril.

Dans un pays et dans un temps où tout homme était un soldat, depuis le noble jusqu'au paysan ; où l'on ne connaissait pas de plus grande joie que celle de combattre, de plus grand honneur que de mourir l'arc à la main ; où le son de la corne de guerre, retentissant au milieu des bois, faisait

[1] Giraldus, *Itinerarium Cambriæ*, éd. Camden, p. 837.

sortir des hommes armés de derrière tous les buissons, c'était un bonheur pour les pères de voir leurs fils s'exercer au jeu des batailles : les vieillards les encourageaient et les poëtes les chantaient.

« Ce n'est qu'un enfant, dit un barde, en parlant de l'un d'eux, et déjà il possède les qualités d'un homme; il est vaillant dans les combats; il est fameux. »

Ainsi on louait le vainqueur. Le vaincu, au contraire, recevait des leçons sévères :

« Enfant, quand j'étais à ton âge, on n'eût pas foulé mon manteau impunément aux pieds; on ne labourait pas ma terre sans l'arroser avec du sang.

« Quand j'étais dans ta position, ma jeunesse jouant à ma suite, l'ennemi ne brisait pas la borne de mon champ; l'étranger craignait ma colère.

« Quand j'étais dans ma fleur comme toi, je me conduisais comme un homme, quoique je ne fusse qu'un bambin. Mes jouets étaient des fers de lance, avec leurs gaînes solides, des fers de lance aigus comme l'épine. C'était un jeu pour moi de soulever un roc[1]. »

La légende a conservé le souvenir du barde domestique du roi Gundliou. Nous verrons son dé-

[1] Les *Bardes bretons*, 2e éd., p. 26.

vouement envers son prince mis à l'épreuve dans une circonstance touchante. On doit croire qu'il n'en montra pas moins pour le fils que pour le père, et que ses enseignements, les premiers reçus par Kadok, ne différèrent pas beaucoup de ceux des poëtes que nous venons d'entendre : ils contribuèrent à faire de l'enfant un vaillant guerrier. La tradition d'Armorique nous le montre, dès l'âge de quinze ans, comme le roi Arthur des Légendes, à cheval, à la tête des soldats cambriens, et, comme Arthur, gagnant une victoire. « Estant en âge de monter à cheval, dit Albert le Grand, son père ayant déclaré la guerre à un autre prince souverain, donna la conduite de son armée au prince Cado[1]. » La ceinture éclatante du capitaine de quinze ans, son pourpoint doré, son manteau bleu comme le ciel, l'épée qu'il brandit dans cette bataille sur la tête de ses ennemis, brillent encore, après bien des siècles, dans l'imagination guerrière des Bretons de France[2]. Chez les Cambriens, au contraire, l'ombre du jeune guerrier armé de l'arc s'est évanouie de bonne heure, et il ne nous apparaît plus qu'avec une harpe à ses côtés et un livre à la main

[1] *Vies des saints de Bretagne*, p. 500.
[2] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 325.

II

L'ermite qui avait fait un chrétien de Kadok, et annoncé sa jeunesse belliqueuse en l'appelant de ce nom, devait, au jour marqué par Dieu, faire de lui le docteur de la race cambrienne ; mais il n'eut pas besoin de venir rappeler à Gundliou sa promesse, Kadok l'alla trouver de lui-même pour être instruit à son école.

La harpe du disciple de saint Patrice opérait en Cambrie les mêmes prodiges qu'autrefois la cloche de saint Kiéran chez les Irlandais. Non-seulement tous les jeunes gens, mais les bardes mêmes du pays accouraient à ses sons : elle justifiait l'opinion commune que, pour les instruments de musique, les Irlandais l'emportaient sur tous les autres peuples. Leur jeu, dit un ancien auteur, n'a pas la lenteur des joueurs de harpe bretons :

il est rapide, précipité, et cependant plein de douceur. On ne peut se lasser d'admirer comment des doigts qui courent avec tant de vitesse observent la règle et la mesure [1].

Très-habile à tirer de l'arc, Kadok voulut apprendre de l'ermite irlandais à *décocher la flèche de la mélodie*, pour me servir de l'expression d'un vieux poëte armoricain. Chaque jour il venait recevoir les leçons du docteur étranger, et se perfectionner dans un art où le barde de son père avait commencé de l'instruire.

Mais tous les arts sont frères : l'ermite en enseignait un autre qui est la clef de voûte de l'enseignement, je veux dire la grammaire. Kadok se livra avec ardeur à cette étude nouvelle, et les anciens grammairiens latins Donat et Priscien, commentés et interprétés par son maître irlandais, devinrent pour lui des guides plus chers que ne l'avaient été les vieux guerriers qui l'avaient formé à l'exercice des armes. Son ardeur à s'instruire était telle, que ses camarades disaient de lui : « Il porte du feu dans son sein ; » et la légende, perdant avec le temps le sens de ces paroles, l'a représenté, revenant de l'école, avec des

[1] Giraldus. *Itinerarium Cambriæ*. Ed. Camden, p. 857.

charbons enflammés dans un pan de sa robe.

Bientôt la petite école de Cambrie ne suffit plus à son besoin d'apprendre. Il entendait une voix qui lui répétait sans cesse : « Mon fils, pendant que tu es jeune, instruis-toi ; et, quand tes cheveux seront devenus blancs, tu trouveras la sagesse, qui sera pour toi comme ton père et ta mère. »

Quittant donc la maison paternelle, il s'embarqua pour l'Irlande. Dans ce pays, dépôt de toute la science de l'Occident au cinquième siècle, il choisit la grande abbaye de Lismor pour y achever le cours de ses études. Là, il put satisfaire sa soif de science, en buvant à longs traits aux sept courants du savoir qu'on nommait les arts libéraux, et qui embrassaient la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Il y passa trois ans, au bout desquels, ayant appris qu'un fameux rhéteur breton ou écossais appelé Bac'han, nouvellement arrivé d'Italie, enseignait le latin dans les montagnes de la Cambrie, d'après les bonnes méthodes romaines, il abandonna l'Irlande pour revenir dans son pays. Il y fut suivi par un grand nombre d'Irlandais, parmi lesquels trois jeunes clercs,

l'un appelé Makmoïl, l'autre Graban, le troisième Finiân, de la race des Finn, comme Ossian.

Le docteur italien professait effectivement au pays de Brekon d'après les bonnes méthodes de Rome; mais ses élèves étaient devenus si nombreux, qu'ils n'avaient pas toujours de quoi manger, et personne ne subvenait à leurs besoins, la famine désolant, dit-on, la Cambrie.

La science était donc aux prises avec la faim, quand le jeune Kadok vint demander au docteur italien de l'admettre parmi ses disciples.

Bac'han lui répondit :

« Mon fils, je suis prêt à te recevoir; mais je crains bien que le pain ne vienne à manquer à toi et à tes condisciples, et que vous ne souffriez beaucoup. »

A ces paroles, de grosses larmes coulèrent le long des joues de Kadok, et il adressa à Dieu une prière fervente pour que les besoins de l'esprit ne fussent pas vaincus par les appétits du corps; puis il se rendit à sa cellule, où, s'asseyant devant une petite table, il prit sa tête dans ses mains afin d'apprendre sa leçon.

Or, pendant qu'il étudiait aussi, une souris blanche, sortant d'un trou du mur, sauta sur sa

table et y déposa un grain de blé; puis, elle s'asseoit devant l'écolier, tourne autour de lui, comme pour attirer son attention, va, vient, s'arrête, se rassied de nouveau, recommence à tourner, et, ne pouvant parvenir à le distraire de son étude, elle s'éloigne et revient avec un second grain de blé; puis elle en apporte un troisième, puis un quatrième, et en dépose ainsi jusqu'à sept sous les yeux de l'enfant.

En ce moment, il finissait d'apprendre sa leçon. Frappé comme d'un avertissement du ciel, il se leva, suivit la souris, et ne tarda pas à la voir entrer dans un caveau dont l'ouverture était cachée par des ronces et des broussailles et où il pénétra à sa suite. Quel fut son étonnement! un énorme monceau de blé y était déposé. Qui avait fait ce dépôt? depuis combien de temps se trouvait-il là? personne ne le sait; seulement, une chose est certaine, c'est qu'un tel grenier d'abondance ne pouvait être qu'un don du Seigneur, touché du besoin de son serviteur, et qui ne voulait pas voir mourir de faim un jeune homme aussi studieux.

À la vue du charmant miracle de la miséricorde divine, le maître dit à Kadok, en présence de ses

élèves, accourus pour contempler le trésor découvert par leur condisciple :

« Mon fils, je connais maintenant que tu es un vrai serviteur de Dieu et qu'il te soutient dans tes entreprises ; je souhaite d'autant plus vivement que tu demeures près de moi, pour lire les bons écrivains, aussi longtemps qu'il te plaira. »

Le disciple remercia son maître avec une grande joie, et quand vint le moment de toucher au présent de la Providence, il parla ainsi :

« Mon père, si vous le permettez, nous partagerons ce grain avec les pauvres de ce pays et avec tous ceux qui souffrent de la faim, car il ne faut pas qu'on puisse tourner contre nous la sentence du Sage : « Celui qui recèle le froment « sera maudit par le peuple ; il sera béni, au con- « traire, celui qui le distribue. » Il distribua donc aux indigents, dans la mesure de leurs besoins, le présent de la Providence, et son amour pour eux lui porta bonheur, car, tandis que le peuple bénissait sa charité, le Seigneur bénit ses études[1].

[1] Rees, *Vita S. Cadoci*, loco citato, p. 37.

IV

« La science, dit Pindare avec grâce, cultive et nourrit la fleur de la vie; » mais qu'importe la science sans l'amour de Dieu et des hommes? ajoute excellemment l'auteur de l'*Imitation*. Kadok avait mis en pratique cette belle maxime, en donnant la charité pour fondement à son savoir. Il devait, en avançant dans la vie, élever l'édifice de la base au sommet. Simple laïque jusqu'à ce moment, et ne faisant point partie des clercs de l'église bretonne, il voulut embrasser l'état monastique et livrer sa chevelure, pour me servir d'une expression du temps, aux ciseaux d'un saint évêque nommé Dubrik. Puis, suivi de Finian, de Makmoïl et de Gabran, il se retira dans une vallée sauvage autrefois habitée par l'évêque et par lui

consacrée. L'ancien ermitage de Dubrik servait de refuge à un énorme sanglier devenu tout blanc par l'effet de l'âge; et dans la fontaine voisine, où personne ne venait puiser, un cygne plus blanc lui-même que la neige se baignait majestueusement en véritable roi des eaux. Un buisson, où l'oiseau avait coutume de faire son nid chaque année au retour du printemps, obstruait les abords de la fontaine. Il ne restait plus aux environs aucune trace du séjour de l'évêque, ni d'aucune culture : rien que des ronces et des épines devant la porte de la cabane, à l'exception d'un pommier qui était tout couvert de fleurs.

Kadok, fatigué de la route, s'était assis sous le pommier, et considérait tristement ces lieux désolés, quand le sanglier, les crins hérissés, s'élança bruyamment de sa bauge, fit trois bonds au dehors en grognant, s'arrêtant chaque fois pour se retourner et regarder d'un air furieux le nouvel hôte qui lui venait disputer son gîte. De son côté, le cygne, déployant ses ailes, s'envola.

Le jeune solitaire se demandait quelle leçon Dieu voulait lui donner par les trois bonds et les trois repos du vieux sanglier, quand il s'endormit sous le pommier fleuri. Et voilà qu'un ange lui

apparut en songe, et lui parla ainsi : « Le sanglier, propriétaire primitif des forêts de la Cambrie, a bondi trois fois en l'honneur des trois personnes divines. A l'endroit de sa première station, tu bâtiras une maison de prières sous l'invocation de la sainte Trinité ; à l'endroit de la seconde, une salle pour prendre tes repas ; à celui de la troisième, une chambre pour ton repos. »

L'ange n'eut pas besoin de lui apprendre que le vieux sanglier était le symbole celtique de l'instituteur appelant ses disciples, et que le pommier fleuri représentait la science et ses fleurs qui devaient se changer en fruits. Kadok apparemment connaissait l'appel, adressé par les druides armoricains à leurs élèves :

« Accourez, accourez tous au pied du pommier ; le vieux sanglier vous instruira[1]. »

Il savait aussi, je présume, que le cygne est l'oiseau qui, dans les traditions d'Armorique, annonce le retour du soleil, les beaux jours et les événements heureux[2].

Le saint suivit les conseils de l'ange ; il construisit un monastère en bois dans la forme trian-

[1] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 10.
[2] *Ibidem.*, p. 380.

gulaire indiquée, et comme il n'y avait pas de chemin pour y conduire, il se mit en devoir d'en tracer quatre, larges et unis, vers les quatre points de l'horizon. Il pratiquait ainsi à la lettre, dit un de ses biographes, ce précepte de l'Évangile : « Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers; » précepte qu'il devait pratiquer moralement par l'éducation du peuple[1].

Il arracha aussi les ronces, les épines et les roseaux autour de son monastère, et, pour en assainir le sol marécageux, il y fit des tranchées destinées à verser dans une petite rivière du pays les eaux fangeuses de la vallée. C'était encore le prélude des opérations salutaires du prêtre chrétien dans les âmes.

Tout avait réussi par ses soins persévérants. Le nombre de ses disciples avait considérablement augmenté, et le jour approchait de la dédicace de sa chapelle, quand on vit venir le long d'un des quatre chemins qu'il avait tracés, par la voie du nord, un voyageur vêtu du costume irlandais : c'était un moine habile dans l'art de travailler les métaux. Il portait sur le dos, dans un sac de cuir, avec ses outils, quelques-uns de ses ouvrages les

[1] *Vita S. Cadoci*, loco citato, p. 34.

plus remarquables. Son nom était Gildas ; il avait pour père un chef breton des frontières d'Écosse, et un de ses frères, appelé Aneurin, devait se rendre un jour célèbre parmi les bardes insulaires.

Kadok, à qui justement il manquait une cloche pour son monastère, regarda l'arrivée de l'artiste irlandais comme une nouvelle faveur du ciel. Il l'accueillit avec bienveillance, le traita de son mieux, et ayant témoigné le désir de voir quelque beau travail d'orfévrerie, comme il en avait tant admiré en Irlande, Gildas ouvrit son sac, et le premier objet qu'il en tira fut précisément une de ces cloches merveilleuses si ardemment désirée par la communauté. Sa forme et sa hauteur étaient à peu près celles d'un large bonnet carré ; elle était faite d'un mélange de cuivre et d'argent, non fondue, mais battue au marteau.

Kadok la prit par l'anse, la regarda avec admiration et l'agita respectueusement : l'instrument de musique le plus harmonieux n'eût pas rendu un son plus doux ; c'était comme une voix humaine. Tout le monastère fut dans le ravissement :

— Voici une maîtresse chanteuse que sa place attend, ce me semble, dans notre chapelle, dit gaiement saint Kadok.

Gildas répondit : « Je vous la donnerais volontiers, mais elle est destinée à Notre Très-Saint Père le Pape ; je vais à Rome pour la lui offrir. » Et il continua sa route vers la capitale du monde chrétien.

Le pape n'admira pas moins que les Bretons la cloche du moine d'Irlande ; mais quand il voulut la faire sonner, chose étrange ! elle resta muette.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-il à Gildas ; pourquoi ta cloche, quoiqu'elle ait une langue, ne parle-t-elle pas ?

— Je vais vous l'apprendre, Très-Saint Père. Comme je passais par l'île de Bretagne, j'ai visité un saint homme vénéré des Bretons, et, entendant ma cloche, qui rendait alors un son doux et harmonieux, il s'est écrié en riant : Voici une maîtresse chanteuse que sa place attend, ce me semble, dans notre chapelle. Moi, je la lui ai refusée, l'ayant faite pour vous l'offrir.

— Et vous avez eu tort, mon fils, répliqua le pape ; je connais depuis longtemps la sainteté de Kadok ; je connais aussi les Bretons, ils ont la tête dure, mais le cœur tendre. Eh bien ! rapportez de ma part cette cloche à l'homme de Dieu ; qu'elle

soit pour les Bretons un préservatif contre le malheur, et qu'en l'entendant chanter, ils se rappellent qu'ils ont un père à Rome, comme ils en ont un dans les cieux.

Gildas rapporta donc, de la part du pape, la cloche au pays de Bretagne, et du moment qu'elle fut entre les mains de saint Kadok, elle retrouva sa voix plus belle que jamais [1].

[1] *Vita S. Cadoci*, p. 59 et 60. Cf. le *Mémoire sur la cloche de Stival*. (Académie des inscriptions, t. XXIV.)

V

Lorsque la nouvelle communauté de saint Kadok fut tout à fait fondée, et que, pour me servir d'une image consacrée par une locution populaire, il vit « ses sillons blanchissants, » le souvenir de son *Père de Rome*, toujours présent à sa pensée comme celui de son *Père des cieux*, le décida à quitter momentanément ses disciples et ses écoliers, pour aller porter au chef de la chrétienté le tribut de son hommage et de sa reconnaissance. De Rome, il se proposait de se rendre à Jérusalem, afin de satisfaire sa piété par les deux plus grands pèlerinages d'Orient et d'Occident. Entrepris au moyen âge dans un but moins religieux que chevaleresque; de notre temps, par quelques hommes éminents, sans autre intérêt que celui de la

curiosité et la passion des grandes excursions poétiques; recommencés depuis peu d'années, comme de véritables pèlerinages, sous le patronage de saint Vincent de Paul, les voyages en Terre sainte avaient encore, au sixième siècle, leur motif naturel, et les auteurs qui ont enregistré les noms des pèlerins aux époques les plus reculées n'ont eu garde d'omettre celui de saint Kadok.

Le départ avait toujours quelque chose de solennel et de touchant; l'incertitude du retour lui donnait presque le caractère du suprême adieu. Celui qui quittait son pays faisait souvent les mêmes préparatifs, les mêmes dispositions spirituelles et temporelles que celui qui quittait la vie.

Kadok remit la direction de la communauté entre les mains du plus âgé de ses disciples, et partit au milieu des larmes de tous

Son passage à Rome a laissé peu de trace dans la tradition populaire; les souvenirs de son séjour en Terre sainte ont eu plus de durée. Il visita les déserts de la Palestine, où Tabenne, Sceté et Gaza lui offrirent de grands exemples à imiter.

Les légendaires cambriens, dans un mythe gracieux, se sont plu à faire de lui le trait d'union

poétique entre leur chère *île des Saints* et la Terre sainte. Prévenant, treize siècles à l'avance, un Breton illustre qui puisa dans le lit du Jourdain pour baptiser un fils de France, Kadok aurait rapporté assez d'eau du même fleuve pour en mêler à toutes les fontaines bretonnes. Faut-il s'étonner si les fronts lavés dans ces fontaines sanctifiées ont gardé fidèlement le signe du baptême?

VI

Les disciples de saint Kadok avaient bien raison de pleurer son départ. Au retour de son pèlerinage, il les trouva dispersés et son monastère en ruine. Rien de plus commun dans ce temps que les dispersions des communautés et les dévastations des abbayes : elles offraient aux barbares un butin riche et sans danger. Mais si l'oiseau ne se lasse pas, au printemps de l'année, de refaire son nid dévasté, la persistance du moine était la même au printemps du christianisme. Kadok réunit la plupart de ses disciples et recommença avec une ardeur toute nouvelle l'œuvre interrompue. Cependant, ne voulant point que les travaux manuels absorbassent tout leur temps, plus que par le passé, il les divisa en deux bandes,

les uns chargés d'aller à la forêt couper les arbres nécessaires à la construction de l'édifice, les autres qui devaient rester à étudier près des ruines.

A la tête de ces derniers, il plaça les deux Irlandais Finian et Makmoïl, et leur remit un livre pour le lire et l'expliquer à leurs frères. Or, tandis qu'ils se livraient à ces travaux d'esprit, survint l'économe, suivi du fossoyeur et du cuisinier de la communauté, qui leur adressèrent des reproches :

— Allez-vous rester ainsi longtemps sans rien faire, vous autres? trouvez-vous donc humiliant de travailler avec vos condisciples? Il est plus commode sans doute de manger le pain que de le gagner ; voyons ! vite à la forêt ! et aidez vos compagnons à porter ici les matériaux qui nous manquent.

Makmoïl et Finian répondirent :

— Est-ce que nous pouvons nous atteler à des chariots comme des bœufs?

Au moment même deux cerfs, au port majestueux et aux ramures magnifiques, apparaissaient, tête levée, sur la lisière de la forêt.

— Des bœufs ! répéta le cuisinier, pour railler

les deux clercs; tenez! en voilà deux des plus robustes. Courez-les prendre et attelez-les à votre place.

— Pourquoi non? répondit Finian, moitié sérieusement, moitié par plaisanterie; et il s'avança vers les cerfs comme un enfant qui tend la main pour saisir un oiseau qu'on le défie d'atteindre. Mais dans cette terre du Glamorgan, où, selon l'opinion populaire, les cerfs courbaient par respect les genoux devant les bardes et leur servaient de monture, ils ne devaient pas fuir devant un savant clerc, petit-fils d'Ossian. Ils l'attendirent donc sans s'effaroucher, et, aussi doux que ceux qui furent sellés et bridés par le barde Myrdhinn et par saint Télio, ils tendirent leurs têtes au joug des disciples de saint Kadok. Attelés à la charrette des moines, ils ne firent aucune difficulté pour transporter au monastère les bois de construction.

Mais ce prodige, qui excita l'admiration des hommes, en manifestant dans les élèves de Kadok un pouvoir comparable à celui des plus grands bardes et des plus grands Saints, ne causa aucune surprise à leur maître; loin de les féliciter, quand il les vit conduire les cerfs attelés comme

des bœufs, il les blâma sévèrement. A ses yeux, la vertu d'obéissance valait mieux que tous les miracles du monde, et ses disciples venaient de désobéir.

— Pourquoi avez-vous quitté vos livres pour vous faire charretiers? s'écria-t-il en grand courroux, ne vous avais-je pas donné des leçons à étudier?

— Le fossoyeur, l'économe et le cuisinier se sont moqués de nous, répondirent les clercs; ils nous ont reproché d'être des fainéants et de manger le pain que nous ne gagnons pas.

— Eh bien! que Dieu les punisse, dit le Saint; ils mériteraient de mourir par le glaive ou par la faim; mais vos livres? vos livres, où les avez-vous laissés? en plein air! par ce temps affreux!

En ce moment, la pluie tombait à torrents, et Kadok avait bien raison de craindre qu'ils ne fussent endommagés.

— Il est vrai, répondirent les clercs en pâlissant; dans notre précipitation, nous les avons laissés ouverts à la place où nous étions.

Le maître courut en toute hâte au lieu indiqué, tremblant de les trouver perdus; mais, par une permission de Dieu, qui aime la science et récom-

pense ceux qui la cultivent, pas un feuillet n'avait été mouillé.

On croyait posséder au moyen âge, en Cambrie, dans l'abbaye de Lancarvan, qui tire son nom, dit-on, de l'histoire des deux cerfs, le livre précieux sauvé par la vigilance du maître. En mémoire de lui, on l'appelait Kov-Kadok, c'est-à-dire le Souvenir de Kadok. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y conservait intact, au bout de bien des siècles, le recueil des leçons de piété et de science données par le saint fondateur, et que les orages des temps barbares n'en avaient pu arracher un feuillet ni effacer une lettre. On en peut voir la preuve dans les écrits de Karadok, abbé de Lancarvan au douzième siècle, premier historien du pays de Galles[1].

[1] *Vita S. Cadoci*, p. 38 et 39.

VII

Nous savons par un moine de Lancarvan quelle était la règle de l'abbaye. Elle ne différait pas beaucoup de celle qui est venue jusqu'à nous sous le nom de Saint-David.

Au premier chant du coq, chacun se levait, s'habillait, se lavait les mains et le visage, puis se rendait à la chapelle pour y prier et y chanter alternativement jusqu'au point du jour. « Le chant, disait Kadok, entretient la gaieté. » Avec le jour commençait le travail. Ayant affaire à des barbares, à des débris romains, à des hommes qui avaient passé leur vie jusque-là dans l'oisiveté, le saint abbé courbait leur nature paresseuse sous le joug d'une fatigue continuelle. Il leur imposait un labeur sérieux; tantôt un art mécanique, tantôt une industrie quelconque, le plus souvent la cul-

ture des champs, et il les leur faisait labourer avec leurs propres mains, sans le secours des bœufs, et en silence. Ce silence les accompagnait des champs au monastère, où ils se rendaient vers le milieu du jour pour se livrer à d'autres travaux : la lecture des bons auteurs de l'antiquité, surtout des poëtes ; la transcription de ces auteurs avec des gloses, dans la langue vulgaire des Bretons, ou la copie de poëmes religieux dans la même langue, étude toujours commencée, toujours terminée par la prière, occupaient une partie de l'après-midi.

Dès que le son de la cloche se faisait entendre, on quittait tout pour se rendre au chœur. L'exactitude était telle, qu'on eût laissé un mot à moitié écrit, et même une lettre inachevée, par obéissance à la règle. Enfin venait le moment du repas, qui avait lieu seulement à la neuvième heure du jour ; on le prenait moins par sensualité que par nécessité. Du pain et des légumes cuits à l'eau, assaisonnés de sel, étaient la nourriture ordinaire des moines. Ils en réservaient une plus délicate pour les malades, les vieillards, les voyageurs et les pauvres. Tous les ans, vers les fêtes de Pâques, Kadok en rece-

vait trois cents, qu'il servait lui-même à table.

Après l'action de grâces, on se rendait à la chapelle, où l'on passait environ trois heures, soit à genoux, soit debout, à veiller et à prier dans un grand silence que personne n'eût osé troubler en remuant ou en toussant.

Avant de se retirer pour se reposer, la plupart venaient confier les pensées de leurs cœurs à leur abbé, comme à un père et à un ami ; après quoi chacun se livrait, l'âme en paix, au sommeil. Mais lui ne fermait guère les yeux, et, pendant que ses disciples dormaient, il restait éveillé, priant pour sa chère communauté [1].

Elle était bien nommée ainsi, car tout y était commun à tous ; ce qu'un frère gagnait par son travail profitait à ses frères. Égaux entre eux, aucun ne disait : « Ceci est à moi, cela est à toi ; » quiconque eût dit : « Telle chose m'appartient, » eût été sévèrement puni. Pauvres volontaires, les moines refusaient les dons qu'on leur faisait, et méprisaient les biens du monde. Leur obéissance envers leur père spirituel était aussi absolue que leur pauvreté ; leur chasteté ressemblait à celle des anges. Kadok la confiait à la garde

[1] Rees, *Lives of the Cambro-British saints*, p. 127, 128 et 129.

du double labeur quotidien sous lequel il fatiguait leurs membres et ployait leur esprit.

Quoique ces trois vertus d'obéissance, de pauvreté et de chasteté fussent requises pour rester membres de la famille monastique, et qu'elles fussent précisément les plus opposées aux trois grands vices des barbares, les solliciteurs ne manquaient pas à la porte de l'abbaye ; mais toutes les demandes n'étaient pas écoutées. Ce n'était qu'après dix jours d'épreuve que le postulant voyait la porte s'ouvrir, et encore n'était-il admis que comme serviteur du portier. Pour être reçu dans la familiarité des frères, il fallait qu'il eût souffert longtemps dans cet office toutes sortes d'humiliations et de contrariétés. Du reste, le Père spirituel ne lui demandait pas un denier, il le recevait nu comme un naufragé; c'est l'expression même de l'auteur de la règle[1] : le brigand irlandais Makfil, disciple de saint Patrice, fut reçu ainsi à la lettre après sa conversion.

Malgré la rigueur des épreuves imposées au postulant, la plupart persévéraient, et l'on peut juger approximativement du nombre des moines de Lancarvan, par celui des religieux de l'abbaye

[1] Bollandus, *Regula vivendi*, 1 mart., p. 46.

de Lanpadarn-Vaur, où il y en avait huit cent quarante-sept, et par celui de Bangor, qui en réunissait deux mille quatre cents. C'était, comme on le voit, de grandes colonies. Il faut croire cependant que les écoliers comptaient pour une bonne partie dans un nombre de personnes aussi considérable.

Ces derniers formaient un véritable collége sous la direction d'un corps de moines voués plus particulièrement que les autres à l'enseignement. Pour ces enfants, la règle du monastère n'existait pas, ou du moins elle avait perdu ses épines; plus tard, les lieux où ils avaient passé leurs jeunes années leur apparaissaient comme une île enchantée, comme un jardin frais et fleuri où ils avaient secoué l'arbre de la science pour s'en partager les fruits. Le peuple et les poëtes populaires, à distance, jugèrent de même ces retraites fortunées. Là, selon eux, « tous les biens réunis; là, ni voleurs, ni pirates, ni ennemi guettant sa proie; là, ni brouillards, ni tempêtes, ni violence d'aucune espèce; mais la paix, la concorde, un printemps éternel couronné de lis, de roses et de violettes; et sur le même arbre, parmi un feuillage toujours vert, les fruits d'automne

mêlés aux fleurs d'été. Pour habitants, des jeunes gens dont jamais le sang ne souilla la robe blanche, dont le visage respirait la joie, dont chacun n'avait rien en propre que sa gaieté; qui, tous, mettaient tout en commun[1]. »

Dans ces fantaisies charmantes, peintes sous les couleurs adoucies de la mythologie celtique, la poésie n'était pas moins exacte que l'histoire; elle ne faisait qu'achever de l'interpréter à sa manière, en ajoutant que ni la douleur, ni la maladie, ni même la mort ne visitaient les instituteurs des enfants élevés loin du monde, et qu'ils n'avaient de la vieillesse que la douceur, les cheveux blancs, les longs récits et les chansons. Toujours jeune, allègre et sereine, la science ne possède-t-elle pas, en effet, une véritable immortalité?

Pour achever de prêter à l'idéal, il se trouva que le nom donné aux monastères bretons, était celui des phalanges célestes, et qu'on disait le *chœur* des moines, comme on disait le chœur des anges. Une race d'une imagination moins vive que la race celtique, moins sensible aux grandes

[1] Guillelmus Redonis, *Gesta regum Britanniæ,* éd. F. Michel, 1862, p. 153. Cf. Usser. *de Antiquitate eccles. Glaston.*, t. I, p. 524.

choses, eût pu aisément faire une confusion ; mais, dans ce cas, la foule aurait encore eu raison. Les chants de Kadok différaient-ils beaucoup de ceux des anges? quels autres sujets que les siens traiteraient ces messagers du ciel, s'ils voulaient instruire les hommes? L'amour de Dieu, de l'étude, de la poésie, de la science, de la patrie, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, était l'objet de son enseignement. Il le présentait à ses disciples sous une forme particulière qu'on trouve, avec différents noms, dans les écoles du moyen âge. Voulait-il donner à ses élèves une idée de la Divinité, il leur dictait ces vers :

« Il n'y a rien d'existant que Dieu ;
« Rien de vivant que Dieu ;
« Rien de bon que Dieu ;
« Rien de sage que Dieu ;
« De science que Dieu ;
« De force que Dieu ;
« D'amour que Dieu ;
« Que Dieu d'amour ;
« Que Dieu de complet ;
« De complet que Dieu[1]. »

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 2e partie.

Pour montrer l'importance de la science, il employait cette tournure :

« Pas de puissance sans la science ;
« Pas de sagesse sans la science ;
« Pas d'indépendance sans la science ;
« Pas de liberté sans la science ;
« Pas de beauté sans la science ;
« Pas de noblesse sans la science ;
« Pas de victoire sans la science ;
« Pas d'homme sans la science ;
« Pas de science sans Dieu. »

Et comme l'exercice de la mémoire, l'étude des poëtes et la musique étaient l'instrument principal de son enseignement, il ajoutait :

« Pas de science sans l'intermédiaire de la poésie. »

Ou autrement :

« Nul n'est fils de la science s'il n'est fils de la poésie. »

Et agrandissant le champ de la poésie et l'idéal du poëte à l'infini :

« Nul n'aime la poésie sans aimer la lumière ;
« Nul n'aime la lumière sans aimer la vérité ;

« Nul n'aime la vérité sans aimer la justice;
« Nul n'aime la justice sans aimer Dieu;
« Nul n'aime Dieu sans trouver le bonheur. »

Toujours Dieu principe et fin de tout; toujours l'amour de Dieu dominant tout amour.

Un de ses disciples lui demandant la définition de l'amour, il lui dit :

« L'amour, c'est le ciel. »

— Et la haine? continua l'écolier.

— La haine, c'est l'enfer, répliqua le Saint.

— Et la conscience? poursuivit le questionneur.

— C'est l'œil de Dieu dans l'âme de l'homme, répondit admirablement le maître.

De ces hauteurs où il planait avec les anges, Kadok descendait cependant sur la terre. Le moine avait le cœur et le langage du citoyen. Je doute que personne ait jamais mieux défini le véritable patriote :

« Il n'y a, disait-il, de patriote que celui qui cultive la terre[1]. »

Les monastères celtiques, ces centres religieux

[1] *Myvyrian archaiology of Wales*, t. III, p. 28

et scientifiques, étaient regardés, je l'ai dit, comme des îles fortunées jetées sur l'océan de la barbarie. Toutes les âmes passionnées voulaient y aborder : les unes, éclairées d'en haut, y cherchaient le repos du cœur, la paix, la liberté, les biens éternels, le salut; les autres, livrées aux appétits grossiers du siècle, croyant y trouver des trésors, les assaillaient en vrais pirates. Le récit de ces invasions tient une large place dans l'histoire des abbayes celtiques pendant leur âge d'or. Elles n'en occupent pas une moins grande dans celle de Lancarvan. Nous en avons vu un premier exemple ; en voici un autre entre mille :

Alléché par les prétendues richesses amassées dans le monastère depuis sa reconstruction, un chef nommé Savil à la tête hautaine, l'indiqua comme but d'une expédition fructueuse à ses compagnons de pillage organisé. L'entreprise leur agréa ; et, montant à cheval, ils galopèrent vers Lancarvan, où, à défaut du butin qu'ils cherchaient, ils firent main basse sur les provisions de bouche de la communauté. Elles consistaient en pains de froment, en lait, en beurre et en hydromel ; au temps pascal, on y trouvait de plus la chair d'un porc engraissé dans l'année.

Leur repas fini, les pillards s'endormirent dans le cellier, du sommeil de l'ivresse, au milieu des brocs d'hydromel vidés et renversés.

Les pauvres clercs, honteux de n'avoir pu défendre leurs provisions, se rendirent à l'église pour invoquer le secours de Dieu contre ceux qui les avaient dépouillés, et attendre le retour de leur abbé, en ce moment absent.

A son arrivée, Kadok entendant leurs soupirs :

— Quel malheur est-il donc arrivé, leur demanda-t-il, que vous gémissez tant?

Les clercs le lui apprirent, non sans verser des larmes.

Pour lui, il ne fit que rire de l'aventure.

— Ce n'est que cela, mes enfants! je craignais un plus grand désastre. Voyons, ne vous désolez pas; nous pourrons, avec un peu de patience, prendre notre revanche : la patience est la mère de toutes les vertus. Laissons ces gens croupir quelque temps dans leur crapule et leur ivresse. Quand ils seront bien endormis, que douze d'entre vous prennent des rasoirs bien affilés et leur coupent la moitié de leur barbe et de leur chevelure; coupez aussi les lèvres et les oreilles de leurs chevaux; de la sorte, vous les rendrez la

risée de tout le pays, et vous leur aurez joué un bon tour.

Les clercs firent ce que leur conseillait leur abbé, qui, pour être devenu moine, n'avait pas oublié les plaisanteries souvent cruelles des hommes de guerre parmi lesquels il avait passé sa jeunesse.

En un moment, ceux qui étaient venus piller l'abbaye furent punis; et quand, sortis de leur sommeil, ils s'en retournèrent avant l'aube, ils ne se doutaient pas du bel état où ils étaient, eux et leurs chevaux.

L'homme de Dieu, voulant prévenir la colère qui ne pouvait manquer de les saisir au point du jour, éveilla ses disciples aussitôt le départ des guerriers :

— Levez-vous, leur dit-il ; que chacun de vous mette ses habits et ses chaussures; il faut que nous allions au-devant de Savil, car il ne manquera pas de revenir vers nous pour nous tuer, dès qu'il verra que nous nous sommes moqués de lui.

Ils s'habillèrent donc au nombre de cinquante, et Kadok à leur tête, une harpe à la main, au lieu de l'arc qu'il portait autrefois, s'avança vers Savil en chantant un cantique.

Comme ils arrivaient au sommet d'une colline, ils aperçurent le chef et ses guerriers qui en gravissaient le revers pour venir à eux. Mais « la violence, dit Kadok, ne peut l'emporter sur la justice ; » la harpe et les chants du Saint, plus forts que les épées de Savil et de sa troupe, jetèrent la terreur parmi ses hommes et ses chevaux, comme l'*Alleluia* de saint Germain parmi d'autres envahisseurs, et dégringolant du haut de la montagne les uns sur les autres, ils roulèrent, cavaliers et coursiers, jusqu'au fond d'un précipice.

A cette vue, le Saint entonna l'hymne de saint Ambroise : « Nous vous louons, ô mon Dieu, nous vous confessons notre Seigneur ! » que ses disciples continuèrent avec lui, jusqu'à la fin, en revenant au monastère en triomphe.

Il arrivait souvent, chez les Cambriens, que leurs chefs de guerre, au retour de quelque expédition heureuse, leur accordaient certains priviléges. Dans une circonstance pareille, les hommes du nord de la Cambrie en reçurent douze, entre autres, celui de marcher les premiers à l'ennemi dans la bataille, et de se retirer les derniers. Kadok voulut aussi, dit-on, récompenser ses disciples, et adressa ces paroles, devant toute la com-

munauté, aux douze clercs qui n'avaient pas craint d'humilier le chef *à la tête hautaine*, en le rasant et en mutilant ses chevaux :

« Que le Seigneur vous bénisse, et bénis soient également vos discours et vos conseils !

« Que Dieu vous accorde, à vous et à vos successeurs, cette grâce et cette prérogative, que s'il manque jamais des juges et des conseillers dans notre pays, on en trouve parmi vous ; au cas où vous ne seriez pas douze hommes dans les ordres à Lancarvan, on trouvera les douze conseillers parmi vos clercs non ordonnés ; dans le cas même où les douze clercs feraient défaut, on trouvera les douze juges et les douze sages conseillers parmi les petits enfants qui fréquenteront votre école[1]. »

Ainsi se réalisa cette parole de l'Écriture qu'on voit traduite et reproduite mille fois dans les anciens livres bretons :

« Dieu humilie les fronts hautains, mais aux petits il donne la victoire. »

[1] Rees, *loco citato*, p. 42 et 43.

VIII

En demandant à Dieu de donner au chef de sa communauté, pour le communiquer aux princes cambriens, l'esprit de lumière et de conseil, saint Kadok demandait une des grâces les plus nécessaires à ces princes, au milieu des divisions intestines dont leur pays était le théâtre. Il n'avait pas seulement à protéger son monastère contre les incursions de ses voisins, il devait entrer dans leurs querelles, les défendre les uns contre les autres, les juger pacifiquement et terminer leurs différends.

Son action, comme conseiller des rois, comme arbitre et pacificateur, a laissé dans la tradition des traces qui n'ont pas toutes disparu sous les

fleurs que l'imagination populaire y a semées à profusion.

Trois guerriers d'Arthur avaient été tués par un autre roi breton. Le meurtrier, toujours poursuivi sans trouver de lieu où se mettre en sûreté, alla chercher un refuge à Lancarvan. Saint Kadok, le voyant exténué de fatigue et au désespoir, eut pitié de lui, et, craignant moins ceux qui peuvent tuer le corps, que ceux qui peuvent faire périr l'âme, comme il le dit dans ses proverbes, il lui donna l'hospitalité, sans s'inquiéter de la colère d'Arthur. Le fugitif passa sept ans à Lancarvan, au bout desquels, dénoncé au roi offensé, il apprit que son adversaire campait sur la rive opposée de l'Usk, frontière des domaines de Kadok, avec des forces considérables, sous la conduite de Kaï et de Béduer, deux guerriers célèbres dans les traditions bretonnes. A sa prière, le Saint envoya porter à Arthur des paroles de paix, lui demandant de remettre au jugement de quelques hommes sages le différend survenu entre lui et son adversaire :

— Je compte, lui dit-il, sur votre justice : la force de l'aigle est dans sa serre, la force de l'ours dans ses bras, la force du ramier dans ses ailes,

la force du chien dans ses dents, la force de la jeune fille dans sa beauté, la force du roi dans sa clémence[1].

Arthur craignit d'employer la violence contre l'homme de Dieu, et lui répondit qu'il acquiesçait à sa demande. Une conférence eut donc lieu, d'une rive de l'Usk à l'autre rive, entre les sages de l'île de Bretagne, parmi lesquels on remarquait David, Téilo, Oudocé et d'autres hommes pleins de sens qui devaient être un jour vénérés comme des saints. Arthur, d'un côté, debout à l'entrée de sa tente, le bâton du commandement à la main; de l'autre, Kadok, appuyé sur sa crosse d'abbé, présidaient la discussion. Elle fut longue et animée; les plus sages étaient d'avis que l'offenseur payât au roi offensé trois bœufs pour prix du sang des guerriers mis à mort; mais la majorité l'emporta, et il fut décidé qu'au lieu de trois bœufs, l'offenseur payerait cent vaches, prix ordinaire de l'injure faite à un roi, d'après les anciennes lois bretonnes. Mais Arthur trouva la proposition dérisoire, et y répondant par une demande qui ne l'était pas moins :

— Je consens, dit-il, à la réparation qu'on

[1] *Myvyrian arch.*, t. III, p. 12.

m'offre, mais à une condition, c'est que les cent vaches auront la tête et le cou rouges, et le reste du corps tout blanc.

Il voulait donner à entendre qu'un crime de lèse-majesté ne peut se racheter à aucun prix; et, chose assez remarquable, le législateur gallois Houël le Bon a ratifié sa décision.

L'offenseur allait repousser la condition comme impossible à remplir; Kadok l'engagea à accepter, et à mettre sa confiance en Dieu, qui punit toujours les hommes sans miséricorde de quelque manière éclatante.

La prédiction ne pouvait manquer de se réaliser. Le Saint ayant donné ordre à neuf jeunes gens de lui amener cent vaches de n'importe quelle couleur; dès qu'elles furent en sa présence, leurs têtes et leurs cous devinrent rouges et le reste de leurs corps tout blanc. Kadok les chassa dans le fleuve, et quand elles furent au milieu du courant, Kaï, Béduer et d'autres officiers d'Arthur, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, prirent les vaches par les cornes, et les menèrent vers la rive, triomphants d'une si belle aubaine.

Mais le bien mal acquis ne profite pas, ou, comme dit le proverbe breton, « farine du diable

devient son ; » Arthur en fit l'expérience. A peine ces vaches merveilleuses furent-elles sur la rive, qu'elles se changèrent en fougères. Alors le roi, ouvrant les yeux, reconnut qu'il avait fait injure au Saint par une demande dérisoire, et courbant le genou devant lui : « Homme de Dieu, pardonnez-moi, » lui dit-il.

— Je te pardonne, répondit le Saint, car j'ai lu dans l'Évangile cette parole que tu n'aurais pas dû oublier : « Pardonnez et l'on vous pardonnera. »

Tout joyeux d'avoir obtenu miséricorde, lui qui ne voulait pas être miséricordieux, Arthur accorda au monastère qui avait reçu son ennemi un droit d'asile de sept ans, sept mois, sept jours, et il ajouta :

« Désormais, si un étranger, après avoir passé ce temps sur le territoire de Kadok, voulant retourner dans son pays ou faire voile vers quelque autre rivage, est rejeté par la tempête sur les côtes qu'il a quittées, et ramené au lieu de son refuge, qu'il y soit accueilli et servi avec joie, et qu'il y reste, s'il le veut, jusqu'à la fin de sa vie. »

Tous les chefs de la suite d'Arthur et tous les

anciens du pays confirmèrent cette concession, disant ensemble à haute voix : « Que tous l'entendent ! nous sommes témoins des paroles qui consacrent ce droit d'asile. Si quelqu'un le viole, que Dieu rassemble sur sa tête tous les fléaux écrits dans l'ancienne et la nouvelle loi, et que son nom soit effacé du Livre de Vie. Que celui, au contraire, qui les maintiendra, voie descendre sur lui toutes les bénédictions de l'ancien et du nouveau Testament, et que son âme jouisse du bonheur éternel. »

Kadok était trop bon pour se laisser vaincre en générosité par Arthur ; il n'avait voulu lui donner qu'une leçon de charité. Sur un signe de sa main, les vaches changées en fougères reprirent leur première forme, et le berger du roi les mena à l'étable[1].

Ainsi, la loi fut observée, la paix rétablie entre des compatriotes désunis, et l'humble repentir d'un roi, miracle plus grand que la métamorphose d'un troupeau en fougères, divinement récompensé.

[1] Rees, *loco citato*, p. 48 et 49.

IX

Si Kadok offrait un refuge inviolable aux rois fugitifs et coupables, et aux étrangers, avec quel amour il accueillait ses compatriotes opprimés! C'est bien de lui qu'on pouvait dire, comme d'un autre Cambrien de son temps : « Il est le bouclier de son pays. »

Un prince du nord de la Cambrie, que la légende appelle, à tort ou à raison, Maëlgun, ce roi si maltraité par les historiens, les hagiographes et les poëtes bretons, avait envoyé ses officiers pour lever un tribut sur la Cambrie méridionale. Quand ils arrivèrent sur le territoire de saint Kadok, la plus grande sécurité régnait aux environs du monastère : les troupeaux paissaient librement dans les prairies; les laboureurs, libres eux-mê-

mes de toute appréhension, se livraient à leurs occupations habituelles, et les jeunes filles, comme en temps de paix, filaient sur le seuil de leurs portes. L'une d'elles, qui avait la fraîcheur d'une pomme, comme le témoignait son nom de *Aval-Kaïn*, frappa les regards et le cœur du collecteur du tribut. Il l'enleva, l'emporta sur son chariot, et s'enfuit vers le nord avec sa captive.

Poursuivi par les parents, le ravisseur ne put aller bien loin sans être rejoint. Quelques-uns des hommes de sa suite furent tués, plusieurs blessés, et un petit nombre seulement put revenir vers leur seigneur.

L'injure faite à ses guerriers souffla au cœur du roi un violent désir de vengeance : il assembla des troupes et se mit en route pour ravager le pays de Glamorgan. A cette nouvelle, les habitants furent saisis d'une grande frayeur, et envoyèrent dire à Kadok :

« Le roi de la Montagne-des-Aigles fait une descente sur nos frontières, avec ses guerriers, cette nuit même. Demain, il dévastera votre terre, et tuera tous les habitants. Assistez-nous donc, pauvres malheureux que nous sommes; faites la paix avec ce roi cruel, ou nous sommes perdus! »

Kadok dit au messager : « Retourne chez toi, et sois tranquille. »

De son côté, le roi envoyait deux messagers vers le Saint pour exiger le prix du sang versé par les habitants du Glamorgan. Mais Kadok refusa de le payer, disant : « Je m'en rapporte au jugement des hommes et de Dieu. » Alors, il prit avec lui trois de ses clercs, et partit pour se rendre vers le roi. En route, il rencontra une foule de gens qui fuyaient effrayés, lesquels lui crièrent de loin : « Sauvez-nous, Seigneur, vous qui êtes bon et qui obtenez de Dieu tout ce que vous lui demandez.

— Courage et confiance, mes enfants, répondit Kadok ; vous êtes faibles, mais vous réduirez votre ennemi : un grain de sable arrête la mer. »

Arrivé en vue du camp, près d'une fontaine célèbre, le Saint laissa ses disciples à quelque distance derrière lui, et se retira à l'écart pour se recueillir et prier jusqu'à ce que le jour se levât, car la nuit était venue. Mais le Seigneur Dieu, dit un poëte breton, ne fit point luire ce matin-là, comme à l'ordinaire, son soleil sur les méchants : le soleil béni leur tourna le dos, montrant au contraire son visage radieux au bon saint Kadok,

qui s'avançait, dans un rayon de lumière, vers le pavillon royal, plongé dans une obscurité complète.

— Je te salue, dit Kadok en entrant, au roi qui tâtonnait au milieu des ténèbres comme un aveugle; écoute mes paroles.

— Parle, lui répondit le roi.

— Pourquoi, dit le Saint d'un ton sévère, pourquoi viens-tu ainsi, le fer à la main, piller et ravager mon pays?

D'agresseur, le roi devint suppliant :

— Rends-moi la lumière, s'écria-t-il, et je te rends les armes; j'ai mal agi, je le confesse, en violant les franchises de ton territoire et en y levant un tribut. Je renouvelle et je confirme tous les priviléges que le roi Arthur t'a récemment accordés; je veux que celui de ma race qui les diminuera soit maudit; je veux que celui qui les maintiendra soit béni.

Il parlait encore, ajoute la légende, que les ténèbres qui remplissaient le pavillon royal disparurent; et le soleil brilla pour le roi repentant, comme il brillait depuis le matin pour l'homme de Dieu, inondant de ses rayons les tentes blanchissantes du camp, les lances d'acier, les casques

d'or et les armures des guerriers, comme au plus beau jour de l'été.

Après avoir donné l'ordre du départ, et au moment de prendre congé du Saint, le roi fit présent à Kadok de son cheval de bataille, de son épée et de son manteau d'or ; puis, le tirant à l'écart, il lui adressa secrètement cette prière significative :

« Sois toujours désormais, s'il te plaît, le directeur de ma conscience[1]. »

Le légendaire pouvait-il lui en donner un plus éclairé que celui qui avait fait renaître la lumière dans son cœur, en même temps que dans sa tente? En mettant de cette manière l'œil du Saint dans l'âme du roi, il y mettait l'œil de Dieu, selon une vive image de Kadok lui-même.

[1] Rees, *loco citato,* p. 50, 51, 52.

X

Le Saint remportait ainsi constamment sur la barbarie des victoires au profit de la civilisation ; mais cette lutte sans cesse renaissante, incapable de décourager sa patience, troublait sa sérénité. Repassant un jour dans son cœur tous les motifs qu'il avait de haïr le monde barbare, il devint triste, et comme ses disciples lui en demandaient la cause, il prit une harpe, et chanta ces vers patriotiques qu'on appelle *le Sujet de la haine de Kadok :*

« Je hais l'homme qui n'aime pas le pays qui le « nourrit;

« Je hais le guerrier rempli d'agitation qui « n'apporte jamais la paix;

« Je hais le juge sans pitié, et le poëte ami des « fictions, et le chef de famille stupide, et le pa- « tron inintelligent ;

« Je hais les peuples sans loi, sans fraternité,
« sans union ;

« Je hais les encouragements donnés au vice, et
« les obstacles mis aux vertus ;

« Je hais les querelles et les disputes entre
« frères ;

« Je hais le juge ami de l'argent et le barde qui
« aime la guerre, et les chefs qui ne protégent
« pas leurs sujets, et les nations sans vigueur, et
« le messager infidèle, et ceux qui n'assistent pas
« les pauvres, et les maisons sans habitants, et les
« terres non cultivées, et les champs sans mois-
« son, et les clans sans patrimoine, et les suppôts
« de l'erreur, et les oppresseurs de la vérité, et le
« manque de respect envers les pères et les mères,
« et les divisions entre les parents, et le pays dans
« l'anarchie, et l'instruction dévoyée, et les fron-
« tières incertaines. Je hais les voyages sans sécu-
« rité, les familles sans vertu, les procès sans
« raison, les embûches et les trahisons, la dissi-
« mulation dans les conseils, la justice non res-
« pectée, les insinuations perfides, l'homme sans
« métier, le laboureur sans liberté, les attaques
« irréfléchies, la maison sans instituteur, le faux
« témoignage devant le juge, la sentence rendue

« sans affabilité, le manque d'égards envers le
« sage, les misérables exaltés, les fables au lieu
« d'instruction, la confusion et le désordre, la
« science sans inspiration, les discours sans or-
« nement, le mépris de l'homme juste, le pays
« sans gouvernement, l'ivrognerie passée en ha-
« bitude, et l'homme sans conscience[1]. »

Le Saint pensait qu'un bon roi suprême porterait remède à la plupart de ces maux de la barbarie, et qu'il pourrait un jour chanter, au lieu des objets de sa haine, les sujets de son amour. Il adressait au ciel de ferventes prières pour son pays ; il le conjurait de faire sortir un roi selon son cœur du milieu des enfants confiés à ses soins. Il enseignait à ses élèves d'excellents préceptes dans ce but, et l'un d'eux, nommé Aron, fils de Kenvarc'h, prince du nord, qui devait régner un jour, se rappelait dans sa vieillesse qu'il lui disait dans son enfance :

« Souviens-toi que tu es un homme. »

Et cette autre parole :

« Il n'y a de roi que celui qui règne sur lui-même. »

C'est à cet enfant qu'il donna les avis suivants,

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 2e partie.

en l'embrassant, le jour où l'écolier quitta le collége :

« Tiens l'oreille fermée à toute parole mau-
« vaise ;

« Tourne le dos à toute mauvaise action ;

« Détourne les yeux de toute vilenie ;

« Ouvre l'œil et le cœur à tout ce qui est beau ;

« Tends la main ouverte à toutes les misères ;

« Élève ton esprit vers tout ce qui est grand ;

« Écoute les conseils des hommes sages ;

« Donne ton amour à tout ce qui est divin ;

« Aspire ardemment vers tout ce qui est bon ;

« Fais tous tes efforts pour te dompter ;

« Tâche de te connaître toi-même, et, pour y
« parvenir, unis à ton savoir tes dispositions na-
« turelles ;

« Garde dans ton cœur mes instructions ;

« Et, afin de trouver le bonheur, attache-toi de
« toute ton âme et de toute tes forces à Dieu, le
« Dominateur souverain [1]. »

Fort bons conseils assurément ! mais ils n'étaient pas toujours suivis : l'instinct barbare l'emportait.

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives.*

XI

Cependant Kadok eut la consolation de faire, à défaut de rois, selon le cœur de Dieu, pour la terre, un grand nombre de citoyens pour le ciel. En bon fils, il commença par son père : à sa voix, dit un hagiographe, le vieux guerrier quitta la route tortueuse qui conduit aux abîmes, et s'éleva sur les hauteurs.

Retiré dans une caverne, et changeant son épée en coutre de charrue, il apprit à vivre du travail de ses mains, au lieu de vivre de celui des autres. Sa nourriture était le cresson de la fontaine voisine de son ermitage, et du pain d'orge où la cendre entrait pour un tiers. Il n'avait d'autre boisson que de l'eau. Son visage était jaune comme celui d'un fiévreux ; mais cette langueur

apparente du corps cachait la vigueur et la santé de l'âme. Il mourut honoré du peuple comme un grand saint, et chanté par les bardes comme un grand roi [1].

Un de ceux qu'il avait entretenus à sa cour, et qui n'avait pas oublié ses bienfaits, voulut composer son élégie. On raconte à ce sujet une histoire touchante :

Le poëte avait déjà composé les trois premières parties de la pièce, et allait commencer la quatrième, quand une inondation de la Saverne couvrit le pays qu'il habitait, engloutissant sur son passage les hommes et les femmes, les troupeaux et les maisons. Les flots arrivaient jusqu'à la demeure du barde, et vinrent en grondant battre la faible cloison de planches qui la défendait contre leur fureur. Pour les fuir, il monta au premier étage de sa maison, en continuant son chant; les eaux l'y suivirent; il monta au second étage, sans cesser de chanter, et les eaux l'y suivirent encore; enfin, toujours poursuivi et toujours montant, obstiné à terminer son œuvre avant d'être noyé, il grimpa sur le toit de sa demeure, et là, domi-

[1] Rees, *Vita S. Gundlei*, loco citato, p. 148.

nant la vallée, changée en lac immense, il acheva tranquillement son poëme[1].

Le barde était le plus fort : les flots n'osèrent lutter davantage ; ils se retirèrent, respectant l'habitation de l'ami du père de saint Kadok, la seule qu'ils laissèrent debout dans toute la vallée de la Saverne.

C'est à propos de cette aventure que Kadok semble avoir composé ce ternaire :

« Le corbeau dit dans son ramage, perché sur « la plus haute branche du chêne qui domine le « fleuve débordé : Le génie triomphe de la « force[2]. »

[1] Rees, *ibid.*, p. 151.
[2] *Myvyr. arch. of Wales*, t. III, p. 98.

XII

Heureux si les forces de la nature eussent été les seules à vaincre dans ces temps désastreux ! heureux même si les obstacles aux progrès de la civilisation ne fussent venus que de l'intérieur et des chefs indigènes, qui finissaient toujours par céder, et n'auraient pu résister longtemps à la persévérance des saints. Mais l'invasion étrangère combla la mesure des difficultés contre lesquelles avait à lutter l'esprit civilisateur. La race saxonne, « cette race détestée de Dieu et des hommes, » comme s'exprime saint Gildas dans son énergique langage, jeta d'insurmontables éléments de désordre au milieu d'une société qui voulait sortir du chaos. Toujours la même, à toutes les époques et dans tous les pays, et alors animée d'une ar-

deur sauvage que ne tempérait pas encore l'esprit chrétien, elle vint chercher son profit là où d'autres cherchaient le royaume de Dieu. On sait quels moyens elle prit pour atteindre son but. Gildas, qui l'a vue à l'œuvre, l'a peinte promenant l'incendie d'un bout de l'île bretonne à l'autre, de l'est à l'ouest, brûlant sur son passage les maisons des villes et des campagnes, spoliant et dévastant les églises, brisant par dérision les pierres sacrées des autels, dépouillant et massacrant les chrétiens avec leurs pasteurs, ou les traînant captifs, malheur plus grand encore. Le Jérémie Breton se représente lui-même entouré de cadavres mutilés, dont les animaux carnassiers et les oiseaux de proie se disputent les membres épars, et compare le spectacle qu'il a sous les yeux à un horrible pressoir de chair humaine.

La fuite sauvait sinon les biens, du moins la vie et la liberté d'une partie des indigènes. Les uns se réfugiaient dans les pays étrangers; les autres parmi les rochers des montagnes de la patrie, au fond des forêts, ou sur les écueils de l'Océan.

Quand les flots de l'invasion, grossissant d'année en année, arrivèrent jusqu'à la Saverne, et

menacèrent le clan de Kadok, il dut songer au salut des siens. La tradition rapporte qu'il se retira dans la petite île sauvage d'Echni, aujourd'hui Flat-Holmes, au milieu du canal de Bristol.

« Tandis que la communauté, dit un ancien « poëte gallois, se rendait à l'île d'Echni pour fuir « l'invasion et son long cortége d'oppression, le « moine Kébi dit à Kadok :

« Comment pourrons-nous vivre sur l'Océan? « que trouverons-nous à manger au milieu de la « mer salée? »

« Kadok répondit à Kébi :

« De même qu'au prophète Élie, Dieu vous « donnera son secours; sur la mer comme sur la « terre, il vous aidera à supporter la mauvaise « fortune.

« Le découragement ne produit aucun avantage; « la sagesse triomphe de la faiblesse de l'esprit, et « le travail du sort contraire.

« Le jeûne, la foi, la prière lèvent toutes les « difficultés.

« Il est mille fois plus facile à Dieu de donner « qu'à l'homme de demander.

« Croyons-en le livre de la Genèse, ce livre qui « nous enseigne la vérité :

« Personne ne reçoit la vie sans recevoir en « même temps de Dieu les moyens de vivre.

« Dieu est toujours de plus en plus bienfaisant « pour ceux qui l'adorent; le démon toujours « de plus en plus malfaisant pour ceux qui le « servent.

« Ne craignez pas plus ce qui vous arrivera que « ne le craint le merle du bocage;

« Le merle ne laboure point, et personne ne « laboure pour lui, cependant nul n'est plus « joyeux.

« Prions tous le Dieu du ciel, le Seigneur des « seigneurs, au nom de Jésus, et en souvenir « de ses cinq plaies, de nous porter dans ses bras, « à travers les obstacles que nous rencontrerons.

« Si nous l'avons pour nous soutenir, aucun de « nous n'a rien à craindre[1]. »

Comme le merle du bocage, auquel il se comparait avec tant d'à-propos, Kadok emporta la gaieté avec lui dans son île. Allant de rocher en rocher sur cette terre inhabitable pour tout autre que pour un ermite, il chantait :

« Il est heureux, l'homme à la vie pure; il est « léger, le cœur du chanteur ! »

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 2e partie.

Mais, de nouveau menacé par les envahisseurs païens, il dut songer à une retraite plus sûre que celle d'Echni, et, faisant voile vers l'Armorique, il mit l'Océan entre lui et ses ennemis.

XIII

« Salut! florissante contrée, contrée triomphante, puissante par les armes, victorieuse Armorique, salut!

« Quelle race plus célébrée que toi par ceux qui chantent les louanges des guerriers vaillants?

« A une mère bretonne tu dois le jour, tu dois l'instruction à une mère bretonne : la victoire te suit partout! »

C'est par ces vers lyriques, dont le style, la tournure et les idées accusent tous les procédés des vieux bardes, qu'un moine gallois du onzième siècle salue les peuples d'Armorique[1]. Ne dirait-on pas qu'il traduit le chant d'un émigré de l'île de Bretagne retrouvant une patrie?

[1] Rees, *Vita S. Iltuti*, loco citato, p. 158.

Kadok dut éprouver les mêmes sentiments en apercevant des rivages où déjà un grand nombre de ses compatriotes fugitifs avaient successivement abordé ; où Paul-Aurélien, Korentin, Tugdual, Samson, Sulio, Iltud, Gunthiern, Gildas et tant d'autres Bretons, moines ou laïques, célèbres par leur science et leurs vertus, reçurent une hospitalité fraternelle.

Sachant que les petites îles de l'Archipel du Morbihan étaient principalement habitées par des solitaires de la Cambrie méridionale, et qu'il y rencontrerait peut-être d'anciens disciples, il se dirigea de ce côté. Il trouva en effet, dans l'île de Groix, l'ermite Gunthiern, comme lui fils d'un prince du Glamorgan, et plus loin son ami Gildas, vivant sous un rocher où il s'était creusé lui-même une grotte, qu'il avait munie d'une porte du côté de l'ouest pour se préserver des vents, et percée, du côté de l'orient, d'une fenêtre vitrée avec du talc, à défaut de verre. Le saint artiste, si habile à travailler les métaux, s'occupait à polir et à arrondir deux blocs de pierre pour en faire une meule à moudre du grain. Dans son voisinage, et souvent dans sa compagnie, vivait un autre émigré, le plus fameux poëte breton du temps, qui

avait passé, comme Gildas, par l'école de Lancarvan : c'était Taliésin, fils d'Onis, surnommé le Roi des bardes.

Gildas indiqua comme retraite à Kadok une petite île déserte, située sur un bras de mer, à quelques lieues de là, qui dépendait encore, au dernier siècle, du monastère de Rhuys. L'abbé de Lancarvan remit à la voile, et longeant la côte de Plouhinec, il entra dans la rivière d'Ektel, qu'il remonta jusqu'à la petite île indiquée par Gildas. L'aspect du lieu, couvert d'arbres vigoureux et de hautes herbes, plut au saint émigré et à sa tribu fugitive. Il en prit possession, au nom de Dieu, en s'agenouillant sur la rive, et le montrant d'un air joyeux à ceux de sa suite qui avaient témoigné moins de confiance dans la Providence que le merle des bois : « Réjouissons-nous, leur dit-il, et bénissons Dieu qui nous donne une si bonne terre à habiter[1]. »

Son premier soin fut de faire abattre des arbres pour bâtir des cabanes, et couper des joncs pour les couvrir. Ce n'était pas un abri à l'épreuve des coups de vent de mer et de la pluie, mais, encourageant les travailleurs par sa gaieté :

[1] Rees, *Vita S. Cadoci,* p. 68. Cf. Albert le Grand.

« Dans la mauvaise fortune, disait-il, on doit se tirer d'affaire comme on peut ; un toit de jonc vaut mieux que rien. »

Plus tard il devait construire des demeures plus solides, un véritable monastère. Si l'on en doit croire un très-ancien auteur, il le bâtit non pas en bois, mais en pierres taillées et liées par du ciment[1] ; et, au milieu, il éleva une chapelle qui existe encore aujourd'hui à peu près telle qu'elle était au onzième siècle, laquelle parut si belle qu'on la nomma la reine des églises du pays.

Pour la rendre accessible aux chrétiens du continent, et l'école du monastère aux petits enfants du canton qui avaient, deux fois par jour, à faire en bateau le trajet de la terre ferme à l'île et de l'île à la terre ferme, il agit comme aux abords de Lancarvan aplanis par de larges routes ; il jeta sur le bras de mer un pont de pierre qui causa, par sa longueur, la hardiesse de ses deux arches de granit, les blocs énormes dont il est fait et sa solidité vraiment monumentale, l'admiration des contemporains. Cette merveille de l'époque devait inspirer et a inspiré en effet mille récits merveilleux.

[1] Rees, *Vita S. Cadoci*, p. 69.

De l'autre côté de la mer, au onzième siècle, les moines de Lancarvan racontaient que les disciples de saint Kadok, le lendemain du jour où le pont fut construit, étant allés de grand matin pour jouir du plaisir de le contempler dans sa magnificence, au soleil levant, le trouvèrent tombé dans la mer. Ce que voyant, ils se rendirent à l'église, et là, prosternés la face contre terre, ils jeûnèrent trois jours et trois nuits, demandant à Dieu de les consoler dans un si grand malheur. Or, la troisième nuit, un ange apparut à l'un d'eux et lui dit : « Le Seigneur a exaucé votre prière; demain, vous retrouverez le pont debout, au lieu où il était. »

Le lendemain, après matines, le moine à qui l'ange avait parlé révéla sa vision à ses frères, et tous, pleins de joie et d'espoir, coururent vers la rive, où ils trouvèrent le pont rétabli, et même sept fois plus solide qu'il ne l'était auparavant. La nouvelle de ce miracle se répandit dans le pays, et les chrétiens de la contrée redoublèrent de louanges envers Dieu et de remercîments envers saint Kadok.

De nos jours, les enfants morbihanais font le conte suivant, digne de leur âge et des écoliers

qui passaient le pont il y a douze cents ans pour aller à l'école :

Le Saint ne pouvait parvenir à terminer son œuvre ; le diable, prévoyant le dommage qu'il en éprouverait, démolissait la nuit le travail du jour, si bien que Kadok, ennuyé, résolut d'employer la ruse contre un adversaire aussi redoutable.

« Que veux-tu que je te donne, lui demanda-t-il, pour me bâtir mon pont?

— La première créature vivante qui passera dessus, répondit le Malin : est-ce trop, puisque toutes les autres doivent t'appartenir?

— C'est convenu, » répliqua le Saint.

Et, le pont achevé, il dit au diable, en lâchant un chat noir qu'il tenait caché dans sa manche :

« Attrape ! voilà une créature qui passe ! »

Le *vieux Pol*, comme on le nomme, croyant saisir une âme, s'élança vers le pont, au milieu des éclats de rire de saint Kadok, lequel rit de si bon cœur qu'il tomba à la renverse, jambes et bras en l'air, et fit une glissade dont l'empreinte est restée, dit-on, sur le rocher jusqu'à ce jour. Honteux et confus du tour qu'on venait de lui jouer, le diable sauta dans la mer, et n'a plus reparu.

Miraculeux au moyen âge, puéril de nos jours, tel est le récit de la fondation du pont de saint Kadok. S'il nous paraît étrange, ne soyons pas trop sévères envers ses auteurs, ou plutôt oublions la légende et les contes d'enfants, et admirons un exemple de plus des efforts que faisaient les premiers docteurs chrétiens pour instruire les hommes, ne s'enfermant pas dans un sanctuaire jaloux, comme les prêtres païens qui criaient à la foule : « Hors d'ici les profanes! » mais rendant, au contraire, le sanctuaire de la science d'un accès facile aux ignorants, et appelant à eux les cœurs de bonne volonté par les paroles mêmes du Sauveur : « Venez tous à moi! *Venite ad me omnes!* »

XIV

Une autre tradition plus grave et en même temps plus touchante circule encore en Armorique, au sujet du pont qui conduisait à la messe ou à l'école les hommes ou les enfants des villages voisins de l'île de Kadok.

Saint Gildas était venu, comme tant d'autres, pour voir un ouvrage qu'il devait d'autant plus admirer, que lui-même avait bâti un monastère et une église dans la presqu'île de Rhuys. Il le trouva digne de ses éloges, et dit à son ami :

— Béni soit celui qui a bâti le pont nouveau qui conduit de la terre à l'île !

Kadok répondit humblement et magnifiquement à la fois :

— Il mériterait bien plus d'être béni, celui

qui bâtirait un pont conduisant de la terre au ciel !

Et les deux Saints, regardant le ciel et la mer, et les îles sauvages dont elle est semée, se mirent à parler du bonheur des élus, comme autrefois saint Augustin et sainte Monique.

Kadok portait sous le bras un de ces livres de poésies, — Virgile, dit-on, — qu'il faisait apprendre par cœur à ses écoliers ; et, animé du même sentiment de commisération que saint Boniface pour l'âme d'Aristote, que saint Patrice pour celles des anciens poëtes d'Irlande morts sans la grâce du baptême, et que tant d'autres cœurs tendres et miséricordieux, il fondit en larmes.

Gildas lui en ayant demandé la cause, son ami lui répondit :

« Je pleure à la pensée que l'auteur de ce livre que j'aime, et qui me cause un plaisir très-grand, est peut-être dans la douleur.

— *Peut-être!* répéta Gildas, avec la dureté qui était dans son caractère ; c'est *assurément* qu'il faut dire ! Sans aucun doute, il est damné. Est-ce que vous croyez que Dieu a d'autres poids pour ces conteurs de fables que pour le reste des hommes. »

Tandis qu'il parlait ainsi, une trombe de vent

très-violente passait sur le pont, et comme pour donner raison à la sévérité du moine, elle emporta dans la mer le livre que tenait Kadok.

Le bon Saint resta consterné et ne proféra plus une parole ; mais, rentré le soir dans sa cellule, il se dit à lui-même :

« Je ne mangerai ni ne boirai que je ne sache au juste quelle part Dieu fait à ceux qui chantaient dans le monde comme chantent les anges dans le ciel. »

Là-dessus, il s'endormit ; et comme il dormait en poussant des soupirs, il entendit une voix argentine qui traversait l'air en murmurant : « Prie pour moi, prie pour moi ; ne te lasse pas de prier, afin que je chante éternellement les miséricordes du Seigneur. »

Le lendemain, un pêcheur de Belz lui apporta un saumon, et le Saint, l'ayant fait ouvrir, retrouva dans le poisson le livre de poésies que le vent avait emporté.

« O homme vraiment saint ! » s'écrie un de ses historiens gallois, comme pour répondre aux sentiments que font naître dans l'âme ce récit charmant des Armoricains ; « ô Saint plein de candeur, qui n'a jamais condamné personne ! qui n'a ja-

mais méprisé personne! qui n'avait jamais que le nom du Christ à la bouche, jamais dans le cœur que la paix, une piété douce, et la pitié[1] ! »

[1] *Vita S. Cadoci*, loco citato, p. 80.

XV

Après un séjour de plusieurs années en Armorique, et avoir rendu sa petite île si fameuse qu'on lui donna son nom, Kadok voyant, selon l'expression d'un hagiographe, « qu'elle produisait des fruits de toute espèce », résolut d'aller en faire naître ailleurs.

Il réunit donc la communauté un matin, après le chant ordinaire du chœur, et lui parla ainsi :

« Continuez, très-chers compagnons et frères en Jésus-Christ, continuez notre œuvre, et persévérez avec constance et fermeté dans le service de Dieu. Pour moi, je ne dois pas demeurer ici plus longtemps. »

Puis il désigna pour le remplacer un de ses dis-

ciples, d'un caractère énergique, appelé, pour cela sans doute, Katgwalader, c'est-à-dire « le Roi des batailles ; » et leur ayant bien recommandé, comme il le faisait toujours en quittant ses moines, de ne jamais prendre aucun roi, ni aucun évêque, ni aucun grand du monde pour arbitre de leurs différends, mais de tous les juger entre eux, il s'embarqua, suivi pendant longtemps sur les flots des yeux et des regrets de la communauté[1].

Où les flots poussèrent-ils sa barque? Les uns disent en Cambrie, d'autres en Écosse, d'autres même en Italie. La première version est celle des Gallois; la seconde, des Armoricains; quant à la légende monastique qui l'envoie en Italie, elle ressemble un peu au nuage brillant dans lequel il y fut transporté, d'après cette légende.

La tradition armoricaine paraît mieux fondée, du moins a-t-elle plus de corps ; elle se lie mieux d'ailleurs avec l'ensemble de la vie du Saint. Le motif qu'elle lui prête pour son voyage dans la patrie de Gildas et d'Aneurin ne manque pas de naturel. Elle l'attribue tout à la fois et au désir

[1] Rees, *loco citato*, p. 72.

qu'il avait de visiter, avant de mourir, l'église de Saint-André d'Écosse, pèlerinage fameux, comme il avait visité Rome et Jérusalem ; et à son zèle pour le salut des âmes, surtout des âmes de ces hommes inspirés dont il admirait tant les ouvrages. On prétend qu'il venait chercher en Écosse, pour le ramener à Dieu, un des plus grands poëtes nationaux de son siècle et de son pays, un ami de Taliésin et d'Aneurin, qu'on disait en fuite comme eux-mêmes devant les Saxons, et caché dans les forêts de Calédonie.

Il parvint à le découvrir, si l'on en croit une tradition qu'il est consolant de juger véritable.

Comme il traversait un bois de ce pays, un être extraordinaire passa devant lui ; il n'avait d'autre vêtement que des poils pareils à la mousse qui s'attache au tronc des vieux chênes, et de longs cheveux blancs épars ; ses yeux bouillonnaient comme l'eau d'un bassin sur le feu.

« Au nom de Dieu, lui cria le Saint, je t'adjure de me répondre : quelle personne es-tu ? »

L'homme sauvage s'arrêta, et quand saint Kadok l'eut rejoint, il se mit à chanter :

« Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.

« A mon entrée dans les palais, chacun poussait des cris de joie.

« Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombaient des fruits d'or.

« Tous les rois du pays m'aimaient, j'étais craint des rois étrangers.

« Le pauvre peuple dans le malheur disait : « Chante, Merzin, chante toujours. »

« Maintenant, je vis dans les bois; personne ne m'honore plus.

« Sangliers et loups, quand je passe, grincent des dents à ma vue.

« J'ai perdu ma harpe; les arbres aux fruits d'or ont été abattus.

« Les rois des Bretons sont tous morts; les rois étrangers oppriment le pays.

« Les Bretons ne me disent plus : « Chante, « Merzin, les choses à venir. »

« On m'appelle *Merzin le Fou*, et on me chasse à coups de pierres. »

L'homme de Dieu, en l'entendant, ne put s'empêcher de pleurer.

« Pauvre cher innocent, revenez au Dieu qui est mort pour vous sauver.

« Celui-là aura pitié de vous ; il donne le repos à qui met sa confiance en lui.

— En lui j'ai eu confiance autrefois, dit le malheureux ; en lui j'ai confiance encore, et je lui demande pardon.

Le bon Saint répondit :

— Par moi vous accordent votre pardon le Père, le Fils et l'Esprit-Saint [1]. »

En disant ces mots, il étendit les mains sur la tête inclinée du barde ; puis, comme il lui ouvrait les bras, le sauvage s'enfuit en gambadant jusqu'au sommet d'une colline, d'où il jeta au vent, d'une voix plus sonore et d'un cœur plus joyeux que le rossignol, ce chant de bonheur :

« Je pousserai un cri de joie en l'honneur de mon Roi, homme et Dieu tout ensemble ;

« Je chanterai ses miséricordes d'âge en âge et au delà des âges ! »

Se rappelant avoir entendu déjà, pendant son sommeil, un autre grand poëte murmurer le même chant consolateur, saint Kadok, attendri, lui dit :

« Que Dieu vous écoute !

« Que les anges de Dieu vous accompagnent ! »

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 2e partie.

Mais les méchants continuèrent d'attenter à la vie du barde. Le soir même du jour où la Foi, sous la figure du plus aimable des saints, l'avait reçu dans ses bras, Kadok trouva son corps inanimé étendu au bord d'une rivière : des pâtres de la race des Pictes avaient tué, à coups de pierres, le noble chanteur qu'ils appelaient *le fou*.

Combien d'autres sont morts ainsi ! C'est la lutte éternelle de la force brutale contre l'esprit, doux et sublime envoyé du ciel, et qui doit remonter au ciel [1].

Entré lui-même dans la lice, notre Saint n'en sortit qu'après avoir subi une de ces « défaites glorieuses à l'égal des victoires, » comme s'exprime un grand philosophe.

[1] Cf. *Myrdhinn*, p. 79.

XVI

Kadok aimait à répéter à ses disciples cette belle parole : « Veux-tu la gloire, marche au tombeau ! »

Connaissant si bien le chemin, comment ne l'aurait-il pas pris? Soldat du Christ, de nom et de fait, son vœu le plus ardent était de mourir en soldat. Il se plaça donc à l'avant-garde, face à face avec le danger, comme les guerriers privilégiés de son pays.

Au retour de son pèlerinage en Écosse, il se sentit inspiré, peut-être par le bienheureux martyr André, d'aller, au cœur même des établissements saxons, consoler les chrétiens persécutés. C'était, disait-il, aller au-devant de la mort la plus précieuse devant Dieu, celle de notre Seigneur Jésus-Christ, de ses apôtres, et de plu-

sieurs autres saints qui ont vaincu le monde et mérité la gloire du royaume des cieux.

A cette époque, qui coïncide probablement avec le milieu du sixième siècle, quelques fidèles persévéraient parmi les païens, dans un canton de l'île de Bretagne qui paraît avoir formé le comté actuel de Northampton. Ils s'étaient réunis en congrégation ou en église autour d'un saint prêtre, chef spirituel ou évêque d'une ville alors en ruine, que les Romains nommaient *Beneventa*, et qui passe pour être la ville actuelle de Bewon [1]. Quand saint Kadok y arriva, l'évêque venait de mourir, et les habitants prièrent le prêtre cambrien, dont la réputation de sagesse et de science s'était tellement répandue qu'on le surnommait *le Sage*, de se mettre à la tête de leur congrégation.

Le Saint accepta ces fonctions, non pour l'honneur, mais pour la peine, comme toutes les âmes généreuses; et, afin de préserver la ville des invasions barbares, il entreprit d'en remplacer les murs en terre, qui étaient à moitié ruinés, par des murailles en pierres, plus difficiles à renver-

[1] Philippus Ferrarius, *Catalog. generalis SS. qui in Martyr. romano non sunt*, p. 45. (Venet., 1625.) Cf. Bolland. *Vita S. Keynæ,* 8 octobris.

ser. Mais le mortier manqua dès les premiers jours; l'ouvrage fut interrompu; les maçons dirent à l'architecte : « Nous ne pouvons plus continuer, nous n'avons pas d'eau pour faire le ciment. »

Le Saint y pourvut comme à l'ordinaire par ses prières et son génie, et les travaux ayant été repris, grâce à la découverte d'une source abondante, une partie des murs fut relevée[1].

Cependant, la perte de temps occasionnée dès l'origine par le manque d'eau laissait encore un côté de la ville sans défense.

Un matin de février, vers la première heure du jour, qui se levait au ciel clair et silencieux, faisant briller au loin la campagne couverte de neige, Kadok, après avoir chanté, dans le calme de la nature et de son cœur, ses cantiques accoutumés, s'était revêtu de ses ornements pontificaux pour célébrer le divin sacrifice, et montait à l'autel.

Au moment où il prononçait les paroles de l'Introït :

« *Séparez ma cause, Seigneur, de celle de la* « *nation qui n'est pas sainte; délivrez-moi de*

[1] Rees, *loco citato*, p. 75.

« *l'homme injuste et trompeur ;* » de grandes clameurs s'élevèrent au loin.

Elles parurent se rapprocher quand il chanta les premières paroles de l'hymne que les évêques seuls, dans ce temps, avaient droit de chanter :

« *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix* « *sur la terre aux hommes de bonne volonté!* »

Mais à peine il venait de préparer l'hostie, d'offrir à Dieu le calice, et de bénir le pain et le vin, en disant : « *J'entourerai votre autel, Seigneur...* « *Ne perdez pas mon âme avec les impies, ô mon* « *Dieu, et ne me faites pas finir ma vie avec les* « *hommes sanguinaires...* »

A peine il rappelait ce souvenir des persécutions, que des hurlements lamentables, des cris aigus de femmes et d'enfants, mêlés à des rugissements de joie féroce, à des chants de guerre sauvages, au bruit du fer frappant le fer, retentirent à la porte même de l'église, et qu'une troupe de chrétiens, suivie par une bande furieuse de guerriers saxons à cheval, entra pêle-mêle dans le temple, se précipitant vers l'autel.

Au milieu du tumulte, le saint évêque continua le sacrifice, le visage aussi calme et le cœur aussi peu ému qu'il l'avait commencé.

A l'instant prescrit par les rites, se tournant vers le peuple, il dit d'une voix ferme et douce :

« *Priez, mes frères, pour que mon sacrifice et* « *le vôtre soit accepté par Dieu, le Père tout-* « *puissant.* »

Mais avant que personne eût eu le temps ou le courage de répondre : « *Que le Seigneur reçoive* « *de vos mains ce sacrifice pour l'honneur et la* « *gloire de son nom et notre propre utilité*, » un chef saxon, poussant son cheval au galop à travers les chrétiens, en brandissant sa lance, alla droit à l'évêque, et le frappa au cœur.

Le Saint tomba à genoux, puis il s'affaissa sur lui-même, et tandis que son sang couvrait les marches de l'autel, le sang des chrétiens qui avaient cherché un refuge près de lui inondait le pavé de l'église, jonché de leurs cadavres.

Le Seigneur, à défaut de la Victime sainte, agréait le double sacrifice du pasteur et de son troupeau[1].

Un hagiographe rapporte, avec une poésie dont le sens n'est pas douteux, que la dernière prière du martyr fut pour les Bretons, qu'il avait tant

[1] On voit dans l'église de l'île Saint-Cado (commune de Belz, Morbihan) un ancien tableau représentant le meurtre du saint évêque par les Saxons.

aimés, et loin desquels il expirait. Baigné dans son sang, dit-il, et les yeux tournés vers le ciel, le saint évêque parla ainsi, au moment de rendre l'esprit :

« Seigneur tout-puissant, roi invisible, Jésus-Christ Sauveur, accorde-moi une grâce : protége les chrétiens de mon pays ! Que leurs arbres portent toujours des fruits, que leurs champs donnent toujours du blé ; comble-les de biens de tous genres, mais surtout fais-leur miséricorde, afin qu'après m'avoir honoré sur la terre, ils te glorifient dans le ciel pendant l'éternité. »

Et voilà qu'une voix, descendue d'un nuage d'argent, répondit : « Kadok, bon serviteur, monte vers le royaume de mon Père; je t'accorde avec joie ta demande. En vérité, je te le dis, quiconque sera dans la tristesse, et, se souvenant de toi, m'invoquera en ton nom, sera délivré de ses peines [1]. »

Vœu touchant d'un cœur dont le dernier battement fut pour son pays ! Des fruits et du blé pour le corps ; de l'indulgence pour les âmes, et, par surcroît, la joie, toujours la joie au lieu des pleurs, pour prix du souvenir fidèle !

[1] Rees, *Vita S. Cadoci*, p. 74 et 75.

XVII

Orphée des temps nouveaux, plus réel que l'antique Orphée, non moins poétique, et plus digne d'admiration, aussi supérieur au type idéal des auteurs classiques que le christianisme l'est aux cultes païens, le barde civilisateur des Cambriens-Bretons n'aurait-il pas mérité d'avoir un chantre comme Virgile ou Dante, au lieu d'un simple légendaire?

Il y a environ huit siècles et demi, un personnage considérable d'Armorique appelé Rudalt, fils d'Orscand, évêque de Vannes, exprimait des regrets plus sérieux encore que les miens :

« Nous ne savons, avec certitude, de Kadok, cet homme fameux par ses bonnes œuvres et sa piété, que ce que nous avons entendu raconter à

de vénérables vieillards qui demeurent aux environs de son île, et ce que nous révèlent les signes éclatants que Dieu opère chaque jour par son entremise; mais ces signes et ces récits nous font assez voir combien ses mérites étaient grands. Quant à son histoire écrite, ajoute Rudalt, — et l'observation ne manque pas d'importance, — nous ne la possédons plus. Un prêtre nommé Juduarn, quittant notre pays, emporta autrefois secrètement, de l'autre côté de la Vilaine, le livre qui la contenait, avec un écrit du saint; et il mourut sans nous l'avoir restitué[1]. »

Il n'est pas probable que la *Vie de Kadok* récemment imprimée, d'après des manuscrits très-anciens conservés en Angleterre, soit celle dont Rudalt déplorait la disparition : elle serait plutôt le résumé des traditions armoricaines auxquelles il fait allusion, et des pieux souvenirs monastiques de Lancarvan.

Dans cette abbaye, gouvernée et restaurée par Elli, disciple bien-aimé de Kadok, furent por-

[1] D. Morice, *Preuves*, t. I, *Ex Cartulario Kemperlegiensi;* ce précieux cartulaire lui-même, qui contient une légende très-curieuse de saint Kadok, a passé en Angleterre et est aujourd'hui la propriété de lord Beaumont.

tées, à la fin des persécutions, les reliques du bienheureux martyr, et ses compatriotes lui durent tant de bienfaits miraculeux, dit un légendaire, que lui seul pourrait les compter s'il revenait à la vie.

Je l'aime surtout quand il défend les Cambriens du haut du ciel, comme il les défendait du haut de son siége abbatial; quand il brise leurs fers, qu'on les voit suspendre à son autel; quand il conseille à ses disciples la reconnaissance envers Dieu, l'union, la paix, le chant continuel des cantiques qu'il chantait avec eux, et, par-dessus tout, la gaieté, cette fleur des premiers âges chrétiens, trop rare parmi les derniers. J'aime jusqu'à la joie qu'il verse au cœur des chasseurs cambriens, lui, le franc chasseur d'autrefois.

Comme le roi Morgan chassait au bord d'un fleuve du pays qui a pris son nom, une sarcelle s'envola, sur laquelle le roi lâcha le faucon qu'il tenait au poing; et sarcelle et faucon, l'un poursuivant l'autre, de traverser le fleuve à tire-d'aile. Mais voilà qu'un aigle, accourant des bords de la mer, fondit sur le faucon; ce que voyant, le roi penchait la tête grandement attristé, quand un de ses plus jeunes écuyers, appelé Gwengarz,

s'élançant dans le fleuve, armé du bouclier, de l'épée et de la lance, arracha le faucon des serres de l'aigle, et le rapporta tout joyeux, avec la sarcelle, à Morgan. Le prince ne fut pas peu réjoui lui-même d'un pareil acte de courage, et, pour récompenser le jeune homme d'avoir sauvé l'oiseau royal, il lui fit présent d'un village. Mais l'écuyer savait bien à qui il devait sa victoire et sa joie. Arrivé sur les terres de saint Kadok, il dit au roi : « Avec votre permission, j'offre à Dieu et à saint Kadok, pour le repos de mon âme et de la vôtre, ô roi Morgan, la rente du village que vous m'avez donné, et je payerai tous les ans, à l'église de Lancarvan, douze muids de bière, un septier de miel et la quantité de chair et de pains qui complètent la redevance. » Le roi approuva la donation, et, en présence de six clercs et de six laïques de Lancarvan, il en fit dresser l'acte authentique, que termine la formule d'usage, où le doux Saint breton eût sans doute rayé l'anathème : « Quiconque viole cette donation soit maudit par Dieu et Kadok[1] ! »

Toujours échange de gracieux bienfaits et de

[1] Rees, *loco citato*, p. 90.

reconnaissance entre le bienheureux et ses compatriotes cambriens !

Les procédés, de part et d'autre, étaient les mêmes en Armorique. Si dévoué envers ses hôtes, pendant son exil sur leur terre, saint Kadok pouvait-il les oublier, rendu dans la patrie céleste? Les cartulaires armoricains répondent à ceux du pays de Galles : c'est là surtout qu'on voit combien « il est plus facile à Dieu de donner qu'à l'homme de demander[1]; » c'est là que les miracles de la reconnaissance égalent ceux du dévouement.

Après un des signes éclatants opérés en Armorique par l'entremise de Kadok, selon le témoignage de Rudalt, le chef vannetais offre au Saint un village situé à l'embouchure de la rivière d'Ektel, une portion d'une villa romaine, des champs, des prés et des jardins, avec mention expresse, dans l'acte, du nom de sa femme Orgwenn, et de ses neuf fils, Aldroen, Morvan, Orscand, Albald, Juthael, Harskoet, Kadoret, Killaé et Katgwallon, « qui, eux aussi, ont fait, approuvé et « attesté la donation paternelle *avec ferveur*, » et

[1] Voir plus haut, p. 191.

qui méritent bien qu'on les nomme dans une histoire de saint Kadok.

L'enthousiasme ne s'était pas refroidi en Armorique au bout de trois cent cinquante ans : le barde, le moine, le docteur, le sage de la nation cambrienne voyait les chevaliers bretons replacer dans ses vieilles mains la vaillante épée de sa jeunesse, et s'agenouiller devant son image avec une dévotion guerrière.

Des étrangers de la race de ceux qui, après l'avoir chassé de son pays, avaient fini par le martyriser, ravageaient la Bretagne; ils poussaient devant eux, enchaînés deux par deux, trois par trois, dit un contemporain, les pauvres paysans bretons, comme des bœufs qu'on mène au marché; ce chant retentissait alors des forêts à la mer :

« Le mois de mars, avec ses marteaux, vient frapper à nos portes; les bois sont courbés par la pluie qui tombe à torrents, et les toits craquent sous la grêle.

« Mais ce ne sont pas les seuls marteaux de mars qui frappent à nos portes; ce n'est pas la grêle seulement qui fait craquer nos toits;

« Ce n'est pas seulement la grêle, ce n'est pas la pluie tombant à torrents qui frappe; pires

que les vents et la pluie, ce sont les Anglais détestés! »

Les chevaliers qui chantaient ainsi en allant combattre entrèrent dans une chapelle de saint Kadok, et là, en sa présence, ils poursuivirent de cette manière :

« Seigneur saint Kadok, notre patron, donnez-nous force et courage, afin qu'aujourd'hui nous vainquions les ennemis de la Bretagne.

« Si nous revenons du combat, nous vous ferons présent d'une ceinture, et d'une cotte d'or, et d'une épée, et d'un manteau bleu comme le ciel;

« Et tout le monde dira, en vous regardant, ô seigneur saint Kadok béni : « Au paradis comme « sur terre, saint Kadok n'a pas son pareil! »

Vainqueurs dans ce combat fameux où Beaumanoir buvait son sang, les chevaliers bretons acquittèrent fidèlement leur vœu :

« Il n'eût pas été l'ami des Bretons, celui qui n'eût point poussé des cris de joie en voyant revenir nos guerriers, des fleurs de genêt à leurs casques;

« Il n'eût pas été l'ami des Bretons ni des saints de Bretagne non plus, celui qui n'eût pas béni saint Kadok, patron des guerriers du pays;

« Celui qui n'eût point admiré, qui n'eût point applaudi, qui n'eût point béni, et qui n'eût point chanté : « Au paradis comme sur terre, saint Ka-
« dok n'a pas son pareil[1] ! »

Naïve et pieuse expression de la reconnaissance populaire, qui appelle ennemi de Dieu et de la patrie quiconque ne bénit pas le saint national, et ne le proclame pas le plus grand des héros de la terre et du ciel !

[1] Voir le texte aux *Pièces justificatives*, 2e partie.

XVIII

La reconnaissance demeure au cœur de la race celtique comme le coin d'acier au cœur du chêne : le temps peut abattre le chêne, mais n'en peut arracher le fer. Il en sera ce que Dieu voudra de cette noble race qui a donné au monde et au ciel tant d'âmes héroïques; mais aussi longtemps qu'elle vivra vivront dans sa mémoire les souvenirs de ceux qui ont usé leur vie à la servir, et qui la protégent toujours.

Le retour de l'automne, et la cueillette du raisin sur quelques plages du Morbihan, la cueillette des pommes en Cornouaille, ramènent tous les ans, dans ces deux pays, la fête du saint cambrien qui, voilà plus de treize cents ans, se détacha de la vie comme le fruit mûr se détache de

l'arbre en automne. Toutes ses chapelles s'ouvrent à la joie; les pèlerins y accourent en chantant, et les offrandes y abondent : du blé, du lin, de la cire, du miel, tous les présents que fait l'été, couronnés par les dons du cœur. Mais c'est principalement vers la petite île du saint qu'affluent les pèlerins bretons : les bateaux ne suffisent pas pour les y conduire des autres îles de la Cornouaille et du Morbihan. Le pont est trop étroit pour la foule qui l'envahit; l'église surtout trop petite pour la contenir, et le *plat-site*, planté de chênes qui l'ombragent, se convertit en une autre église. Que dis-je? c'est l'île entière qui devient le temple du saint, quand, mitre en tête et crosse en main, porté sur les épaules de quatre matelots morbihanais, précédé par son vieux drapeau et sa croix d'argent rayonnante, suivi par un petit navire, souvenir de celui qui le conduisit en Armorique, il fait le tour de ses domaines, au son des cloches, au chant des cantiques et au tressaillement des vagues, bénissant les vergers et les jardins qu'il cultiva lui-même, et qu'il a tant de fois bénis. Agenouillés sur son passage, les femmes, les enfants, les vieillards implorent sa bénédiction, tandis que dans l'intérieur de la cha-

pelle, presque déserte un moment, quelque pauvre soldat breton de notre armée française, revenu perclus de nos dernières guerres, se fait coucher sur le lit de pierre où dormait le soldat du Christ, pose la tête sur l'oreiller de granit où il posait la tête, le cœur à l'endroit où battait le cœur de l'ami des guerriers de Bretagne, et demande au saint évêque martyr la guérison, s'il plaît à Dieu, ou « la patience dans la douleur pour mériter le Paradis. »



TROISIÈME PARTIE

LA LÉGENDE

DE

SAINT HERVÉ

PATRON DES CHANTEURS POPULAIRES
DE BRETAGNE.



SAINT HERVÉ

I

C'était l'usage des rois franks d'avoir à leur cour un grand nombre de poëtes et de musiciens; ils les faisaient souvent venir des pays étrangers, et prenaient un plaisir mêlé d'orgueil barbare à les entendre chanter, en leur honneur, des vers qu'ils ne comprenaient pas toujours. On voyait autour d'eux des Italiens, des Grecs même, et jusqu'à des Bretons qui, unissant leurs voix discordantes à celles des chanteurs de race germanique, flattaient à qui mieux mieux les oreilles peu diffi-

ciles des princes mérovingiens. Accueilli dans leur palais, après avoir été chassé de son pays par les Lombards, l'Italien Fortunat nous a conservé le souvenir de ces concerts étranges où, la lyre à la main, il faisait sa partie, tandis que « le Barbare, dit-il, jouait de la harpe, le Grec de l'instrument d'Homère, et le Breton de la rote celtique[1]. »

La rote avait le même destin que la lyre : elle cherchait en Gaule un asile contre les envahisseurs de l'île de Bretagne, dont on pouvait dire, avec autant de vérité que le poëte italien des conquérants de son pays, qu'ils ne faisaient « aucune différence entre le cri de l'oie et le chant du cygne. » Les rois mérovingiens se piquaient d'avoir plus de goût.

Parmi les Bretons réfugiés près d'eux, et qui continuaient à jouer en Gaule à peu près le même rôle que dans les demeures de leurs chefs nationaux, il y avait un jeune homme appelé Hyvarnion. Ce nom, qui témoignait de la droiture de son jugement, lui avait été donné, dans son pays, à l'occasion que voici : Il était à l'école, où on ne l'appelait que Ystud-Vach, c'est-à-dire le *Petit*

[1] Venantii Fortunanti *Carmina*, lib. VII, p. 170.

Savant, et il avait pour maître ce sage de la nation bretonne, à la fois moine et barde, auquel est consacré le récit précédent. Or, le maître disputait un jour, à la manière des druides et des anciens rhéteurs latins d'Albion, avec son écolier, et le sujet de la dispute était celui-ci : « Quelles sont les dix-huit plus belles vertus morales? » Kadok en indiqua dix-huit, mais il omit à dessein les principales, voulant laisser à son élève le plaisir de les trouver lui-même.

« Pour moi, dit l'écolier, je crois qu'il possède les dix-huit vertus par excellence, celui

« Qui est fort dans les tribulations et dans les épreuves ;

« Doux au milieu de la souffrance ;

« Énergique dans l'exécution ;

« Modeste dans la gloire et la prospérité ;

« Humble dans sa conduite ;

« Persévérant dans ses bonnes résolutions ;

« Opiniâtre dans le travail et les difficultés ;

« Avide de s'instruire ;

« Généreux en paroles, en effets, en pensées ;

« Conciliateur dans les querelles ;

« Gracieux dans ses manières et affable dans sa maison ;

« En bonne intelligence avec ses voisins ;
« Chaste de corps comme d'esprit ;
« Équitable en paroles et en actions :
« Réglé dans ses mœurs ;
« Mais, par-dessus tout, charitable envers les pauvres et les affligés.

— A toi le prix ! s'écria Kadok, tu as mieux parlé que moi.

— Non pas, repartit Ystud-Vach, non pas ; j'ai voulu l'emporter sur toi, et toi, tu as fait preuve d'humilité ; tu es donc le plus sage, et c'est à toi la palme[1]. »

Ce jugement porta bonheur au jeune écolier. Il lui valut le beau nom de Hyvarnion ou *juge équitable*, sous lequel on le désigna depuis, et sous lequel nous le présentent les légendes armoricaines.

[1] *Myvyrian arch.*, t. III, p. 47. Voyez le texte, *Pièces justificatives*, 3e partie, n° 1.

II

Une fois passé sur le continent, Hyvarnion ne fut plus qu'un souvenir vague dans la mémoire des insulaires. Ses compatriotes ne surent plus grand'chose de son histoire; on pourrait même croire qu'ils l'avaient oubliée, si un poëte cambrien ne lui avait consacré trois vers. Rappelant les paroles mémorables des grands hommes de sa nation :

« As-tu entendu, dit-il, ce que chantait Ystud-Vach, assis à table avec les bardes?

« L'homme au cœur pur a le front joyeux. »

La table dont il est ici question est celle du roi frank Childebert. Hyvarnion s'y assit pendant quatre années, probablement de l'an 515 à l'an

517. Au milieu des débauches et des scandales de cette cour barbare, il parut calme et serein de conscience et de visage, et, comme l'enfant dans la fournaise, il chanta. Ses chants et ses vers le rendirent agréable au roi. A une grande facilité pour parler plusieurs langues, il joignait, dit son plus ancien historien, un rare talent pour composer, sur des sujets d'imagination, des poëmes rimés qu'il chantait sur des airs nouveaux de son invention[1]. Mais le barde, à ce que prétend un autre hagiographe charitable, aurait mérité « encore plus l'estime du roi par ses vertus que par ses talents. » Quoi qu'il en soit de l'estime de l'assassin des fils de Chlodomir pour les vertus de son poëte de cour, Childebert se montra aussi généreux envers lui que l'étaient les chefs insulaires envers leurs bardes domestiques. Mais ni les étoffes précieuses, ni l'or, ni les coupes de corne écumantes de bière, ces trois dons les plus chers aux bardes, ne purent fixer à la cour de Paris le jeune homme aux yeux duquel la pureté de l'esprit et du corps, la règle des mœurs et la justice, étaient les plus belles vertus.

[1] *Vita S. Hoarvei*, ms. des Blancs-Manteaux, n° XXXVIII, p. 859.

Sous prétexte de retourner dans son pays, où une victoire éclatante et décisive d'Arthur sur les Saxons ramenait, disait-on, la sécurité, il demanda au roi la permission de le quitter. Il partit comblé de présents, porteur même d'une lettre pour le Kon-Mor ou grand chef qui gouvernait l'Armorique au nom de Childebert, par laquelle le roi ordonnait de mettre un navire au service du barde breton.

Hyvarnion était depuis trois jours à la cour de l'officier frank, et le navire qui devait le reconduire dans l'île de Bretagne s'apprêtait à mettre à la voile, quand trois songes, suite d'une rencontre qu'il avait faite probablement dès son arrivée en Armorique, l'empêchèrent de s'embarquer. Une jeune orpheline du pays de Léon, aussi remarquable par sa beauté que par son talent pour la poésie et la musique lui apparut pendant son sommeil : assise au bord d'une fontaine, elle chantait, et d'une voix si douce, que son cœur en fut pénétré. Un peu troublé à son réveil, il chassa ce charmant souvenir ; mais, la nuit suivante, la même jeune fille, plus belle encore, et chantant encore mieux que la veille, lui apparut une seconde fois. Alors, dit un auteur, il craignit

sérieusement qu'il n'y eût là quelque astuce et malice de l'esprit de fornication, et, la nuit venue, il pria le Seigneur de le délivrer de ce songe s'il ne venait pas de lui : « Si, au contraire, c'est vous qui me l'envoyez, dit-il, faites-moi connaître clairement ce que vous voulez que je fasse. »

Et il se mit au lit. Mais voilà qu'à peine endormi il eut un troisième songe. Il vit entrer dans sa chambre un jeune homme environné de lumière qui lui parla ainsi : « Ne craignez pas de prendre pour femme celle que vous avez vue assise au bord de la fontaine, et que vous y reverrez encore. Comme vous, elle est chaste et pure, et Dieu bénira votre amour. »

L'officier frank, à qui le barde raconta son rêve, voulut sans doute être agréable au *recommandé* du roi, et se chargea de réaliser la prédiction. Il proposa donc au jeune homme une partie de chasse où il devait, disait-il, lui faire rencontrer certain lièvre merveilleux appelé le *Lièvre d'argent*, mais dans le dessein secret de lui ménager une entrevue avec la jeune fille du songe. Son espoir ne fut pas trompé. Comme ils entraient dans la forêt où gîtait le prétendu lièvre, ils entendirent une voix qui chantait au loin avec un charme inexpri-

mable. Le jeune homme tressaillit, et retint son cheval par la bride : « J'entends, dit-il, chanter la voix que j'entendis la nuit dernière. »

Sans répondre un mot, l'officier royal le conduisit vers le point de la forêt d'où partait la voix, et, suivant un sentier qui courait le long d'un ruisseau, ils arrivèrent à une source près de laquelle une jeune fille s'occupait à cueillir des simples.

« La jeune fille était près de la fontaine, dit un barde populaire breton ; sa robe était blanche et rose son visage.

« Si blanche sa robe, si rose son visage, qu'elle semblait une fleur d'églantine sortant de la neige.

« Et elle ne faisait que chanter : — « Quoique je ne sois, hélas ! qu'une pauvre iris du bord de l'eau, c'est moi qu'on nomme la *Petite Reine*. »

« Le seigneur comte dit à la jeune fille en s'approchant : — « Je te salue, *Petite Reine de la Fontaine*. Comme tu chantes gaiement et comme tu es blanche !

« Comme tu es blanche et comme tu chantes gaiement ! quelles fleurs cueilles-tu donc là ?

« — Je ne suis pas blanche, je ne chante pas gaiement, ce ne sont pas des fleurs que je cueille;

« Ce ne sont pas des fleurs que je cueille, mais deux ou trois espèces de plantes salutaires :

« L'une est bonne pour les gens tristes; pour les aveugles l'autre est bonne ; et, si je puis trouver la troisième, celle-là guérira de la mort.

« — Petite reine, je t'en supplie, donne-moi la première de ces plantes.

« — Sauf votre grâce, seigneur, je ne la donnerai qu'à celui que j'épouserai.

« — Tu l'as donnée ! donne-la donc, s'écria l'officier royal ; tu l'as donnée à ce jeune homme qui est justement venu ici pour te demander en mariage. [1] »

Et la *Petite Reine de la Fontaine* donna au barde, en gage de sa foi, la plante qui produit la gaieté.

Si l'on en croit la légende, c'est même dans cette bonne pensée que Rivanone, comme elle l'appelle, serait allée à la fontaine, car elle avait fait un rêve, elle aussi, la nuit précédente, un rêve tout semblable à celui du barde : elle l'avoua elle-même; et, quand elle ne l'eût pas avoué, on le devinerait : « Ceux qui aiment, dit Virgile, n'ont-ils pas des songes? » Voyant donc là une preuve

[1] Voyez le texte breton, *Pièces justificatives*, 3e partie, n° II.

certaine de la volonté du ciel, le comte frank fit venir le frère de Rivanone, chef léonnais, dans le manoir duquel la jeune fille vivait depuis la mort de son père et de sa mère; et, après lui avoir raconté ce qui s'était passé, il lui demanda sa sœur en mariage pour le favori du roi.

Ainsi fut conclue cette union si bien assortie, et les noces furent célébrées à la cour même du comte frank.

La tradition les a décrites d'une manière presque épique. Les petits comme les grands, les pauvres aussi bien que les riches furent conviés à la fête; gens d'église et gens de guerre, gens de justice comme gens de rien, y arrivèrent de tous côtés. Ni le vin ni la bière, versés par tonneaux, ne manquèrent aux convives. Deux cents porcs furent immolés et deux cents taureaux gras, deux cents génisses et cent chevreuils, deux cents buffles, cent noirs, cent blancs, et leurs peaux partagées entre les invités. Cent robes de laine blanche furent données aux prêtres, cent colliers d'or aux guerriers vaillants, des manteaux bleus sans nombre aux dames. Les pauvres eurent aussi leur part : il y eut pour eux cent habits neufs : on ne pouvait moins bien les traiter au mariage d'un

poëte qui plaçait les devoirs envers eux à la tête des plus belles vertus. Mais, afin de l'honorer dignement lui-même, afin de fêter comme il convenait l'union de la muse armoricaine avec le génie des bardes insulaires, cent musiciens ne parurent pas de trop, cent musiciens qui, du haut de leurs siéges, jouèrent dans la cour du comte pendant quinze jours. Pour achever cette description par un trait destiné à mettre le comble à la gloire des deux époux, on assure que le roi des bardes du sixième siècle, que le fameux Merzin célébra le mariage.

Quoi qu'il en soit d'un honneur qu'une autre tradition populaire paraît revendiquer, avec plus de raison, pour les héros d'une autre légende du même siècle[1], la noce une fois finie, la nouvelle mariée, accompagnée par une suite nombreuse, fut reconduite avec son époux au manoir de son frère; et, si les coutumes armoricaines de nos jours existaient déjà à cette époque, les ménétriers de la noce firent entendre sur son passage un air tendre et mélancolique, nommé l'air du soir de la fête, qui amène toujours des larmes au bord de la paupière de la nouvelle mariée :

[1] Voyez le *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 119.

« Que Dieu console le cœur inconsolé, le cœur de la jeune fille dans cette première nuit des noces ! »

On rapporte que Rivanone répandit aussi quelques larmes à travers sa joie. Ne disait-elle pas pour jamais adieu à ses douces et naïves croyances de jeune fille qui s'envolaient ? à sa chère fontaine au bord de laquelle les fées, ses compagnes, dansaient la nuit en robes blanches, avec des fleurs dans les cheveux, en l'honneur de la nouvelle lune ? à ses danses gracieuses qu'elle menait peut-être elle-même et à ses chansons dans les bois ? à ses plantes salutaires, moins brillantes, mais plus utiles et plus durables que les fleurs? à l'herbe qui produit l'union des cœurs et donne la joie, quand, trempée dans l'eau des fontaines par une vierge, elle a été secouée sur le front de l'homme qu'elle veut prendre pour époux? à la fleur d'or qui répand la lumière et qui, en ouvrant les yeux du corps et de l'esprit, ouvre l'intelligence aux choses de l'avenir? enfin, ne devait-elle pas renoncer à chercher la plante appelée l'*herbe de la mort*, qu'on eût mieux nommée l'*herbe de la vie*, parce qu'on ne mourait pas quand une fois on l'avait trouvée?

Mais non! « Que Dieu console le cœur inconsolé, le cœur de la jeune fille, la première nuit de ses noces! » La source de la fontaine ne cessera pas de couler; les apparitions charmantes ne déserteront pas ses bords : on y verra toujours la nuit glisser une ombre lumineuse dont la lune ne sera plus qu'une imparfaite image, l'ombre de cette Vierge Immaculée que les druides semblent avoir prophétisée en lui élevant un autel sous le nom de la *Vierge mère*, et les blanches fées d'Armorique, moins blanches et moins pures qu'elle, s'inclinant devant leur patronne, chanteront : *Ave, Maria!*

Aucune plante aussi ne se flétrira plus, ni la verveine qui donne la joie, car c'est du pied de la croix de Jésus qu'elle poussera désormais, c'est à lui qu'elle devra sa vertu, et elle s'appellera l'*herbe de la croix;* ni le sélage qui donne la lumière, car c'est à l'auréole des Saints qu'il empruntera ses rayons, et, pour le découvrir, il faudra être saint; ni surtout l'herbe de la vie, car il l'a découverte, il l'a léguée à ses disciples, Celui qui a dit : « Je suis la vie. Quiconque croit en moi ne meurt pas. »

Et, pas plus que la source vive qui nourrit les

herbes des prés ne tarira l'inspiration qui entretient les produits de l'esprit : l'esprit ne sera point étouffé, il sera purifié ; et, un moment courbée sous les regrets, la muse druidique transformée se relèvera chrétienne.

Rivanone aussi se releva : « Dieu avait consolé le cœur inconsolable, le cœur de la jeune fille, la première nuit de ses noces. »

III

Dieu console à sa manière : il bénit de même. Trois ans après leur mariage, Rivanone et Hyvarnion berçaient un enfant qui pleurait et qu'ils s'efforçaient d'endormir par leurs chansons. Or, cet enfant était aveugle ; et, en mémoire de leur chagrin, ils l'avaient nommé *Huerv*, ou Hervé, c'est-à-dire *amer* ou *amertume*.

Mais si sa mère n'essaya pas sur ses yeux la vertu mieux appréciée de l'herbe qui devait guérir les aveugles, si elle demanda à sa foi de chrétienne des remèdes plus sûrs pour éclairer son fils, elle retrouva du moins, au pied de la croix, l'herbe qui adoucit l'amertume, et son mari lui-même se rappela sans doute ce qu'il disait dans son enfance, que l'une des plus belles vertus est « la force dans les épreuves et les tribulations [1]. »

[1] Voy. plus haut, p. 233.

Deux ans après, cette force était encore plus nécessaire autour du berceau de l'aveugle; une seule main le berçait, une seule voix y chantait: l'autre voix chantait dans le ciel : le père avait déjà trouvé la vraie plante qui donne la vie.

Avec la mort, la misère entra dans la maison du barde, misère d'autant plus cruelle qu'on n'y avait jamais connu que la prospérité : c'est toujours ainsi qu'elle entre chez ceux qui vivent de la poésie. Heureusement, la Providence est une voisine plus charitable que la fourmi de la fable : elle ne manqua pas à la veuve du barde ami des pauvres et des affligés. Ce ne fut ni du palais du comte frank, indifférent désormais au malheur d'une famille que son maître avait oubliée, ni du manoir du frère de Rivanone, qu'elle ne charmait plus de ses chants, que lui vint l'assistance; elle lui vint de ce berceau mouillé de pleurs où dormait un pauvre orphelin. C'est toujours d'un berceau que Dieu fait sortir le salut.

« Un jour l'orphelin disait à sa mère malade, en la serrant dans ses petits bras : « — Ma chère petite mère, si vous m'aimez, vous me laisserez aller à l'église ;

« Car voilà que j'ai sept ans accomplis, et à l'église je ne suis pas encore allé.

« — Hélas! mon cher enfant, je ne puis vous y conduire, quand je suis sur mon lit malade;

« Quand je suis malade d'une maladie qui dure depuis si longtemps que je serai forcée d'aller demander l'aumône.

« — Demander l'aumône, ma mère, vous n'irez point ; j'irai pour vous, si vous le permettez.

« J'irai avec quelqu'un qui me conduira, et, en marchant, je chanterai ;

« Je chanterai vos beaux cantiques, et les cœurs seront attendris. »

« Et il partit afin de chercher à manger pour sa mère qui ne pouvait pas marcher.

« Or, il eût été dur, le cœur qui n'eût point été ému sur le chemin de l'église, quel qu'il fût,

« En voyant le petit aveugle de sept ans, sans autre guide que son chien blanc ;

« En l'entendant chanter, grelottant, battu par le vent et par la pluie, sans chaussures à ses petits pieds, et ses dents claquant par le froid[1]. »

C'était la fête de tous les Saints, comme le remarque la légende ; la fête des Morts la suit, et

[1] Voyez le texte aux *Pièces justificatives*, 3e part., n° II, § 2.

se prolonge durant la seconde nuit de ce mois que les Bretons ont nommé le *mois noir*. Après avoir fêté les Bienheureux, chacun vient prier dans le cimetière sur la tombe de ses parents, remplir d'eau bénite le creux de leur pierre, où, selon les localités, y faire des libations de lait. On dit que cette nuit les âmes du Purgatoire volent dans l'air aussi pressées que les herbes dans la prairie, qu'elles tourbillonnent avec les feuilles que le vent roule dans les campagnes, et que leurs voix se mêlent aux soupirs de la nature en deuil. Or, vers minuit, ces voix confuses deviennent de plus en plus distinctes, et, à la porte de chaque chaumière, on entend ce cantique lugubre :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, salut à vous, gens de cette maison, nous venons vous demander des prières.

« Bonnes gens, ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller si vous dormez.

« S'il est encore de la pitié dans le monde, au nom de Dieu, secourez-nous.

« Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous ; au nom de Dieu, priez, priez ; car

les enfants ne prient pas. Ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés ; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés[1]. »

Pauvres âmes en peine, elles aussi, errantes comme celles des morts, des bandes de chanteurs mendiants s'en vont par les bois et les grèves, au son des glas funèbres, prêtant ainsi leurs voix aux malheureux de l'autre monde.

L'orphelin aveugle, qui du lit de sa mère malade venait d'aller s'agenouiller sur la couche de son père mort, commença dans leur compagnie son apprentissage de chanteur, et s'il fallait croire, comme on le prétend, que le *Chant des Ames*, tel qu'il nous est parvenu, fut composé par un pieux chanteur aveugle, sous l'inspiration de son père qu'il aurait délivré de peine, l'aveugle serait saint Hervé, et l'inspirateur Hyvarnion.

L'impression que le saint enfant produisit sur les hommes de son temps a plus de fondement; elle a laissé des traces dans l'imagination populaire, qui l'a traduite en récits touchants :

« Le soir des Morts, bien avant dans la nuit, l'enfant revenait vers sa mère, après sa tournée ;

[1] *Barzaz-Breiz*, t. II, p. 450.

« Et il était bien fatigué, si fatigué, qu'il ne pouvait tenir sur ses pieds, tant la route était glissante sous la pluie glacée ;

« Si fatigué qu'il tomba sur la bouche, et sa bouche vomit du sang, du sang avec des dents brisées [1]. »

Or, les dents brisées de l'enfant ne donnèrent par naissance à des guerriers furieux, comme celles du dragon de la Fable ; elles se changèrent en diamants qui brillèrent au loin dans la nuit.

Tel est le langage de la tradition ; pouvait-elle mieux peindre les chants déchirants du fils d'Hyvarnion, ces chants d'une muse chrétienne qui éclairaient des ténèbres non moins épaisses que celles de la nuit des Morts ?

Mais ces ténèbres ne devaient pas se dissiper instantanément : la résistance opposée au christianisme par les restes du paganisme armoricain n'est pas moins nettement indiquée dans les souvenirs traditionnels que l'action et l'influence du petit chanteur chrétien.

Comme il passait par le carrefour d'un village dont les habitants ont conservé jusqu'à ce jour l'injurieux sobriquet de *Paganiz*, c'est-à-dire

[1] Voyez le texte aux *Pièces justificatives*, 3e partie, n° II, § 2.

Païens, il tomba au milieu d'une ronde de petits paysans, lesquels, interrompant leur danse, se mirent à le poursuivre de huées et à lui jeter de la boue en criant : « Où vas-tu, aveugle, aveugle ! où vas-tu, braillard d'aveugle ? »

« — Je vais hors de ce canton, puisqu'il le faut, répondit Hervé ; mais maudite soit la race dont vous sortez. » Et, en effet, les petits moqueurs, frappés d'anathème, se remirent à danser, et ils danseront, dit-on, jusqu'à la fin du monde sans se reposer jamais et sans jamais grandir, devenus les frères de ces Génies nains qu'adoraient les Armoricains, et dont les paysans bretons craignent encore la puissance [1].

La nature elle-même, cette grande divinité celtique, se mit du parti des Génies contre Hervé. Tandis que la mère du Saint, en l'envoyant prêcher l'Évangile, pouvait dire avec l'Église : « Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qu'on voit venir du haut des montagnes ; » la terre de granit où il marchait, refusant de le porter, déchirait ses pieds nus, « et personne, dit la complainte, personne n'essuyait le sang de ses blessures, si

[1] Blancs-Manteaux, *loco citato*, p. 852. Cf. Albert le Grand, *Vie de S. Hervé*, 2e éd., p. 315.

ce n'est son chien blanc avec sa langue ; celui-là seul lavait les pieds du Saint et les réchauffait de son haleine. »

Or, comme il avait maudit les esprits moqueurs, le Saint maudit aussi le sol de pierre qui voulait arrêter sa marche, et il le rendit plus dur que le fer ; puis, sortant, selon sa promesse, d'un canton dont les rochers étaient tels, assure la légende, que « fer ni acier n'y a jamais pu mordre, » c'est-à-dire dont les habitants étaient des barbares obstinés et incorrigibles, il revint près de la sainte qui l'éclairait et l'inspirait :

« — Ma mère, voilà sept ou huit ans que je cours ce pays, et je n'ai rien pu gagner sur des cœurs durs et cruels.

« Je voudrais être en un lieu solitaire où je n'entendrais que chanter ; où je n'entendrais, chaque jour, ma mère, que les louanges de Dieu.

« — Mon fils, vous voulez être clerc, pour devenir prêtre plus tard. Dieu soit loué ! Il me sera doux de vous entendre dire la messe.

« — Ce n'est pas, ma mère, pour être prêtre ; l'état de prêtre est un grand fardeau, et il effraye mon faible esprit : outre la charge de mon âme, j'aurais celle des autres âmes ; j'aime mieux vivre

au fond des bois toute ma vie avec les solitaires, et être instruit par eux à servir Dieu, pour le faire servir [1]. »

Rivanone se rendit aux vœux de son fils ; le bois qu'elle lui choisit pour retraite était habité par un de ses oncles. Hervé l'alla trouver, tandis qu'elle-même allait demander asile à quelques pieuses filles qui vivaient en communauté dans un autre endroit solitaire, n'ayant de rapport avec le monde que par les malades et les infirmes, dont elles étaient la providence.

[1] *Pièces justificatives,* 3e partie, n° II, § 3.

IV

Une ancienne ballade bretonne représente un magicien parcourant les campagnes d'Armorique avant l'aube du jour, en compagnie d'un chien noir. Je ne sais quelle voix chrétienne l'apostrophe : « Où allez-vous si matin, avec votre chien noir? — Je viens de faire des recherches pour trouver l'œuf rouge, l'œuf rouge du serpent de mer, au bord du rivage, dans le creux du rocher[1]. »

Recherches vaines ! Cet œuf, symbole sacré pour les anciens prêtres gaulois et pour d'autres cultes païens, avait été écrasé avec le serpent des druides : le jour allait paraître et faire fuir le magicien, les ténèbres et le chien noir. Quand Hervé, au contraire, guidé par son chien blanc, se mit en route pour l'ermitage de son oncle, les

[1] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 101.

dernières ombres de la nuit avaient disparu : c'était l'aurore ; et il devait trouver à l'école chrétienne de plus précieux talismans que l'œuf du serpent druidique.

« Saint Hervé, allant à l'école, dit l'auteur breton de sa vie, le soleil entourait son front d'un cercle de lumières ; des colombes chantaient sur sa route, et son chien blanc jappait de joie.

« Arrivé à la porte de l'ermitage, le chien jappa de plus en plus fort ; si bien que l'ermite, l'entendant, sortit pour recevoir le fils de sa nièce :

« — Que Dieu bénisse l'orphelin qui vient de bon cœur à mon école, qui vient me trouver pour être fait clerc ; ô mon enfant, que ta chevelure soit bénie[1] ! »

Le grand oncle d'Hervé se nommait Gourfoed ; comme tant d'autres solitaires, il élevait les enfants d'Armorique. Parmi les grammairiens qu'il leur faisait apprendre par cœur, les écrivains ecclésiastiques indiquent Martianus Capella, l'auteur des *Noces de Mercure et de la Philologie*, dont ils font un moine, disciple des docteurs irlandais, et parmi les objets de l'enseignement, ils indiquent tout spécialement la poésie et le

[1] *Pièces justificatives*, 3e partie, n° II, § 3.

chant. La musique tenait une place assez grande dans les écoles et les goûts de cet âge, pour qu'un synode, assemblé à Vannes au milieu du cinquième siècle, crût devoir appeler sur ce point l'attention des évêques armoricains, et rédigeât un article sur la nécessité d'adopter, pour toute la province, l'uniformité du chant. En l'introduisant dans les cérémonies chrétiennes, et en lui donnant place dans le chœur du temple, l'Église avait montré d'ailleurs l'estime qu'elle avait pour cet art. Hervé s'y perfectionna de plus en plus ; il y devint même tellement habile, observent les hagiographes, « qu'il emportait le prix sur tous ses condisciples. »

Après sept ans d'étude, passés loin de sa mère, il voulut la revoir et puiser dans ses conseils une nouvelle force et de nouvelles lumières. Selon les uns, Gourfoed le conduisit près d'elle ; selon la légende populaire en vers, elle vint elle-même trouver son fils.

Et elle disait en approchant :

« Je vois une procession de moines qui s'avance, et j'entends la voix de mon fils ; il y en aurait mille chantant que je distinguerais celle d'Hervé ; je vois mon fils habillé de gris avec une corde de

crin pour ceinture : « Dieu soit avec vous, mon fils, le clerc ! »

« — Dieu soit avec vous, ma mère bien-aimée ! Dieu est bon ! la mère est fidèle à son fils. Venir de si loin pour me voir, quand vous ne pouvez plus marcher !

« — Puisque je suis venue pour vous voir, mon fils, que me demandez-vous?

« — Je ne vous demande rien, ma mère, que la permission de rester ici, de rester ici pour prier Dieu jour et nuit, afin que nous nous voyions dans le paradis.

« — Au paradis ou aux environs nous nous verrons, mon fils, avec l'aide de Dieu. Quand j'y monterai, vous serez prévenu ; vous entendrez chanter les anges[1]. »

« En effet, continue la légende française, le soir où elle décéda et le lendemain, fut vue par tous les voisins une belle échelle brillante dessus son oratoire, laquelle touchoit d'un bout au ciel et par icelle descendoient et montoient les anges, chantant des motets et cantiques très-mélodieux. »

La pieuse femme-poëte qui avait donné à

[1] *Pièces justificatives*, 2e partie, n° III, § 4.

l'Église un saint tel qu'Hervé, méritait bien que les anges de Dieu chantassent pour lui faire fête à son heure dernière.

Hervé, conduit par Gourfoed, arriva assez à temps près du lit de sa mère mourante, sinon pour la voir (il ne devait la voir qu'au ciel), du moins pour recevoir sa bénédiction, et mêler ses cantiques à ceux des pieuses compagnes de Rivanone, véritables chœurs angéliques.

V

Après la mort de sa mère, Hervé regagna l'ermitage de son oncle; mais Gourfoed, voulant vivre d'une vie encore plus retirée, lui abandonna sa demeure et s'enfonça dans la forêt. Aidé par quelques hommes pieux qui, pour prier et travailler sous sa direction, avaient bâti leurs cabanes autour de la sienne, le Saint continua de tenir l'école de son prédécesseur. Cette école prospéra; et chaque soir on en voyait sortir une foule d'enfants, venus chaque matin de tous les manoirs comme de toutes les chaumières d'alentour, foule aussi bruyante, dit un poëte, qu'un essaim d'abeilles sortant du creux d'un chêne. Le maître, étant aveugle, ne pouvait pas leur ensei-

gner leurs lettres; mais il leur apprenait des cantiques, des maximes en vers, des aphorismes religieux et moraux, sans oublier ces préceptes de pure civilité si nécessaires à des êtres grossiers; et, en exerçant leur mémoire, il formait leur intelligence et leur cœur; il polissait leurs mœurs sauvages; il s'efforçait, enfin, de retenir leur nature mobile par le frein de la discipline. Les leçons de la sagesse ne revêtent pas d'autre forme aux temps héroïques: la poésie et la musique, inséparables alors l'une de l'autre, ont toujours été regardées par les anciens comme nécessaires à cultiver, non-seulement pour l'agrément qu'elles procurent, mais pour l'utilité, l'instruction, la civilisation des masses. Hervé, en les prenant pour base de son enseignement, suivait, sans s'en douter, les conseils d'Aristote. On dit qu'Orphée civilisait ainsi les peuples par ses chants. Ceux d'Hésiode nous offrent de précieux exemples de cette poésie didactique, la première chez tous les peuples. Saint Kadok instruisait de même les jeunes Bretons-Cambriens. Mais s'il nous reste quelques poëmes de saint Hervé, ils sont en bien petit nombre : la plupart ont été composés plutôt d'après son esprit et ses règles que par lui-même.

On lui fait honneur de trois aphorismes qui portent bien l'empreinte de la poésie enseignante des moines : ils roulent sur trois des vertus que ces religieux tâchaient principalement d'inculquer à leurs disciples ignorants, paresseux et indépendants, comme tous les barbares, savoir : l'amour de l'instruction, l'amour du travail et l'amour de la règle, éléments qui font la force des société civilisées.

« Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses ; » telle est la première maxime attribuée à notre saint.

Kadok, le maître du père d'Hervé, disait en d'autres termes : « L'instruction vaut mieux que l'or. »

Le second axiome prêté à saint Hervé est celui-ci : « L'enfant qui est paresseux dans sa jeunesse amasse la misère sur la tête de sa vieillesse. »

Les mariniers bretons ont retenu la troisième maxime dont saint Hervé passe pour l'auteur : « Les paroles d'Hervé sont des paroles sages, disent-ils : « Qui désobéit au gouvernail, à l'écueil obéira[1]. » J'ai aussi vu lui attribuer une chanson morale, très-répandue en Bretagne[2], où il y a

[1] *Pièces justificatives*, 3e partie, n° III, § 1, 2, 3.

[2] *Kentel ar vugalé,* « la Leçon ou le Chant des enfants. »

peut-être quelques couplets de lui, mais, en tout cas, bien rajeunis de langage et de style :

« Approchez, mes petits enfants, venez entendre une leçon nouvelle que j'ai composée exprès pour vous ; mettez votre peine afin de la retenir tout entière.

« Quand vous vous éveillez dans votre lit, offrez votre cœur au bon Dieu, faites le signe de la croix, et dites avec foi, espérance et amour ;

« Dites : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon corps et mon âme ; faites que je sois un honnête homme ou que je meure avant le temps. »

« Quand vous voyez voler un corbeau, pensez que le démon est aussi noir, aussi méchant ; quand vous voyez une petite colombe blanche voler, pensez que votre ange est aussi doux, aussi blanc.

« Pensez que Dieu vous regarde comme le soleil du haut du ciel ; pensez que Dieu vous fait fleurir comme le soleil les roses sauvages des montagnes.

« Le soir, avant de vous mettre au lit, récitez vos prières ; n'y manquez jamais, afin qu'un ange blanc vienne du ciel pour vous garder jusqu'à l'aurore.

« Voilà, chers petits, le vrai moyen de vivre

en bons chrétiens ; mettez donc mon chant en pratique, et vous mènerez une sainte vie[1]. »

De telles leçons, où se trouvent effectivement quelques-unes des pratiques qui font l'homme fort, c'est-à-dire le chrétien ; où se révèle tant de fraîcheur et de grâce, où le soleil et les fleurs, les oiseaux et les anges, toutes les plus riantes images, sont réunis à dessein, devaient captiver et charmer ces jeunes barbares. Je ne m'étonne plus si la légende nous assure qu'Hervé apprivoisait les bêtes sauvages ; si elle nous raconte comment un jour il contraignit un larron de renard à lui rapporter, « sans lui causer aucun dommage, » sa poule qu'il lui avait enlevée ; comment une autre fois un brigand de loup qui avait mangé son âne, — d'autres disent son chien, — fut forcé de le servir et de le suivre comme un barbet. Ce barbet de nouvelle espèce se voit, dans une foule de bas-reliefs, tenu en laisse par le Saint ; et, tandis que ailleurs les mères menacent leurs enfants du loup, les nourrices bretonnes font peur à leurs marmots du *barbet d'Hervé*. On représentait ainsi Orphée suivi par des tigres domptés ; et un autre barde, à demi païen, que

[1] *Pièces justificatives*, 3e partie, n° IV.

nous avons vu précédemment accompagné d'un chien noir, se peint lui-même quelque part, courant les bois avec un loup qu'il appelle *son cher camarade*[1]. Les poëtes des temps primitifs passaient pour être en union perpétuelle avec la nature, et pour avoir reconquis le pouvoir, perdu depuis la sortie de l'Éden, de se faire obéir par tous les animaux. On jugeait Hervé doué de la même puissance ; mais la poésie et le chant n'étaient que la forme que le chrétien donnait à ses charmes. Sa vraie magie était la prière. Voici celle qu'il chantait quand il était en butte à la ruse ou à la férocité des animaux ou des hommes, et qu'il fit mettre par écrit à ses disciples, selon un de ses biographes :

« O Dieu ! daignez me préserver d'embûches, d'oppression, de mal ; du renard, du loup, du démon[2]. »

Pas plus que les hommes et les bêtes sauvages, la nature ne devait résister à la force de sa prière. Troublé dans sa retraite, et surtout dans son humilité, par la vénération un peu bruyante des

[1] *Myrdhinn*, p. 120.

[2] *Pièces justificatives*, 3e partie, n° III, § 4. Cf. les Blancs-Manteaux, *loco citato*, p. 857.

chefs armoricains qui lui amenaient leurs fils, il s'enfonça dans les bois, comme l'avait fait Gourfoed, cherchant l'ermitage et les conseils de son premier maître. Mais l'herbe et les fougères avaient effacé le sentier qui y conduisait, et toutes les recherches d'Hervé avaient été inutiles, quand il arriva dans une éclaircie de la forêt où un rocher couvert de mousse était posé sur quatre autres pierres : les ruines d'une cabane et d'un oratoire où des blaireaux avaient fait leurs terriers se voyaient alentour ; des ronces, des buissons de houx et d'épines encombraient le terrain. Devant ces ruines, le Saint, frappé d'un secret pressentiment, se prosterna les bras en croix, et cria trois fois : « Au nom de Dieu, rocher, fendez-vous ; au nom de Dieu, terre, ouvre-toi, si vous me cachez ma lumière ! » Son oraison n'était pas terminée, que la terre trembla, les rochers se fendirent, et par cette fente sortit une odeur sûave qui lui révéla la sépulture de celui qu'il cherchait.

Si ce récit populaire veut montrer la puissance de saint Hervé sur la nature, il montre encore plus son humilité. Elle s'exhale de la légende comme ces parfums qui s'exhalaient du tombeau de celui qu'il cherchait comme sa lumière.

Je me souviens d'une chanson où une espèce de druidesse assure qu'elle sait un chant qui fait de même trembler la terre ; après un effroyable étalage de science magique, elle finit par dire qu'avec sa *lumière*, — c'est ainsi qu'elle appelle son maître, — elle est capable de faire tourner le monde à rebours. Ici, c'est l'orgueil païen qui se vante ; mais une voix du ciel se fait entendre : « Si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu ! [1] » Et la sorcière est terrassée. Hervé, au contraire, qui est humble et qui prie ; Hervé, qui parle, non pas en son nom, mais au nom de Dieu, est exaucé et exalté. C'est la mise en action, pour la millième fois dans la légende celtique, du mot de l'Évangile : « Les petits seront élevés. »

En avançant en âge, le Saint continua de réaliser cette parole. Nous l'avons vu jusqu'à ce moment aussi glorifié sous ses haillons de chanteur vagabond que sous sa pauvre robe d'instituteur des petits barbares ; nous allons le voir agriculteur, puis architecte ; mais toujours d'autant plus fort, qu'il voudra paraître plus faible, toujours d'autant plus grand, qu'il voudra rester plus petit.

[1] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. 229.

Les lumières qu'Hervé était allé demander à son ancien maître, il les reçut de son évêque, homme saint et savant venu de l'île de Bretagne au pays de Léon. L'évêque, le jugeant digne d'être fait prêtre, voulut lui conférer le caractère ecclésiastique ; mais l'ermite, qui, dès son enfance, s'estimait indigne de cette grande charge, persista dans ses sentiments d'humilité, et il ne consentit qu'à être promu aux derniers ordres, à ceux qu'on appelle les Ordres Mineurs. On peut croire que son évêque l'engagea à fixer définitivement sa demeure quelque part avec ses disciples, et à donner aux Armoricains l'exemple de la vie sédentaire, du travail manuel, de la culture des terres et de la construction, toutes choses qui sont les bases de toute société, mais que les barbares aiment peu ; car il se mit aussitôt à la recherche d'un lieu où il pût établir une petite colonie.

VI

A peu près un demi-siècle auparavant, un autre barde, aveugle aussi et les cheveux blanchis par l'âge, allait en Armorique de canton en canton, assis sur un petit cheval des montagnes qu'un enfant menait par la bride. Il cherchait, comme Hervé, un champ à cultiver et dans lequel il pût bâtir. Sachant quelles herbes produit la bonne terre et quelles herbes donne la mauvaise, il demandait de temps en temps à son guide :

— Vois tu verdir le trèfle?

Et toujours l'enfant répondait :

— Je ne vois que la digitale fleurir.

Car, à cette époque, l'Armorique était une contrée sauvage.

— Alors, allons plus loin, reprenait le vieillard.

Et le petit cheval poursuivait sa route.

Enfin, l'enfant s'écria :

— Mon père, je vois fleurir le trèfle.

Et il s'arrêta. Le vieillard descendit, et, s'asseyant sur une pierre, au soleil, il se mit à chanter les travaux des champs et leur culture pour les différentes saisons. Ce barde agriculteur était revêtu d'un caractère vénéré chez les anciens Bretons. On le regardait comme un pilier de l'existence sociale; mais son cœur, ouvert au culte de la nature, était fermé à l'amour de l'humanité. Il avait soif du sang des prêtres chrétiens et des moines, et il l'eût offert avec joie en sacrifice à la terre. Aux plus sages leçons d'agriculture, il mêlait des prédictions féroces : « Les hommes du Christ seront traqués ; ils seront hués comme des bêtes fauves ; ils mourront tous par bandes et par bataillons sur la montagne. La roue du moulin moudra menu : le sang des moines servira d'eau[1]. »

Or, à peine soixante ans s'étaient écoulés, et ces mêmes moines, que le barde maudissait

[1] *Barzaz-Breiz*, t. I, p. XV et XVI.

comme usurpateurs de la harpe celtique et comme ravisseurs des enfants des Bretons, s'avançaient paisiblement à travers les ruines d'une religion dont il fut le dernier ministre, prêts à verser aussi du sang, mais le leur; prêts à opérer des prodiges, mais d'intelligence et d'amour. Leur chef n'était pas à cheval; il était à pied, et pieds nus (il allait toujours *deschaux*, dit son vieil historien français, le Père Albert le Grand), et, après avoir longtemps marché, il parla ainsi à ses disciples :

« Sus, mes frères, il m'ennuye d'estre toujours courant et vagabondant de la sorte; prions Dieu qu'il nous veuille révéler en quels lieux nous pourrons nous habituer pour le servir tout le reste de nos jours. »

« Ils se mirent tous en prière, continue le P. Albert, et voilà qu'une voix fut ouye disant : « Va toujours droit vers l'orient, et où je te diray par deux fois de te reposer, là tu t'habitueras. » Ils commencèrent donc à cheminer droit vers l'orient, et, quand ils furent bien loin, ayant trouvé un champ rempli de grands blés verts, ils s'assirent à l'ombre des blés. Or, comme ils se reposaient ainsi, une nouvelle voix se fit entendre, qui leur dit deux fois : « Faites ici votre de-

meure. » Pleins de reconnaissance, ils s'agenouillèrent pour remercier Dieu, « et, estant altérez du chaud et du chemin, le Saint, par ses prières, leur obtint une fraîche fontaine. »

Mais la concession du terrain n'était pas aussi facile à obtenir du propriétaire avare, que le légendaire français appelle charitablement « un honneste personnage. » Hervé ne lui en demandait cependant qu'un petit coin pour y édifier un petit monastère.

— Ouais! dit le maître ; mais mon blé est encore tout vert, et ce que vous en couperez à cette heure sera perdu.

— Non, non, dit saint Hervé, il n'en sera pas ainsi, car autant de blé que je couperai maintenant, autant vous en rendrai-je de sec et meûr au temps de la moisson.

« A cela, il s'accorda, et tous commencèrent à arracher du blé, lequel ils lièrent par faisceaux et gerbes et les mirent à part ; et Dieu les favorisa tellement, remarque le bon Albert le Grand, qu'au temps de la moisson, ces gerbes, qui avaient esté cueillies toutes vertes, non-seulement devinrent meûres, mais outre s'enflèrent et multiplièrent tellement, que d'une on en fit deux. » Ce que

voyant le maître du champ, il remercia Dieu, qui lui avait envoyé ces saints hommes, et donna tout le champ au Saint[1]. »

Ainsi l'intelligence et le travail des moines faisaient rendre à la terre le double de ce qu'on y récoltait d'ordinaire, et, vaincus par de tels miracles, les barbares donnaient de grand cœur ce qu'on leur demandait.

Le bon religieux à qui j'ai emprunté la traduction du récit qui précède, assure même que le propriétaire alla jusqu'à promettre à Hervé de lui bâtir une belle église à ses frais et dépens. Ce nouveau miracle n'eut cependant lieu qu'à demi, car nous voyons Hervé, une fois le terrain concédé, se mettre avec ses disciples en devoir de se procurer le bois nécessaire à la construction de son église et de son couvent. Il entreprit une quête à cette fin, non-seulement dans le pays de Léon, mais jusque dans les montagnes d'Arez et en Cornouaille, visitant les manoirs des chefs et les plus riches monastères.

Partout, dit-on, il fut bien reçu, grâce aux bienfaits qu'il répandait sur son passage, et tous

[1] *Vie de saint Hervé*, p. 318.

les nobles auxquels il s'adressa firent abattre pour lui, dans leurs forêts, autant de chênes qu'il en désira. Il est cependant probable, malgré l'assertion des légendaires, qu'il en trouva plus d'un peu disposé à aider à la construction d'une église chrétienne, et que tous ceux qu'il visita ne se montrèrent pas très-empressés à couper des arbres, encore si vénérés en Armorique au siècle suivant, qu'un concile, tenu à Nantes vers l'an 658, atteste qu'on n'osait en arracher ni une branche ni un rejeton. La légende elle-même, laisse entrevoir quelles pierres d'achoppement le saint architecte trouva dans son chemin ; elles devaient déchirer ses pieds presque aussi cruellement que celles dont nous l'avons vu punir la dureté pendant sa vie de chanteur populaire. C'est d'abord un chef incivil qui passe près de lui, avec une grande suite d'hommes, de chiens et de chevaux, sans le saluer ni même le regarder; c'est un autre, non moins grossier, qui ne croit pas à ses miracles, et le dit tout haut, en plein souper, devant une grande compagnie et en face du Saint. Au même banquet, tandis qu'Hervé chante sur la harpe, au commencement du repas, pour bénir les mets, des adversaires d'une nouvelle espèce,

des grenouilles, puisqu'il faut les appeler par leur nom, se mettent à chanter aussi, pour le narguer, à chanter *leurs vêpres*, comme s'exprime un poëte breton, et provoquent le rire insultant des convives. A un autre banquet, un échanson, qui est un démon déguisé, un de ceux qui excitent aux crapules, aux gourmandises, à l'ivresse et aux noises, aux discordes et aux querelles, veut le faire tuer, lui ayant servi, ainsi qu'aux autres convives, un breuvage par l'effet duquel ils devaient tous s'entre-égorger.

L'esprit du mal suit le saint architecte jusqu'au milieu d'un monastère, dans l'intention de le tromper plus sûrement. Prenant la figure d'un moine, et se disant venu d'Irlande, ce pays des habiles ouvriers, il lui fait des offres de service pour la construction de son église.

— Quel est ton nom? lui demanda Hervé.

— Je suis maître charpentier, seigneur.

— Ton nom ? te dis-je, reprend le Saint.

— Seigneur, je suis maçon, forgeron, serrurier, pilote, capable de tous les métiers.

— Ton nom ! Pour la troisième fois, je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de me dire ton nom véritable!

— Hu-Kan ! Hu-Kan ! Hu-Kan ! s'écria le démon, forcé de se nommer.

— Ah ! c'est toi Hu-Kan, le savant des savants. Je m'en doutais un peu. Hé bien, puisque tu sais faire tant de choses, fais-moi une croix là, avec ton doigt, et, te prosternant, adore le Crucifié. »

Mais, au lieu d'obéir, le démon prit la fuite, et, courant vers la mer, il se précipita du haut d'un rocher dans les flots[1].

Les superstitions druidiques s'évanouissaient ainsi devant Hervé, après lui avoir résisté un moment et l'avoir voulu tromper sous différents déguisements. Cet Hu-Kan, c'est-à-dire Hu-le-Génie, n'est autre que le fameux *Ugaïn* des anciens Irlandais et le dieu *Hu-Kadarn* des traditions cambriennes. Le démon qui provoque aux débauches de la table et à l'ivresse est la divinité celtique correspondante au Liber ou Bacchus des Romains. Il n'est pas jusqu'à ces grenouilles chantant leurs *vêpres* qui ne soient un souvenir du paganisme armoricain. Le Saint les fit taire « aussi court que si on leur eût coupé la gorge, » dit son hagiographe français, ajoutant qu'il ne laissa la voix

[1] Blancs-Manteaux, *Vita S. Hoarvei*, p. 857 et 858.

qu'à une seule, qui se prit incessamment à criailler et continua depuis toujours.

Or, par une espèce de prodige de la tradition, un chant populaire, intitulé les *Vêpres des grenouilles* [1], est venu jusqu'à nous, et il est l'œuvre des bardes païens d'Armorique, représentés dans les récits populaires pieux sous la figure grotesque de ces bestioles coassantes ; il offre un résumé des doctrines druidiques du IVe siècle, et il a paru si nécessaire de le détruire aux premiers missionnaires chrétiens, qu'ils en ont fait une contre-partie latine et chrétienne, comme ils ont élevé des croix à côté des menhirs païens. Un de ces missionnaires, saint Gildas, opposait de même à la musique païenne de son temps, qu'il qualifie de coassement, la douce et suave musique des enfants du Christ ; et son disciple, Taliésin, le grand poëte baptisé, faisait taire, dans un banquet, comme le fait ici saint Hervé, d'infimes descendants des prêtres du dieu Bel qui avaient voulu le narguer.

La voix de la musique chrétienne allait se faire entendre sous les voûtes de l'église pour la con-

[1] *Gousperou ar ran*, c'est le titre burlesque du dialogue entre le *Druide et l'enfant* (*Barzaz-Breiz*, t. I, p. 2).

struction de laquelle Hervé avait entrepris tant de voyages. Douze colonnes de bois poli se dressèrent pour en soutenir la charpente basse et cintrée ; trois larges pierres en formèrent l'autel ; la source avec laquelle il désaltéra ses disciples devait fournir l'eau qui devait servir au sacrifice ; les blés semés par eux, le pain à consacrer et, les vignes de quelque monastère plus riche et plus exposé au soleil, le vin eucharistique ; car c'était un ancien et touchant usage que ceux qui avaient des vignobles donnassent du vin à ceux qui n'en avaient pas, et qu'en échange les possesseurs d'abeilles fournissent de cire ceux qui en manquaient[1]. Hervé, selon ses biographes, surveillait lui-même les ouvriers, ou plutôt excitait les travailleurs par ses paroles et les soutenait par ses chants. Comme un poëte de l'antiquité, il bâtit avec ses chansons, non une ville pour les hommes, mais une maison pour Dieu.

[1] Albert le Grand, p. 422.

VII

Le soin d'entretenir et d'orner l'église bâtie par saint Hervé était confié à une toute jeune vierge d'une figure angélique, nommée Kristina, « chrestienne de fait comme de nom, » selon la remarque d'Albert le Grand, et que la tradition bretonne, en la plaçant au milieu des disciples du Saint, compare à une petite colombe blanche parmi des corbeaux. Élevée près de Rivanone dès sa plus tendre enfance, en compagnie des pieuses filles avec lesquelles vivait la veuve du barde Hyvarnion, elle s'était attachée au fils après la mort de la mère, et l'appelait *mon oncle*, par respect et par affection, selon l'usage des Armoricains, comme lui-même l'appelait sa *filleule*, par un sentiment paternel. Dans la dernière phase de la

vie errante du Saint, en quête d'un lieu de repos, c'était elle qui conduisait le loup qu'il avait apprivoisé : elle le menait en laisse, comme un mouton ou comme un chien, et courait avec lui en avant de la troupe des moines voyageurs, avec la gaieté folâtre naturelle à son âge[1]. La petite colonie une fois fixée, on avait construit pour Kristina, à peu de distance de l'église, à l'abri d'un bouquet de saules, au bord d'un étang, une chaumière couverte en genêts qui ressemblait à une ruche, dit un poëte breton ; et elle ressemblait bien elle-même à une abeille, quand elle allait et venait tous les samedis matins, parmi la rosée, dès le point du jour, cueillant çà et là, au bord de son étang, les fleurs dont elle devait orner le soir l'autel que saint Hervé lui donnait à disposer pour le dimanche.

Dès qu'il l'entendait passer, les samedis après l'heure des vêpres, légère comme une biche, un panier de fleurs sur la tête, et sous le bras un paquet de linges d'autel qu'elle rapportait plus blancs que neige, et dès qu'elle commençait à mettre en ordre l'église, en chantant à demi-voix quelqu'un des beaux cantiques de Rivanone, le

[1] Blancs-Manteaux, *loco citato*, p. 858.

saint Aveugle, assure-t-on, sentant son cœur rajeunir sous ses cheveux blancs, s'approchait doucement, entr'ouvrait la porte de l'église, et avançait la tête pour mieux écouter la voix fraîche et pure qui lui rappelait sa mère.

— « Je vous vois, mon oncle, » disait alors quelquefois la jeune fille ; et le bon vieillard se retirait sans répondre et sans faire de bruit, comme s'il avait été surpris faisant une action coupable.

Cette sainte amitié, dont la légende celtique offre tant d'exemples, mais peu d'aussi gracieux, ne devait avoir d'autre terme, nous le verrons, que celui même de la vie du vieillard et de l'enfant.

VIII

Les Pères d'un synode armoricain du ve siècle terminent leurs canons par ces nobles paroles :

« Que Dieu, mes frères, vous conserve votre couronne ! »

Une dernière fleur semblait manquer à celle d'Hervé. Il allait l'obtenir. Le pauvre minoré *deschaux*, le poëte des misérables, le maître d'école des petits enfants, l'agriculteur vagabond et l'architecte mendiant, devait devenir l'égal, que dis-je ? le correcteur des évêques et des rois.

En ce temps-là régnait en Bretagne un Kon-Mor, qui s'était rendu abominable aux hommes du pays par sa tyrannie et ses cruautés. Ne pouvant

plus le supporter, ils allèrent en grand nombre, trouver leur évêque, le bienheureux Samson ; et, comme il les voyait debout à sa porte, la tête baissée et en silence, il leur demanda :

— Qu'est-il donc arrivé dans le pays?

Alors le plus respectable d'entre eux :

— Les hommes de ce pays, seigneur, sont dans une grande désolation.

— Et pourquoi donc? dit Samson.

— Nous avions un bien bon chef de notre race et né sur notre terre, qui nous gouvernait par droit légitime, et voilà qu'il est venu sur nous un Kon-Mor étranger, homme violent et ennemi de la justice, et il s'est emparé du pouvoir ; il nous tient courbés sous la plus odieuse oppression. Il a tué notre chef national et a déshonoré la veuve, notre reine ; il aurait tué leur fils, si le pauvre enfant n'eût pris la fuite et cherché un refuge en France[1].

L'évêque, ému de pitié sur le sort de ce peuple, promit aux députés de les secourir, et, tout en cherchant quel moyen il aurait de rétablir leur chef légitime, il résolut de frapper l'usurpateur par l'arme terrible de l'excommunication.

[1] Mabillon, *Acta SS. Bened.*, t. I, p. 165.

Il envoya donc des lettres à chacun des évêques armoricains pour les engager à se réunir à lui, afin d'aviser au moyen d'effrayer le tyran. Le lieu de réunion était une montagne vénérée par le peuple et les bardes, nommée le Run-bré, située au cœur même du pays gouverné par le Kon-Mor. Quoiqu'il n'eût dû s'y trouver que des prélats, Hervé y fut mandé, et même la vénérable assemblée ne voulut pas entrer en délibération avant son arrivée, malgré les réclamations d'un des membres de la réunion, moins humble et moins patient que les autres. Ce *courtisan évêque*, comme l'appelle la légende, trouvant qu'Hervé se faisait bien attendre : « Faut-il que des gens comme nous, s'écria-t-il, demeurent ici indéfiniment, à cause d'un méchant moine aveugle? »

En ce moment, le Saint arrivait. Ses pieds nus, sa misérable robe d'ermite faite de la peau d'une chèvre, son apparition intempestive au milieu des gens et des chevaux richement parés du prélat de cour, amena sur les lèvres de plusieurs un sourire moqueur. Entendant les paroles injurieuses dont il était l'objet, le saint Aveugle ne s'irrita nullement, mais il dit doucement à l'évêque :

« Mon frère, pourquoi me reprochez-vous ma cécité? Dieu ne peut-il pas vous priver de la vue aussi bien que moi? Ne savez-vous pas bien qu'il nous a faits comme il lui a plu, et que nous le devons remercier de ce qu'il nous a donné l'être tel que nous l'avons? » Les autres évêques, continue Albert le Grand, tancèrent fort ce personnage, lequel ne tarda guère à sentir la pesante main de Dieu, car incontinent il tomba à terre, le visage tout couvert de sang, et perdit la vue ; mais le bon Saint, voulant rendre au superbe moqueur le bien pour le mal, se mit à prier Dieu pour lui; puis, lui ayant frotté les yeux avec du sel et de l'eau, il lui rendit la vue; il lui rendit aussi l'entendement, selon la remarque d'un autre hagiographe[1], l'entendement, cette lumière de son âme, obscurcie par l'orgueil, plus précieuse encore et non moins difficile à recouvrer que la lumière corporelle.

Ensuite, on procéda aux cérémonies de l'excommunication contre le grand chef des Armoricains.

Debout sur un rocher, au sommet de la montagne, un cierge allumé à la main, et entouré de

[1] *Vie de saint Hervé*, 2e éd., note, p. 320.

neuf autres évêques d'Armorique, chacun tenant un cierge bénit, le Saint prononça, au nom de tous, selon les formules du temps, à peu près ces paroles contre le tyran étranger :

« Nous, en vertu de l'autorité que nous « tenons de Dieu, au nom de Dieu le Père, de « son Fils et de son Saint-Esprit..... déclarons « le grand chef des Armoricains excommunié, « banni du seuil de la sainte Église, et séparé « de la société des chrétiens; que, s'il ne se « hâte de venir à résipiscence, nous le frap- « pons d'une malédiction éternelle, et nous le « condamnons par un perpétuel anathème. Qu'il « encourre la colère du souverain Juge, qu'il « perde droit à l'héritage de Dieu et de ses élus ; « que, dans ce monde, il soit exclu de la commu- « nion des chrétiens, et, dans l'autre, de sa part « au royaume de Dieu et des Saints ; qu'uni au « démon et à ses suppôts, il demeure voué aux « flammes vengeresses et aux sanglots éternels ; « qu'il soit en exécration au ciel et à la terre, et « qu'il soit en proie, dès ce monde, aux tortures « de l'enfer. Maudit soit-il dans sa maison, maudit « dans ses champs, maudit dans la nourriture de « son ventre et les fruits de sa terre; maudites

« soient toutes les choses qu'il possède, depuis le
« chien, qui aboie à sa vue, jusqu'au coq, qui
« chante pour lui. Qu'il partage le sort de Dathan
« et d'Abiron, que l'enfer engloutit vivants; celui
« d'Ananias et de Saphira, qui, ayant menti aux
« apôtres du Seigneur, furent frappés d'une mort
« soudaine; celui de Pilate et celui de Judas, qui
« trahirent Notre-Seigneur; qu'il n'ait d'autre
« sépulture que celle des ânes, et qu'ainsi s'é-
« teigne le flambeau de sa vie dans les ténèbres.
« *Amen*[1]. »

Les évêques répétèrent trois fois · « *Amen!* »
et le président du synode ayant éteint sous son
pied le flambeau qu'il tenait à la main, tous les
prélats en firent autant. Mais ce flambeau mou-
rant, image de la lumière éteinte du grand chef,
ne se ralluma pas aussi facilement que celle du
prélat superbe. Une fois la tête du tyran sous le
pied du moine mendiant, la tyrannie était désho-
norée et l'humanité vengée.

[1] Cette formule d'excommunication, dont M. Ramé a le premier
donné une traduction française, a été publiée et de nouveau traduite
par M. A. de la Borderie, dans la *Revue de Bretagne et Vendée*
(t. IX, p. 131 et 123), où il a commencé, sous le titre de *Récits
de l'histoire de Bretagne*, une œuvre destinée à faire autant
d'honneur à son pays qu'à lui-même.

IX

Saint Hervé ne paraît pas avoir survécu longtemps au grand acte de justice nationale et religieuse où on lui donne la plus grande part ; il en vit toutefois le résultat, et put saluer l'aurore d'un beau règne qu'assura, sans effusion de sang, la mort de l'usurpateur.

Une autre aurore allait se lever pour le Saint.

On raconte qu'étant enfermé, avec l'évêque de Léon, son ami, dans l'église qu'il avait bâtie, jeûnant et priant depuis trois jours, séparé de ses disciples et de ses écoliers, le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête, et, comme le ciel, ses yeux s'ouvrirent pour contempler la cour céleste. Ravi en extase, il se mit à chanter un cantique breton, qui fut mis en écrit à sa demande, dit son plus

ancien historien, par l'évêque de Léon lui-même, afin qu'il ne se perdît point[1], et aurait reçu sa forme moderne du dernier apôtre des Armoricains, le bienheureux Michel le Nobletz :

« Je vois le ciel ouvert, le ciel, ma patrie! je voudrais m'envoler comme une petite colombe blanche !

« Les portes du Paradis sont ouvertes pour me recevoir; les saints et les saintes s'avancent au-devant de moi.

« Je vois, en vérité, je vois Dieu le Père et son Fils béni, et l'Esprit-Saint.

« Qu'elle est belle, la Vierge sainte, avec les douze étoiles qui forment sa couronne !

« Je vois, chacun une harpe à la main, les anges et les archanges chantant les louanges de Dieu.

« Que de vierges de tout âge, que de saints de toute condition, que de femmes, que de veuves couronnées par Dieu !

« Je vois, rayonnant de gloire et de beauté, mon père et ma mère; je vois mes frères, les hommes de mon pays.

« Des chœurs de petits anges portés sur leurs

[1] *Vita S. Hoarvei*, Blancs-Manteaux, p. 857, lect. 7.

19

petites ailes, si gentils et si roses, voltigent autour de leurs têtes, comme un essaim d'abeilles dans un champ de fleurs plein de parfums et de chansons.

« O bonheur sans pareil ! plus je vous contemple et plus je vous désire[1] ! »

Le ciel ne se referma qu'une fois le cantique achevé, comme s'il eût pris plaisir aux chants du fils prédestiné d'Hyvarnion et de Rivanone, qui l'écoutaient en souriant et l'appelaient à eux.

[1] Voir ci-après aux *Pièces justificatives*, 3e partie, n° v, p. 326, le texte breton de ce cantique et l'important texte latin qui justifie son attribution à saint Hervé.

X

Trois jours après cette apparition, conclut l'auteur breton de la vie en vers de saint Hervé,

« Trois jours après, le Saint disait à la petite Kristina :

— « Tinaïk, ma filleule, faites-moi mon lit s'il n'est pas prêt ;

« Mais ne le faites pas comme d'habitude, faites-le sur la terre dure ;

« Disposez-le devant l'autel, aux pieds de Jésus, mon Sauveur ;

« Mettez-y une pierre pour oreiller, mettez-y de la cendre pour couchette ;

« Quand l'Ange noir me viendra chercher, qu'il me trouve couché sur la cendre.

« Ma force est affaiblie, affaibli est mon cœur, le terme est arrivé pour moi. »

La petite Kristina, en l'entendant, se mit à pleurer amèrement :

— « Mon oncle, si votre cœur est affaibli, le mien, en vérité, est prêt à défaillir.

« Mon cher oncle, si vous m'aimez, demandez une grâce à Dieu pour moi :

« Que je vous suive, sans tarder, comme la barque suit le courant ! »

— « Dieu est le maître, vous le savez, Tina, ma filleule et ma sœur ;

« Dieu sème le grain sur la terre, et coupe le blé quand il est mûr[1]. »

Or, le blé était mûr dans le champ de l'enfant, comme dans celui du vieillard.

Le Saint ne vécut plus que trois jours. Entouré de prêtres, de chefs d'abbayes et d'évêques, accourus pour honorer sur son lit de cendre celui qui préféra les ordres mineurs à toutes les dignités de l'Église, « il rendit son heureux esprit aux mains de son Sauveur, » dit un de ses historiens, vers le vingt-deuxième jour de juin de l'année 565 environ.

Au même moment, la petite Kristina se jetait à ses pieds, et expirait en les embrassant[2].

« La barque suivait le courant » jusqu'au port.

[1] Voir le texte : *Pièces justificatives*, 3e partie, n° 11, § 5.

[2] Blancs-Manteaux, p. 851.

XI

On conservait avant la Révolution, dans le trésor de la cathédrale de Nantes, une châsse d'argent enrichie de pierreries, présent d'un ancien chef breton. Dans les grandes causes judiciaires, elle était portée processionnellement devant les juges pour recevoir les serments solennels que l'on prêtait ailleurs sur le livre des Évangiles. Un roi de France et un duc de Bretagne, après de longues guerres, unirent sur cette châsse leurs mains réconciliées.

A la même époque se voyait, au fond de la Basse-Bretagne, dans la sacristie d'une petite église de campagne, un berceau de chêne sans rien de remarquable que sa vétusté. Les habitants de la paroisse le vénéraient cependant à l'égal de la châsse d'argent; les chanteurs mendiants surtout avaient pour lui un culte particulier. Ils aimaient à y faire toucher leurs grossiers instru-

ments de musique, leurs coquilles de pèlerins, leur chapelet, leur bâton de voyage, tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Agenouillés devant ce berceau, ils le baisaient avec respect, et, arrivés tristes, ils repartaient joyeux.

Or, la châsse d'argent contenait, enveloppées dans la pourpre et la soie, les reliques de saint Hervé. Le berceau de chêne était celui-là même où l'endormirent de leurs chansons le barde et la femme poëte que Dieu lui donna pour père et pour mère.

Aujourd'hui, le reliquaire ducal n'existe plus. Le métal trois fois consacré par la sainteté, la justice et la royauté, a été volé et fondu à l'époque de triste mémoire où ces trois choses, foulées aux pieds, valurent moins qu'un lingot d'argent. Mais le berceau de bois de l'humble patron des chanteurs de Bretagne, ce pauvre berceau, si conforme à sa destinée sur la terre, n'a tenté la cupidité de personne, et plus d'un mendiant, après y avoir collé dévotement ses lèvres, comme ses pères autrefois, s'en va chantant d'une voix plus pure, et le cœur consolé.

FIN

PIÈCES JUSTIFICATIVES

TEXTES POÉTIQUES

IRLANDAIS, GALLOIS ET BRETONS, RARES OU INÉDITS.



PREMIÈRE PARTIE

TEXTES IRLANDAIS

N° I.

LÉGENDE DE SAINT PATRICE, COMPOSÉE PAR LE BARDE FIEK, DISCIPLE DU DRUIDE DUBTAK [1].

Genair Patraic i Nemthur, assead adfet hi scelaib,
Macan se mbliadan dec, an tan do bret fo deraib.

Succat a ainm hi trub rad, cid a athair ba fisse,
Mac Calpuirn, mic Otidhe, ho deschain Odissi.

Bai se bliadna hi fognam; maise doine nis tomled;
Batar ile Cothraighe cethar trebe diafognad.

Asbert Victor fri gniad Milcon, tesed for tonna
Forruib a chois for sind leic; maraid dia aes in bronna.

Do faid tar Ealpa uile, de muir, ba hambra reatha,
Conid fargaib la German, an deas as deisciort Leatha.

In insib mara Toirrian ainis indib, ad rimi,
Legais canoin la German ised adfiadat lini.

[1] O'Connor, *Rerum hybern. scriptores*, t. I. Cf. Dr Todd, *Liber hymnorum*.

Do cum Herenn dod fetis, aingil De hi fitisi,
Menic it chithi i fisib dosnicfed a ritisi.

Ropo cobair dond Erinn tichta Patraic for Oclad :
Ro clos cian son angarma macraidi caille Fochlaid.

Gadatar co tissad in noeb, aran imthised lethu,
Aru tintarrad o chloen tuatha Herenn do betu.

Tuatha Herenn tairchantais dosnicfed sithla nua,
Meraid coti amartche ocus bid fas tir Temrach.

A Druid ar Laoghaire tichta Patraic in cheiltis,
Ro firad ind aitsine inna flatha as beirtis.

Ba leir Patraic combeba, ba sab innarba cloem.
Ised tuargaib a eva suas de sech threba doeani.

Immnin agus Apocalips na tri coi cach nos canad;
Pritchad, batsed, arniged; de molad De ni anad.

Ni con gebed nact sine do fess aidche hillinnib;
For nim consena a righe pritchais fris De in dindaib.

Hi Slan tuaith Benna–bairche nis gaibed tart na lia;
Canad ced psalm cech naidchido Rig, aingil fognia.

Foid for leic luim iarum, ochus cuilce fliuch imme,
Ba coirte a rithadart, ni leic a corp i timme.

Pritchad soscela do cach, dognith mor fearta i lethu,
Iccaid lusu la truscu, mairb dosfuscad do bethu.

Patraic pritchis do Scotuib, roches morseath illethu,
Immi co tisat do brath in cach dosfusc do bethu.

Meic Eimir meic Eirimoin lotur hiule la cisel;
Fos rolaic in t–Armchosal isin mor cathe n–isel.

Conda tanic in t-Apstal do faith, gidh gaethe dene.
Pritchais tri fichte bliadhna croich Cris do thuathaib Fene.

For thuait Erenn bai temel, tuata adorta idla;
Ni chreitset in firdeacht, inna Trinoite fire.

In Ardmacha fil rig is cian dorcracht Emain,
Is cell mor Dun-leith–glaisse nim dil ced ditrubh Temair.

Patraic diamboi illobru adcobra dol do Mache,
Do lluid aingel arachenn forset, amedon lathe.

Dofaith fades co Victor, ba he aridralastar,
Lassais inmmine im bai, asin ten adgladastar.

Asbert : ordan do Mache, do Crist atlaigthe buide;
Do chum nime mosarega; roratha duit du guide.

Ymmon doroega it biu bit lurech diten do cach;
Immut il laithiu in messa regat fir Herenn do brath.

Anais Tasac diaaes, in tan do bert comain do.
Asbert mos niefead Patraic, briathar Tassaig nir bu go.

Sam aigiserich fri aidchi, ar nach ate les oca,
Co chenn bliadna bai soilse; ba he sithlathe fota.

In cath fectha in Beathron fri tuaith Canan la mac Nun,
Assuith in grian fri Gabon, assed adfet littre duin.

Huair assuith la Hiessue in grian fri bas idna cloen,
Ciasu threbrech ba huisse soillse fri betsect na noeb?

Clerich Eren dollotor dairi Patraic as cech set.
Son in ceatuil fos rolaic con tuil cach nadhib for set

Anaim Patraic fria corp isiar saethaib ro scarad,
Angeil De, icet aidhce, arid fethis cen anadh.

In tan con huailai Patraic, adella in Patraic n-aile,
Is malle connucc aibhset do chum h-Isu mac Maire.

Patraic cen airde nuabhair, ba mor do maith ro meanuir,
Bith in gellsine meic Maire, bha sen gaire in genuir.

N° II.

PRÉDICTION DE L'ARRIVÉE DE SAINT PATRICE PAR LES DRUIDES[1].

Ticfa Tailcend,
Tar muir meircenn,
A bratt toll-cend,
A chand crom-chend
A mias in airthiur atigi,
Freserat huih . amen.

N° III.

LA CEINTURE MONASTIQUE, POËME COMPOSÉ PAR UN BARDE ÉLÈVE DE SAINT KOLOM-KILL[2].

Cris Finnain dumimdegail imum imacuairt
Nar amtairthea innset timcellas intuaith ;

Raucthi lain indulean mu brond,
Lurech De ; dumimdegail ota mind gom bond.

Cris Finnain mo chris argalar arches
Aruptaib bammbeth afraech adamles.

[1] O'Curry, p. 624.
[2] Haupt : Ed. Zeuss, *Grammatica celtica*, t. II, p. 933. Cf. W. Stokes.

Cris Eoin mo chris raleg suidi nglan
Daid ferga fer soid upta mban.

Cris nathrach mo chris, natair imata
Na ramgonat fir, na ramillet mna
Durennaib romora, fomoir imata.

Fobrut mo Ri dam fosarabi in ri;
Fotrochlanib fothochlan mo bi.

Mo chulnoc ramcharastar arfegad arfis,
Isairai ramcharastar uair is tend mo chris.

N° IV.

LE PALAIS D'ALMOÏN, PAR OSSIAN. — DIALOGUE ENTRE OSSIAN ET SAINT PATRICE : LA CHASSE [1].

Do conairt, re mo lin aige Fion re gac nol
Dec cead corn go bfleasg fo na cneasuib oir.

Do bi da bruigin deag fa leor amcad ad dun
Ag mac ingine Taidg, o Almoin, na bfian ur.

Do bi dase teinte go cinte an sgac tig
Fear agus cead gan gaine fa gac teine diob sin.

A Padraic! an cuala tu an tsealg? A mic Chalpuirn na psailm saimh
Do roinnead an ionar le Fionn? Sgan en neach ann d'Fianaib.

PADRAIC.

Ni cualas, a meic an rig! Oisin glic, na ngniom ngarg
Innis duinn is, na can go, cionnas aroinnead leo an tsealg.

[1] Miss Brooke: *Irish originals of the heroic poems*, p. 93 et 278.

OISIN.

Ni canamioisne an Fhian go' Ariam leo nior luaidead breug,
As le firinne is le neart a lam tigmiois slan as gach mioidn.
Nior suig cleireac accill gc gur binn rib a canaid psailm,
Dob fhirinnig no an Fhian fir nar loc angliad garg;

Nior suig commait ion neac accric, aPa lraic, cioim is binne glo:
Dob fhirinnig no Fion anaig fear ar daim do bronnad or.

PADRAIC.

Leig as abcit da riom, a mic an rig, dob fhear cliud
Geill don te niol gac feart crom do ceann, is feac do glun;

Buail hus is sil do der, cred don te ta os do cionn
Gid gurab iongnad leatsa aluad'asc do rug braid air Fhionn.

Sguirim dar niomarhaid ar gac tioib asc anoir maoil ata gan ceill
Ata Dia ar neam na naom ista an Fhian uile ibpein!

OISIN.

A Padraic! nac truag, nac coisgion Dia lus na bpian achur ar Fhionn!
As Dia Fein da mbiad anairc go troidfead an flait da cionn!

Ni minic adfulaing rig na bfian en neac ariam anairc no nguais,
Gan fhiargailt le hairgiod no re hor, no tosac sloig go mbeircad braid.

A Padraic! da mbeins gan ceill scarfain le do cleir uile accin,
Ni beit bacall no leabar ban, no clog na ttrat an do cill!

PADRAIC.

As binn leam abcit tlus ar an bfein, a meic an rig, as ailne dealb;
Nac cumain leat mar gealluis duinn cionnas asrionad leo an t calg.

OISIN.

A Padraic! gid adbar caoi dam abcit riom aneusa ard,
Aitreosad gc tioim fa bron cionnas do rinnead leo an tsealg.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES GALLOIS ET ARMORICAINS.

N° I.

POÈME COMPOSÉ EN L'HONNEUR DE SAINT KADOK, PAR RICHARD AB RHYS, DE LANCARVAN, DE 1450 A 1480 [1].

Y sant dewis syn tyedd
I ddwyn i viw ddyn oi vedd ;

Mawr i ddeall au allu;
Au wrthau 'n vab wrthun vy.

Kyrchu tan ny bu lanach
Au ddwyn ny bais yn ddyn bach;

Nyd oedd ar edau yddi
Un ol tan ni welad hi.

Or yd gyrrwys yr adar
O rad duw ne i'r ty 'n war

[1] *Iolo manuscripts*, p. 301.

A yna rwn dwy gynor
I byon ddydd heb un ddor.

Mawr yw rif o chyfrifir
Mwy wyrth ef na mor na thir;

I karw union koronog
Ae dynnu llwith aidon llog;

Ef a wnaeth, ni fynnai wall,
Wrth ddewrion wrthau arall;

Yn y gerrig yn y gorwedd,
Ar dir glas i vordwy gwledd;

Pan roed sopynniau redyn
Ir tir gynt ar y tarw gwynn,

Ar dda byw arwydd i bod
Ar gam ni wrai gymod.

Kattwg i wayn llwg un llaw
Au talodd dan gor Teilaw.

Nid ae o vab Duw oi fodd,
Nid oedd ddysg ond a ddysgodd.

Ni chae Ryvain au chrevydd
Yn lle i Phab un well i ffydd;

Tra gwr mwyn trwy gairau main
Travael ty hwnt i Ryvain;

Wrth dduw byth an nerth i bo
Wrth unair ir aeth yno;

I dy Grist un da i gred
I doi angel au dinged.

Esgob lle mae vyn gobaeth
O nef er kael anfri kaeth.

Ir oedd yr iddew main
Au gefn yny ddigovain;

A gwaew ar vronn y gwr vry
Ag ar hwn gwir yw hynny;

Mab santes arglwyddes ryw,
Mab sant teg, a mab sant yw.

Kadwed venaid, synned syr,
Kattwg fawr, wrthfawr verthyr!

N° II.

DIALOGUE ENTRE SAINT KADOK ET SON DISCIPLE KÉBI, LORS DU PASSAGE DU SAINT A L'ÎLE D'ECHNI[1].

KEBI.

— Pa vyd a geir yn gweilgi?
Pa vwyd yn ymborth ini,
Yn ghanol y mor heli?

KATWG.

Val y gwnai y prophwyd Eli
Duw a ro gynghor ichwi
Ar vorodd a daieri:
Goddevwch bob caledi

[1] Myvyrian, vol. III, p. 3 et 4.

Nid ellir lles o diogi;
Trech doethineb no gwegi;
Trech llavur no dirieidi;
Dirwest, a chred, a gweddi;
A orvydd ar bob cyvyngi.
Mil can haws gan Dduw roddi
No chan ddyn diddim erchi.
O chredir Llyvyr Generi,
Yr hwn a wiria ini :

« Ni chavas ddyn ei eni,
Heb gael gan Dduw ei borthi. »
Gwellwell Duw o'i addoli,
Gwaethwaeth y diawl o'i berchi.
Nag ovnwch a ddaw; ichwi
Vwy n'or vwyalch yn ghelli?
Nid ardd nid erddir iddi;
Nid llawenach neb no hi.

Archwn bawb i Dduw celi,
Arglwydd yr holl arglwyddi,
Er Iesu a'i bum weli,
Ein dwyn drwy bob cyvrwystri;
A'i gael yn ganllaw ini
Ac ni bydd raid i neb ovni.

N° III.

SENTENCES, PROVERBES ET APHORISMES ATTRIBUÉS A SAINT KADOK.

I. — LES OBJETS DE LA HAINE DE KADOK [1].

Cas bethau Catwg
Llyma 'n hwy 'n amlwg :
Y gwr na charo
Y wlad ai maco ;
Milwr llawn dygnedd
Ni chais dangnevedd ;
Ynad annhrugar,
Prydydd avlavar ;
Pencenedyl anghall ;
Canllaw diddeal.
Gwerin anghyvraith
Divrawd ac anraith.
Cevnogi gwydiau
Attal gwybodau
Gwrth ac amryson
Rhwng cydvrodorion ;
Gwr rhaith ariangar,
Bardd yn ymladdgar ;
Maelwr heb goedydd,
Cenedyl heb grevydd.
Cenad anfyddlon,
Cybydd diddigon.
Ty heb drigiannydd
Tir heb ddiwyllyd.
Meusydd heb ydau,
Gosgordd heb drevnau,

[1] Myvyrian, t. III, p. 10.

Canllovi trawsedd,
Rhwystro gwirionedd.
Amharchu rhiaint
Cynhen rhwng ceraint;
Gwlad heb ei gosgordd,
Addisg diarfordd.
Dosparth anhysbys,
Llwybrawd annilys.
Teulu digynnedv
Dadleuon goleddv.
Cynllwyn a bradau
Fug yn gorseddau.
Araith ddiymbwyll
Aneglur grybwyll;
Gwr heb gelvyddyd,
Meiwyr heb ryddyd .
Cyrch yn ddigynghor
Bod heb egwyddor.
Geudyst yn ghyngaws;
Barnu 'n anhynaws;
Amharchu doethion,
Mawraw cybyddion ;
Chwedlau diaddysg,
Gymysg trachymysg;
Gwybod heb awen,
Pleidiwr anghymmen;
Dirmigu gwirion,
Gwlad heb athrawon,
Arver o veddwdod,
Gwr heb gydwybod.

II. — LES OBJETS DE L'AMOUR DE KADOK.

Dieu[1].

Nid bod ond Duw,
Nid byw ond Duw,
Nid da ond Duw,
Nid doeth ond Duw,
Nid gwybod ond Duw,
Nid gallu ond Duw,
Nid cariad ond Duw,
Nid digon ond Duw,
Nid dim ond Duw.

La Science[2].

Nid bonedd ond gwybodaeth,
Nid golud ond gwybodaeth,
Nid doethineb ond gwybodaeth,
Nid urddas ond gwybodaeth,
Nid anrhydedd ond gwybodaeth,
Nid nerth ond gwybodaeth,
Nid harddwch ond gwybodaeth,
Nid clod ond gwybodaeth,
Nid braint ond gwybodaeth,
Nid cadarn ond gwybodaeth,
Nid gorvod ond gwybodaeth.

[1] Myvyrian, t. III, p. 65.
[2] *Ibidem*, t. III, p. 62.

La Poésie[1].

Nid mab llengar ond awengar. . . .
. . . .
Nid cerddgar ond awengar,
Nid awengar ond goleugar,
Nid goleugar ond gwirgar,
Nid gwirgar ond cyviawn,
Nid cyviawn ond dwyvawl,
Nid dwyvawl heb lawenydd.

III. — CONSEILS DE KADOK A SON DISCIPLE ARON, FILS DE KENVARC'H, ROI DU NORD[2].

Tro y clust byddar at bob drygyaith;
Tro dy gevyn ar bob drygwaith;
Tro y llagad cauad at bob anverth;
Tro 'th olug a'th galon at bob prydverth;
Tro dy law egor at bob tylodi;
Tro dy veddwl at bob haelioni;
Tro dy bwyll at gynghorau doethion;
Tro t'h ddyhewydd ar bob daioni;
Tro 'th holl awen ar ymragori;
Tro dy ddeall i deall dy hunan;
Tro 'th holl gynneddvau ar a vo dedwydd;
Tro 'th galondid a'th nerthodd oll ar Dduw ddowydd.

[1] Myvyrian, t. III, p. 30 et 16 *passim*.

[2] *Ibidem*, t. III, p. 58. — Pour les autres textes gallois traduits dans la Légende de saint Kadok, voyez le même volume *passim* de la page 1 à la page 99; et, s'il m'est permis de me citer moi-même, les *Poëmes des Bardes bretons du sixieme siècle*, p. 26 et 248.

N° IV.

DIALOGUE ENTRE SAINT KADOK ET LE BARDE MERZIN ; CHANT POPULAIRE EN LANGUE BRETONNE.

SANT KADOK.

Kemenn a rann enn han Doue !
Lavar d'i-me petra oud-de?

MARZIN

Enn amzer ma oann 'barz ar bed,
Me oa gand ann holl enoret ;

Diouc'htu ma 'z-eenn 'barz ar zall,
E klevet ann holl o iouc'hal.

Diouc'htu ma kane va delen,
Koueze, diouz ar gwez, aour melen.

Roueou ar vro am c'hare,
Roueou all holl am douje ;

Ann dudigou paour lavare :
— « Kan, Marzin, kan, e peb mare. »

Laret a re ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou da zonet. »

Breman er c'hoajou e vevann,
Den na ra stad ouz in breman ;

Bleizi ha moc'h gwez, kreiz ma hent,
Tre ma'z-ann biou, a skrign ho dent.

Kollet eo gan-in va delen;
Pillet eo gwez ann aour melen;

Roueou Breiz a zo maro,
Roueou all a wask ar vro;

Na lavar ken ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou da zonet. »

Hi a ra ouz-in *Marzin-fol*,
A daoliou mein am c'hasont holl.

SANT KADOK.

Paourkez diod, distroit endro,
Ouz Doue zo 'vid hoc'h maro.

Hennez en do truez ouz-hoc'h;
Da neb a fiz enn ha ro peoc'h.

MARZIN.

Enn han fiziz, c'hoaz e fiziann,
Ont-han truez a c'houlennann.

SANT KADOK.

Dre-z-oun oc'h euz truez gant-han,
Enn Tad, e'r Mab, e'r Spered Glan!

MARZIN.

Me a losko eur iouc'haden
D'am Roue, gwir Zoue ha Den!

Me gano he vadelezou,
A oad da oad dreist ann oajou!

SANT KADO .

Paourkez Marzin, Doue r'ho klevo!
Eled Doue r'hoc'h ambrougo!

N° V.

HYMNE A SAINT KADOK, ATTRIBUÉE AUX TRENTE BRETONS VAINQUEURS A *Mi-Voie*.

Ar miz meurz, gand he vorzoliou,
A zeu da skei war hon noriou;
Ar gwez a bleg gand glao a-buill,
Ann doen a strakl gand ar grizil.

Hogen ne ked he vorzoliou
Hebken a sko war hon noriou,
N'ed eo ked ar grizil hebken
A lak da strakal ann doeu;

N'ed eo ket hebken ar grizil;
Ne ked ar glao a zarc'h a-buill;
Gwasoc'h eged aval ha glao
Ar zaozou fall ann hini eo!

Otrou sant Kado, hor paeron,
Roit-hu d'eomp-ni nerz ha kalon,
Ma c'honeimp, hirion ann deiz,
War enebourien euz a Vreiz.

Mar deomp-ni d'ar ger war hor c'hiz
Ni a roi d hoc'h-hu eur gouriz
Hag eur jupen aour hag eur c'hlenv
Hag eur vantel c'hlaz liou ann env;

Ma laro ann dud o sellet,
Otrou sant Kado benniget :
« Kouls er baroz hag enn douar
« Sant Kado n'en deuz ked he bar! »

. . . .

Kar d'ar Vretoned na vije,
E Ker Joslin neb na ioue
O welet hor re tont endro
Bleun balan ouz ho zokhouarno;

Na vije kar d'ar Vretoned,
Na d'ar zent a Vreiz keneubed
Neb na veule ket sant Kado
Paeron brezelourien ar vro;

Neb n'estlamme, neb na ioue,
Neb na veule, neb na gane :
« Kouls er baroz hag enn douar
« Sant Kado n'en deuz ked he bar! »

TROISIÈME PARTIE

TEXTES ARMORICAINS ET GALLOIS.

N° I.

LES DIX-HUIT VERTUS MORALES.

Réponse faite à saint Kadok par son élève Ystud-Vac'h, ou le Petit Savant, *qui valut au disciple le surnom de Hyvarnion, ou* y varn iawn, *c'est-à-dire le* jugement droit[1].

Glew mewn trin a thrallawd;
Amyneddgar yn dyoddev;
Cadarn ei gyngyd;
Doeth yn ei ddadil;
Dirodres yn ei glod a'i lwyddiant,
Uvydd yn ei voes,
Syber ei gampau;
Llavurus yn ei orchwyl a'i ymgais;

[1] Myvyrian, t. III, p. 45 et 46.

Awyddus am wybodau ;
Haelonius, gair, gweithred, a meddwl;
Athrywyngar mewn ymryson ;
Addvwyn ei ymddugiad;
Croesawus yn ei dy;
Heddgar yn ei gymodogaeth;
Diwair o gorf a meddwl
Cywir ei air a'i weithred;
Cyviawn ei vuchedd;
Trugar wrth dlawd a thrallodus.

N° 11.

FRAGMENTS DE LA LÉGENDE POPULAIRE, EN VERS BRETONS, DE SAINTE RIVANONE ET DE SAINT HERVÉ, SON FILS.

I. — LA PETITE REINE DE LA FONTAINE.

Ar plac'h aioa tal ar feunten,
He liou hag he sae ruz ha gwenn;

Ker ruz he liou, he sae ker gwenn,
Ken a gredfac'h oa eur rozen,

Ken a gredfac'h oa eur rozen,
O tont e meaz euz ann erc'h gwenn.

Hag hi na re nemet kana :
— Evid-on da veza netra,

Evid-on da veza, sioaz !
Eunn elestrennik euz ar waz,

Eunn elestrennik, paour kezik!
Ouz-in a reer *ar Rouanezik.* »

Ann aotrou Kont a lavare
D'ar plac'h iaouank pa dostae :

— Grasou d'it, Rouanez ar feunten,
Te a gan ge, te a zo gwenn!

Te a zo gwenn, te a gan ge;
Pe seurt bleun a glaskez aze?

— N'ounn ket gwenn, ne ganann ket ge,
Ne ket bleuniou a glaskann-me;

Ne ket bleuniou a glaskann, 'vat;
Nemet daou tri seurt louzou mad;

Mad eo unan diouc'h peb anken,
D'ann dud dall ez eo mad ebenn,

Ha 'nn hini all neb he c'havo,
Hi hen miro diouc'h ar maro.

— Rouanezik, ha me ho ped,
Ar c'henta 'nheo d'i-me roet.

— Sal-ho-kras, Aotrou, n'hi roinn ket,
Nemet da neb vo va fried.

— Teuz hi roet, ha te hi ra,
Teuz hi roet d'ann denik-ma!

Teuz hi roet d'ann denik-ma,
A zo deud d'az koulenn ama. »

—

II. — LA MÈRE MALADE ET LE JEUNE CHANTEUR MENDIANT.

Pa oa he vamm war he gwele
Ann dallik paour he briate :

— Ma mammik keaz, ma am c'haret,
D'ann iliz em lesfec'h monet,

Me zo avad seiz vloaz fourniz,
Ha n'ounn ket bet c'hoaz enn iliz. »

— Allaz! va mab, n'ho kasinn ket,
Pa'z-onn war ma gwele chommet,

Pa'z-onn dalc'het gand eur c'hlenved
Ken a vo red d'in klask ma boed. »

— Da glask ho poet c'hui na iei ket,
Me iei evid hoc'h, mar keret.

Me iei gand eur re am c'haso
Hag enn eur vont me a gano,

Me a gano flour ho kwerzou,
Ken a welo ar c'halonou. »

Hag hen kuit, hag den da glask boed,
Evit he vamm ne halle ket.

Kriz vije kalon na welje
War ann hent meur neb a vije

O welet ann dallik seiz vloaz
Gant han met he gi gwenn d'he gas;

O klevet kana ar bugel
Dindan ar glao hag ann avel;

Kana o krena, divoutou,
He zeut o strakal gand riou.

Ken a zeuaz ann abardae,
Hag ann noz du-pok goude-ze.

Hag hen davet he vamm d'ar ger,
Skuiz-stang ken n'halle seni ger;

Ken n'halle derc'hel war he dreit,
Gand ann hent ruzuz ha skornet.

Ken a gouezaz war he c'henou,
O strinka goad a bouladou,

O strinka goad a bouladou
Mesk ha mesk gand dent a dammou.

III. — LA VOCATION SCOLASTIQUE.

Ann dallik paour a lavare
D'he vamm seiz pe eiz vloaz goude :

— Seiz pe eiz vloaz zo ounn dreman;
Kalonou houarn zo enn dud-man,

Kalonou houarn a zo enn ho,
Va mamm baour, n' ounn ket evit-ho.

Enn eul lec'h me garfe beza
Lec'h ne glefenn nemet kana,

Lec'h ne glefenn netra bemde,
Mamm baour, nemet meuli Doue.

— C'hoant oc'h euz da vont da gloarek,
Evit warlec'h mont da velek,

Ann Aotrou ra vezo meulet!
Plijadur am bo d'ho klevet
O kana ann offerenn-bred.

— Ne ket evit beza belek,
Am euz c'hoant da vont da gloarek,

Karg ar belek a zo karguz,
Ma spered paour zo morc'heduz;

Ouspenn ar garg euz va ene
Karg euz ar re all am befe;

Gwell eo gan-in, va mamm, monet
Da jomm d'ar c'hoad, gand leaned,

Evit deski meuli Doue,
Ha deski d'ar re all ive. »

Oa ket he gomz peur-lavaret
Kimiada he vamm en deuz gret;

Hag hen enn hent, da vont d'ar skol,
Endro d'he benn eur rodig-heol;

A-zeou, ar goulmed o kana,
He gi gwenn arog o chalpa.

Gand ann ti-skol pa zigouezaz,
He gi kreuvoc'h-krenv a chalpaz;

Hag al Lean da zont er meaz,
Da zigemer ar bugel keaz :

— Doue 'vennigo 'nn emzivad,
A zeu d'am skol a galon-vad.

A zeu da veza kloareget,
Da vleo, mab, ra vo benniget!

IV. — VISITE DE LA MÈRE A SON FILS DEVENU CLERC.

Hag abenn seiz vloaz goude-ze,
He vamm a zeuaz da gaout Herve :

Hag hi lavare, o tostoaat,
— Me wel leaned eur bagat,

Me glev kana va mab Herve,
Na pa vint mil m'h n anafe.

Me wel va mab gwisket e griz,
Eur gorden reun oc'h ober griz.

— Doue ra vo gan-eoc'h, mab kloarek,
— Ha gan-eoc'h, va mamm garadek.

Doue zo mad ! ha c'hui ivez !
Fidel ar vamm d'he bugel kez.

Donet a geit-all d'am gwelet !
Ha c'hui keit-all-zo mac'hagnet !

— Pa'z-oun deud, ma mab, d'ho kwelet
Petra digan-in a c'houlet?

— Netra digan-eoc'h na c'houlann,
Met ho krad-vad da jomm aman,

Da bidi Doue deiz ha noz
Ma 'n em givimp er Baradoz.

— Er Baradoz, mamm, pe war dro,
Gand gras Doue, ni 'n em gavo.

Pa bigninn di c'hui a ouezo,
Mouez ann eled c'hui a glevo.

V. — KRISTINA ET SAINT HERVÉ.

Tri dez bennag kent na varvaz,
Ann Aotrou sant a lavaraz :

— Tinaik, va nizez, aozet,
Aozet, va gwele, mar n'eo ket.

N'hen aozet ket lec'h m'oac'h boazet,
Nemet war ann douar kalet ;

Aozet hen dirag ann aoter,
Ma welinn Jezuz, va Zalver.

Eur meañ da benn-wele laket,
Laket ludu elec'h golc'het,

Ra vinn em gorvez el ludu
Pa zeui d'am c'herc'hat ann Eal du.

Torret va nerz, gwann va c'halon,
Digouet ann termen evid-on. »

Na Kristina a lavaraz
O wela gand eur c'hlac'har vraz :

— Mar, 'd eo, va eontr, gwan ho kalon
Va hini vank d'in, tra gwirion.

Va eontrik ker, ha me ho ped,
Eunn dra gand Doue goulennet :

Ma 'z-inn d'hoc'h heul, e berr amzer,
Evel ar vag war bouez ar ster.

— Doue zo ar mestr, c'hui her goar,
Kristina, va merc'h ha va c'hoar.

Doue had ann ed enn douar,
Ha Doue hen dastum pa gar. »

Pa oa sant Herve o tremen,
Endro d'ezhan eskibien,

Oa Kristina enn he gichen,
War he daoulin, souchet he fenn ;

Hag e kane ann alc'houeder :
— « Ar vag a ia war bouez ar ster. »

N° III.

APHORISMES ATTRIBUÉS A SAINT HERVÉ.

I. — SUR L'INSTRUCTION.

Gwell eo diski mabik bihan
Eged dastum madou d'ezhan.

II. — SUR LE TRAVAIL.

Ann den iaouank enn diegi
A zastum poan war benn kozni.

III. — SUR L'OBÉISSANCE.

Gerio Herve zo gerio fur :
« Ann neb a zizent ouz ar stur
« Ouz ar garrek a zento sur. »

IV. — PRIÈRE DE SAINT HERVÉ.

Teurvezet Doue va diwall
Diouc'h hud, ha diouc'h heg, ha diouc'h gwall;
Diouc'h louarn, diouc'h bleiz, diouc'h gwall-eal.

N° IV.

CONSEILS AUX ENFANTS, FRAGMENTS QU'ON SUPPOSE DE SAINT HERVÉ.

Didostait ama, bugale,
Da glevet eur gentel neve
A zo bet savet evid hoc'h :
Kemeret poan d'he ziski bloc'h.

Pa zihunet enn ho kwele
Roet ho kalon da Zoue;
Gret sin-ar-groaz, leret goude
Gant feiz, ha spi ha karante :

Leret : « Me ro d'hoc'h, ma Doue,
Ma c'halon, ma c'horf, ma ine;
Gret ma vinn den mad, ma Doue,
Pe vervel kent ma teui ann de. »

Benedicite kent ar pred
Ha graso goude leveret;
Marteze ne po boed bepred
Mar n'oc'h euz koun euz ho laret.

Ho laret ra ann evnigo
Klujet er c'hoad war ar branko
'Vid eur greun ed, 'vid eur prenvik,
'Vid eul lommik gliz, eul lommik.

. . . .

Pa welet eur vran o nijal
Sonjet d'ann diaoul ken du, ken fall;
Ha pa welet eur goulmig-wenn
Sonjet d'hoc'h el ker mad, ker gwenn.

Sonjet a zell ouz hoc'h Doue
Evel ann heol deuz lein ann ne,
Sonjet ho laka da vlennia
'Vel ann heol roz-gwe Komana.

Ha pa gomzet oc'h tud ho ti,
Laret : *ma breur, ma c'hoar* ha *c'houi*.
Komzet ann eil deuz egile
Gant honestiz ha karante.

. . . .

Enn noz, abarz mont da gousket,
Laret ho pedenno bepret
Ma teui eunn el gwenn deuz ann ne,
D'ho tiwall ken e teui ann de.

Setu, bugale, ann dro-vad
Da vevan e kristenien vad;
Sentit eta diouc'h ma c'hentel
Ha c'houi rei eur vuhe zantel.

N° V.

LE CANTIQUE DU PARADIS, TEL QUE LA TRADITION LE PRÊTE A SAINT HERVÉ [1].

Pa zellann enn envo,
Hag entreze va bro;
Nijal di a garenn
Evel eur goulmik wenn;

Perc'her ar baradoz
Digor ouz va gortoz,
Ar zent, ar sentezed
Tost d'am digemeret.

Gwelet a rann a-vad,
Gwelet Doue ann Tad,
Gand he Vab benniget
Hag ar Spered-meulet.

Peger kaer eo gwelet
Ar Werc'hez benniget,
Gand daouzek stereden
A ra he c'hurunen!

Gwelet a rann ouspenn,
Gant ho peb a delen,

[1] Apertum est super eos (S. Hoarveum et Episcopum leonensem) cœlum, et viderunt omnes choros cœlestium civium, discernentes quosque ordines angelorum atque singulos ordines prophetarum, apostolorum, martirum, confessorum atque virginum, audientes suaves melodias eorum, et cum quoque compexissent, sanctus sic Hoarveus, singulorum nomina cantando... recitabat carmen, quod quamvis sit vulgariter editum a prædecessoribus sanctis, est venerabiliter authenticum. Quo completo, cœlestia intueri desierunt; præsul enim dum cœlica prospiciebat nihil in terra videbat...S. Denique Hoarveus ei præcepit ut carmen scriberet ne indigentia aboleretur memoriæ. (*Blancs manteaux*, p. 857. Excerpta ex. mss. Abbat. S. Vincent. Cenoman. sæculi XV.)

Aele hag arc'haele,
Holl o veuli Doue ;

Gwerc'hezed a bep oad,
Sentezed a bep stad,
Gragez, intanvezet
Gand Doue kurunet.

Gwelet a rann-me c'hoaz
Leun a c'hloar, leun a c'hraz,
Va zad, va mamm maro,
Va breudeur, tud va bro.

Me wel eledigo,
War ho eskeligo,
Ker koant ha ker rubenn,
A nij endro d'ho fenn,

A nij endro d'ho fenn,
Evel eunn hed gwenen
Enn eur parkad bleunio,
Son ha c'houez-vad gant-ho.

Euruzded heb he far!
Oc'h ho kwel't me ho kar!
C'hui a ro d'in dizoan
E poanio ar bed-man.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

LA LÉGENDE DE SAINT PATRICE, BARDE, APOTRE ET PATRON DE L'IRLANDE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA LÉGENDE DE SAINT KADOK, BARDE ET INSTITUTEUR DES BRETONS CAMBRIENS.

TROISIÈME PARTIE.

LA LÉGENDE DE SAINT HERVÉ, BARDE ET PATRON DES CHANTEURS POPULAIRES DE BRETAGNE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TEXTES POÉTIQUES IRLANDAIS, GALLOIS ET BRETONS, RARES OU INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — *Textes irlandais.*

N° I.

TROISIÈME PARTIE. — *Textes armoricains et gallois.*

N° I.

N° II.

N° III.

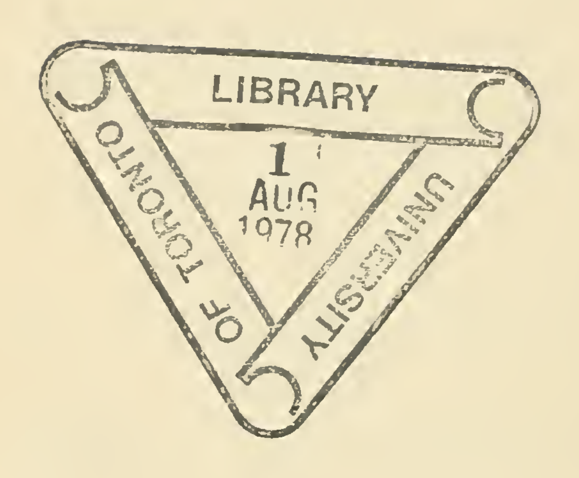
N° IV.

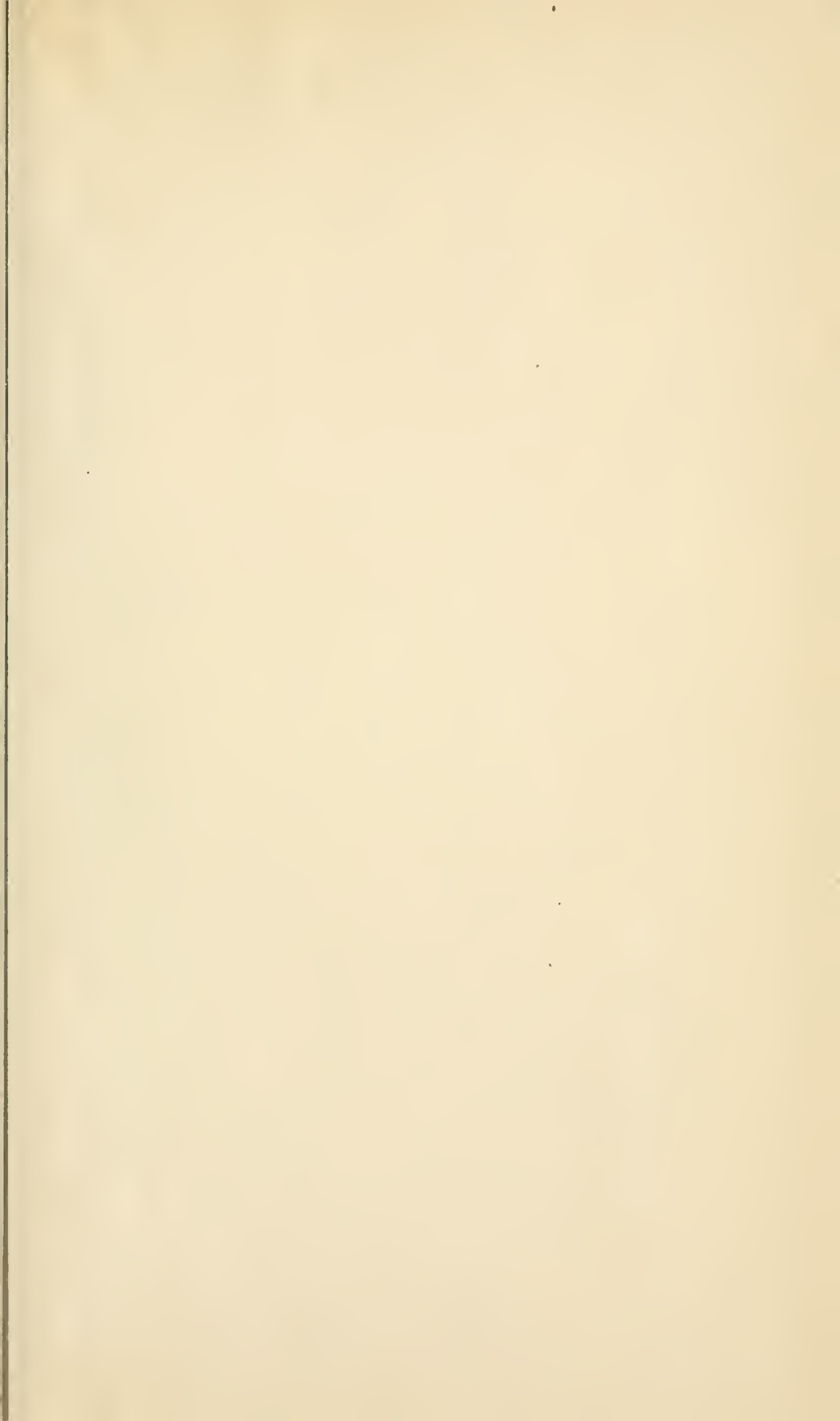
N° V.

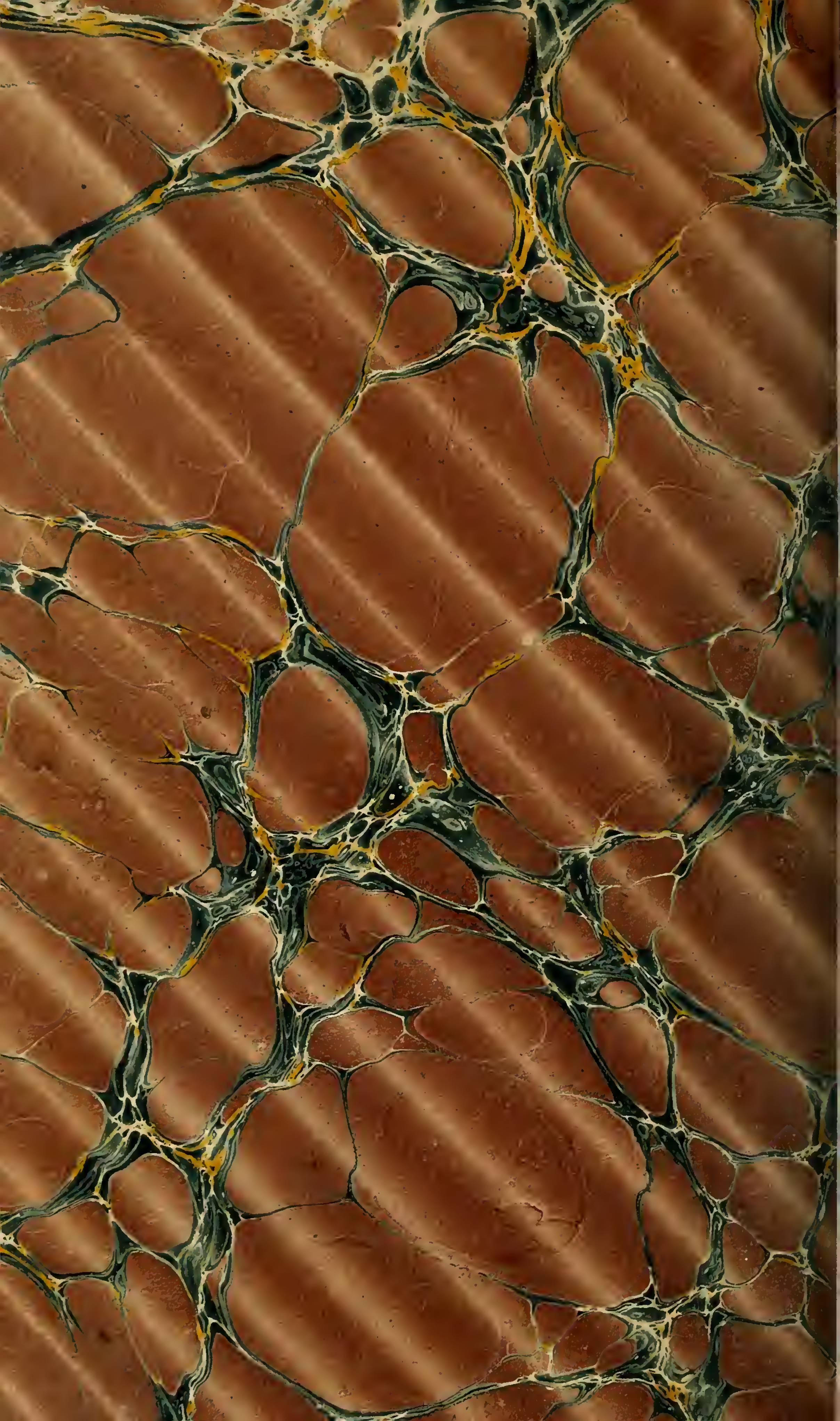
FIN DE LA TABLE.

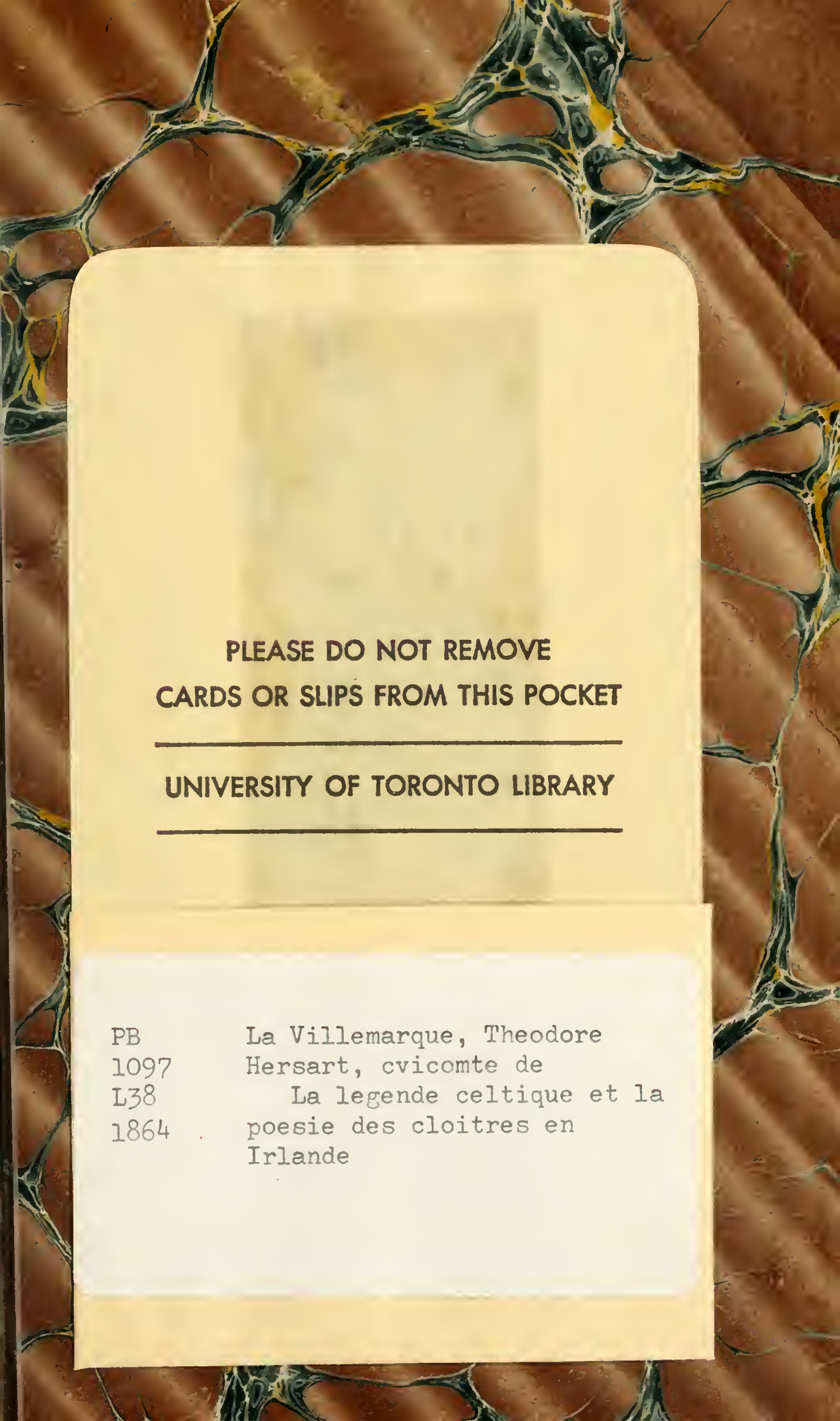
PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.




LIBRARY
1
AUG
1978
UNIVERSITY
OF TORONTO






PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
PB
1097
L38
1864
La Villemarque, Theodore
Hersart, cvicomte de
La legende celtique et la
poesie des cloitres en
Irlande

